SYSTRATIS

ROMAN POLICIER

4 F

"Les Publications Georges Ventillard"

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures (*Epuisé*)
Le Bacille BX 766
La Treizième main (*Epuisé*)
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow
L'Enigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion
Le Mystère du Paon
L'Etrangleur
Le Club du Serpent Noir
Les Yeux tatoués
Le Décapité
Le Secret du Mamilloria
Phare N° 313
" L'Amiral Corbier "
Le laboratoire du Docteur Bass

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco
contre 4 frs 50 en timbres aux

"PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

1937

SYSTRATIS

EDWARD BROOKER

SYSTRATIS

ÉDITION
"LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD"
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

I

Un cadeau inestimable

— Oh, Dady, si vous saviez comme je suis heureuse de vous revoir, après ces longs mois de séparation !

— Voyons, il ne faut rien exagérer, mon enfant; bien souvent, j'ai été plus longtemps sans te voir et tu ne souffrais pas tellement de mon absence.

— Mais papa, vous oubliez que maintenant, je suis une vraie jeune fille, et j'ai de la peine lorsque je vois toutes mes amies qui sont avec leurs parents.

— Tu n'es pas seule. Tu as ton inséparable Mlle Vernuret qui est bien la plus dévouée des institutrices et la meilleure des femmes. Mais où est-elle donc ?

— Mais Dady, vous savez combien elle est discrète: elle a voulu me laisser seule avec

vous... Il y a tant de temps que cela n'était arrivé.

— Allons, encore ces idées noires ! Ma petite fille tu es devenue bien émotive pendant mon dernier voyage... Voyons, confesse-toi : qu'y a-t-il ? De gros ennuis ?... Peut-on savoir ?...

— Rien du tout, père... Si ce n'est que bien souvent j'ai pleuré la nuit en pensant que vous étiez loin de moi... Je me sentais si seule... Vous m'écriviez si rarement !...

L'homme que cette belle jeune fille grondait si affectueusement était très alerte malgré son âge. Très grand, légèrement voûté, la figure hâlée par de nombreuses explorations, le professeur Carrington, le célèbre égyptologue, était encore séduisant. Vêtu d'une tenue de voyage confortable, avec de larges « knickerbokers », et un ample pardessus, l'illustre savant parlait en souriant à la jeune sportive qui était venue l'attendre sur le terrain d'aviation de Croydon.

Par ce bel après-midi de juin l'aérodrome, avec ses immenses « green », ses avions de toutes sortes qui se posaient et repartaient, sans cesse, les blanches tribunes qui le longeaient d'un côté, le soleil qui éclairait l'animation joyeuse autour des appareils, apparut au professeur Carrington ainsi qu'un hâvre bienfaisant, annonciateur d'un long repos.

Muni d'une seule valise, le voyageur passa rapidement à la douane et demanda à sa fille :

— Mais, dis-moi, Joan comment comptes-tu me ramener « at home » ?

— Quelle question, Dady... Vous ne vous souvenez donc plus de votre cadeau de Noël ?

— Hum... Bien vaguement !...

— Voyons vous ne vous rappelez pas la lettre que je vous ai envoyée vers la fin de décembre ?

— Non, ma chérie, je te le confesse. J'étais tellement préoccupé par mes fouilles que je me sentais terriblement fatigué, et c'est pourquoi je reculais souvent pour prendre la plume et te donner de mes nouvelles.

— Pensez, père, c'est très mal, vous savez ; c'est bien la peine d'être un aussi grand savant, d'avoir publié tant de livres et tout cela pour considérer comme un grand travail d'écrire à sa fille...

— Mon enfant, il y a beaucoup de vrai dans tout ce que tu me reproches, mais n'oublie pas que j'ai consacré toute ma vie à la science, et tu n'as que vingt ans, qu'il n'y a quelques années que tu es capable de comprendre... Que veux-tu, je suis trop vieux pour faire mon apprentissage...

— Trop vieux... oh !... Dady... comment pouvez-vous dire une chose pareille. Regardez-vous...

Bras dessus bras dessous, le professeur et sa fille marchaient en devisant gaiement. Tout à coup le savant s'arrêta :

— Alors... Ce cadeau ?...

— Regardez !...

Pendant que ces quelques mots étaient échangés, les deux interlocuteurs étaient sortis de l'aérodrome, et, devant la porte, soigneusement gardée par des policemen, une file de voitures attendaient. Tout près de l'entrée, resplendissante, semblant sortir d'un stand d'exposition une voiture sport, une « M. G. » bleue attira l'attention du professeur qui s'écria :

— J'y suis, tu as acheté une voiture... Et moi qui t'avais recommandé, tu vois, je me rappelle tout, maintenant... de prendre quelque chose de confortable... Petite désobéissante.

Tout en grondant doucement la jeune fille, légèrement décontenancée que justement, cette fois-ci, son père se fut rappelé ce qu'il lui avait écrit quelques mois auparavant, l'éminent professeur s'était installé dans la voiture basse et découverte.

— Alors... Joan... viens me faire essayer ton coursier...

Rapidement, se faufilant entre les autos, la petite « G. M. » fila à travers la campagne verdoyante.

Le professeur Carrington, regardait sa fille

au volant, plein de fierté. Elle conduisait avec une rare audace, et il se sentait heureux de la retrouver gracieuse... un peu changée.

Au bout de quelques minutes, la ville de Purley, une des plus agréables de Surrey, située au sud de Londres, apparut. Sans aller dans la partie commençante, Joan Carrington bifurqua à droite, parcourut une longue allée bordée d'arbres, donnant directement sur celle-ci. En Angleterre, il n'y a pas tous ces grillages qui déparent les campagnes françaises et surtout les petites localités de banlieue ; des jardins soigneusement entretenus séparaient des maisons accueillantes.

Juin, la saison des roses faisait de ce petit coin d'Angleterre une véritable ville d'eaux et l'on n'eut pu souhaiter un meilleur cadre pour se reposer.

Depuis de longues années les Carrington avaient acquis une propriété qu'ils avaient sans cesse embellie.

La petite auto dont la conductrice ne paraissait pas craindre les contraventions pour « excès de vitesse » arriva à toute allure devant un perron, et après un virage impeccable elle stoppa.

Sur le haut des marches, souriantes, deux femmes attendaient le professeur Carrington. L'une d'une quarantaine d'années était correcte mais nettement une domestique ;

l'autre un peu plus jeune, très élégante dans une sobre robe marron fit à la jeune fille :

— Contente, ma petite Joan ?...

— Contente... Mademoiselle... Si vous saviez...

— Bonjour Mademoiselle, dit le professeur en s'inclinant légèrement devant l'institutrice, une fois de plus je vous dois toute ma reconnaissance. Grâce à vous, Joan est maintenant une jeune fille accomplie et je vous fais tous mes compliments sur votre élève...

— Ma tâche a été facile, monsieur, car Joan est remplie de qualités, je ne lui reproche qu'une chose c'est... cela... fit-elle en souriant, désignant la voiture.

— Un peu casse-cou, n'est-ce pas ? interrogea le professeur.

— Un peu...

— Mademoiselle, protesta Joan, je n'ai pas eu de contraventions depuis plus de trois semaines !...

— Bonjour monsieur le professeur, fit respectueusement l'autre femme qui pendant ce temps avait pris la valise dans l'auto, objet de cette discussion amicale.

— Bonjour Miss Calthorpe... Savez-vous toujours faire aussi bien les « chicken pie » ?...

La cuisinière faisait en effet de délicieux

pâtés de poulet et le savant savait ne pouvoir lui faire un plus grand plaisir qu'en la félicitant; heureuse la brave femme salua et retourna dans sa cuisine.

Mlle Vernuret précéda le voyageur dans le hall confortable auquel l'on accédait directement lorsqu'on entrait dans la somptueuse maison. L'institutrice n'était pas seulement une excellente pédagogue, mais elle avait introduit dans l'habitation austère depuis la mort de la mère de Joan survenue quelques années plus tôt, ce charme et cette ambiance que seules les femmes françaises savent mettre dans un intérieur. Française comme son prénom l'indiquait, Françoise Vernuret, toute jeune encore, avait su inspirer confiance au professeur, veuf depuis quelques semaines, et celui-ci lui avait entièrement confié l'éducation de sa fille. Presque toujours seule avec Joan, avec un dévouement admirable, une abnégation remarquable, refusant les mariages qu'elle eut pu faire, Mlle Vernuret avait su accomplir sa tâche avec un rare succès. Son élève était une jeune fille charmante, son aspect physique concordant avec son caractère. Sans être très jolie, elle avait ces traits réguliers, cette carnation magnifique, cette santé rayonnante qui font le vrai charme de ces jeunes Anglaises sportives. Cultivée, intelligente, s'intéressant aux arts, à

la musique, Joan n'avait qu'un seul tort aux yeux de son père; ne pas comprendre que l'égyptologie pût être le seul but et la fin d'une existence. En effet le professeur Carrington qui aurait pu ne pas travailler, était un des savants dont les travaux faisaient autorité dans le monde entier. Les fouilles qu'il avait entreprises près de Kârnak firent faire un grand pas à l'archéologie. Les études qu'il fit paraître sur les hiéroglyphes des tombes de Psarou et de Ounas à Thinis, ville où la monarchie égyptienne prit naissance il y a plus de quatre mille ans eurent un tel retentissement que l'on créa spécialement pour lui le poste de directeur honoraire du British Museum.

Malgré toutes les démarches que ses collègues tentèrent auprès de lui, le professeur Carrington ne voulut en effet jamais abandonner ses passionnantes recherches en Egypte et accepter un poste fixe qui l'eut retenu en Angleterre.

Bien avant la guerre, en 1912, il avait publié une œuvre remarquable, sur le temple d'Amon à Thèbes, depuis cette époque, il n'avait cessé de poursuivre ses recherches, entreprenant toujours de nouvelles fouilles qui mettaient à découvert de nombreuses tombes de la V^{e} dynastie. En 1921, il découvrit, après des travaux qui durèrent de longs

mois, le tombeau d'Amenhotpou III qui laissa le renom d'un des souverains les plus brillants de son époque. Ce pharaon avait conquis l'Ethiopie et dominé les Syriens, les Phéniciens, Ninive et Babylone.

Dès cette découverte sensationnelle, Carrington aurait pu rester en Angleterre car il avait la matière de nombreux ouvrages, mais, au bout de quelques temps, ne pouvant résister à sa vocation, il reprit à nouveau le chemin des pharaons.

Sa fille grandissait, il comprit qu'il lui devait quelques années de vie familiale et après de longs mois de labeur acharné à Abydos, où il avait découvert des documents forts intéressants, il avait décidé de rentrer en Angleterre.

Le savant ramenait avec lui de nombreuses caisses qu'il avait fait soigneusement emballer et expédier devant lui avant son départ du Haut Nil et qui étaient arrivées quelques jours auparavant.

Le professeur Carrington se proposait de classer soigneusement tous ces témoins d'un passé si lointain et d'y consacrer un ouvrage important.

Il comptait beaucoup pour ces travaux sur l'aide d'un jeune égyptologue, agrégé eslettres et docteur en droit qui devait lui apporter sa collaboration. Frank Penton était

resté à Londres jusqu'au lendemain pour s'occuper de diverses formalités concernant le transport des colis que le vieux savant ramenait avec lui.

Le professeur Carrington, au cours d'une excursion qu'il avait faite dans la haute région s'était aussi attaché un brave Arabe qui lui vouait un véritable culte depuis que le savant, grâce à une piqûre faite à temps l'avait sauvé d'une mort certaine à la suite d'une morsure de serpent. Oman, loin d'être bête, n'avait cependant jamais pu arriver à parler une langue correcte et son « petit nègre » faisait la joie de tous ceux qui l'entouraient.

Il habitait la maison des Carrington et aidait la jeune femme de chambre Claire Edwards qui, avec la cuisinière, complétait le personnel. Celui-ci était admirablement dirigé par Mlle Françoise Vernuret. Cette jeune fille était d'une taille assez élevée, surtout pour une Française. Son teint mat et ses cheveux noirs formaient un contraste piquant avec de grands yeux bleus qui paraissaient ne pouvoir exprimer que la bonté et la loyauté.

Le professeur Carrington, tenant affectueusement sa fille par l'épaule, retrouva avec plaisir l'atmosphère qui lui était si chère, les larges fauteuils accueillants, les meubles

choisis avec soin, les vitrines contenant des objets précieux avec cet ordre méticuleux que le savant aimait, les vases largement garnis de roses cueillies dans le parterre, tout cela lui arracha une expression de satisfaction :

— Vraiment, c'est bien agréable de retrouver sa maison, tous mes compliments, mademoiselle, jamais cette pièce ne m'a paru plus sympathique...

— Merci, monsieur, fit simplement l'institutrice, mais cette année vous devez également féliciter Joan...

— Comment ? Joan, bonne maîtresse de maison ?... Ce serait un vrai miracle, Joan, ce garçon manqué ?...

— Je ne sais si c'est un miracle, monsieur, répliqua en souriant la Française, mais je vous assure que votre fille s'entend fort bien à arranger une corbeille de fruits, des vases de fleurs...

— N'en jetez plus, mademoiselle, corrigea Joan, n'oubliez pas que si je me suis mise à tout cela, c'est uniquement pour vous faire plaisir ainsi qu'à Dady.

— C'est très bien, ma petite Joan, fit le professeur, tu seras récompensée de ta sagesse pendant cette longue absence.

— Que voulez-vous dire, père ?

— Hum... hum... Tu ne sais pas que cha-

que année je te fais un cadeau à mon retour ?...

— Si, évidemment... Mais, en général, vous me le donnez tout de suite et j'avais cru que cette fois-ci comme vous m'avez offert une auto...

— Non, cela c'était pour Noël... Je t'apporte quelque chose qui dépasse tout ce que tu as vu jusqu'à présent...

— Qu'est-ce que c'est, dites vite, père...

— C'est un objet d'une valeur incalculable, tout au moins à mon avis, et je pense m'y connaître...

— Ne me faites pas languir, mon papa, nommez ce que vous m'apportez s'il vous plaît.

— Attends, encore une question... Mademoiselle, réellement vous n'avez rien à me dire en particulier, concernant la conduite de Joan ?

— Oh... Monsieur, c'était bon lorsque votre fille était encore une enfant, je vous assure qu'à part cet achat de la « M.G. », elle a été parfaite.

— Vite, vous voyez, Dady... Mais vous savez, reprit la jeune fille, si j'ai pu ne pas faire trop enrager mademoiselle, c'est uniquement parce que je pensais toujours que c'était la dernière séparation. Si vous me promettez que maintenant vous ne partirez

plus sans moi, je vous assure que c'est le plus beau cadeau des présents... Et puis, j'ai étudié... Nous avons passé bien des journées au British Museum. Vous vous rappelez, mademoiselle ? Je suis vraiment calée en égyptologie, vous allez avoir une élève merveilleuse... Mais et ce cadeau ?...

— Je suis très content que tu t'intéresses à ce qui a toujours été la passion de mon existence, ma petite fille, et je pense que tu es digne de comprendre la valeur du don que je vais te faire... Voici ce dont il s'agit : non loin du tombeau d'Oursikaf j'ai trouvé, par un hasard extraordinaire, la tête, grandeur naturelle d'une femme d'une beauté et d'une finesse d'exécution véritablement remarquables. Ce qui est très curieux, ce n'est pas tant cette magnifique statue, mais la manière dont elle est entrée en ma possession... C'est une histoire que je te relaterai un autre jour... Revenons à cette statue... Le professeur s'interrompit car il vit que Joan paraissait quelque peu déçue.

« Tu ne peux savoir ce que c'est que la tête de cette femme, taillée dans le marbre le plus rare... L'artiste qui a su reproduire avec une telle perfection était véritablement un génie... Pour arriver à un pareil résultat, il faut croire que cet égyptien était aidé par une conviction extraordinaire... Il devait tra-

vailler, convaincu qu'il accomplissait une sorte de devoir sacré... Qu'il recréait une déesse, ou une princesse de sang royal...

— Les deux ne se confondent-elles pas ? Les pharaons, lorsqu'ils accèdent sur le trône n'ont-ils pas une partie de l'âme immense d'Horus ? Il me semble que je ne me trompe pas, continua Joan, toute fière de montrer son érudition. Tant que l'enfant destiné à régner n'est pas « pharaon », le double d'Horus qui est en lui est comme endormi ; lorsqu'il accède au pouvoir, ce double divin s'éveille et transforme le nouveau roi en un Horus vivant sur la terre...

— Bravo, Joan, je vois que tu as très bien travaillé... Oui, mon enfant, tu ne te trompes pas et c'est pourquoi les personnages royaux étant des demi-dieux, ce que nous faisons, ouvrir leurs tombeaux, est peu apprécié de certains fanatiques égyptiens. Pour en revenir à cette statue, je te répète que la tête de cette femme est admirable et dépasse de loin tout ce que tu as vu, jusqu'à présent, même au British Museum. En dehors de sa valeur archéologique, cet objet a une valeur inestimable et mon devoir le plus strict serait de l'offrir au gouvernement...

— Alors ?... Comment se fait-il ?... interrogea Mlle Vernuret qui écoutait cet entretien avec un grand intérêt.

— Ne soyez pas inquiète, mademoiselle, fit en souriant le professeur, je dis que « mon devoir le plus strict » serait... N'ayez aucune crainte, cet objet m'appartient. Je l'ai découvert bien en dehors du champ des fouilles délimité par les autorités... Ce n'est pas au bout d'une longue carrière que je me départirais des principes de toute mon existence...

— Oh... Monsieur... excusez-moi... fit l'institutrice, confuse... Je n'ai jamais douté de... Non, mais vous ne nous avez pas dit comment cette tête extraordinaire est entrée en votre possession, c'est pourquoi...

— Je vous raconterai tout cela quand nous aurons un peu plus de temps, c'est une très longue histoire...

— Oui, fit Joan, d'autant plus qu'il va falloir que nous nous habillions pour le dîner... Il est presque sept heures... Frank Penton n'est pas encore arrivé... Ne dîne-t-il pas avec nous ?

— C'est vrai, j'avais oublié de vous prévenir... Il a dû rester à Londres, car je ramène tant de caisses qu'il faut remplir bien des formalités.

— Enfin, dit la jeune fille, cette fois-ci c'est réellement le véritable retour. N'est-ce pas père ?...

— Euh... oui... mon enfant... En tous cas nous ne nous quitterons plus et si je dois

repartir pour quelque temps, je te donne ma parole que tu m'accompagneras.

— Merci, père, dit la jeune fille émue.

— N'es-tu pas l'être qui m'est le plus cher au monde... Je te le prouve, je te l'assure, en te donnant la tête merveilleuse dont je te raconterai un jour l'incroyable découverte...

— Je vous remercie, Dady... Je saurai apprécier ce cadeau vraiment royal...

II

Un message curieux

Ce matin de juin était particulièrement radieux, la campagne anglaise d'une douceur adorable, les roses paraissaient devoir vivre éternellement et leur parfum ne jamais s'évanouir...

A Pescherchamtowers, la propriété du professeur Carrington tout était encore calme. Dans la grande allée bordée d'arbres centenaires, un grand garçon blond, bien découplé, une légère valise à la main, avançait d'un pas allègre. Vêtu d'un complet du matin d'une coupe impeccable qui dénotait un tailleur de Bond Street, il semblait être la vivante incarnation du « jeune premier » dont rêvent les jeunes filles de la terre.

Coiffé avec un soin tel que malgré la bise matinale aucun de ses cheveux calamistrés ne bougeait, des traits réguliers sans pour

cela être efféminés, une petite moustache à la Menjou, soigneusement tracée, qui semblait dénoter une attention extrême à tout ce qui touchait sa personne, ce promeneur semblait le type parfait de l'oisif mondain, n'eut été sa démarche rapide.

En effet, Frank Penton se hâtait vers la maison qui bientôt lui apparut, sachant que son patron le professeur Carrington l'attendait avec impatience.

Après des études brillantes, il était même agrégé es-sciences, Penton avait eu la chance de rencontrer ce savant qui, l'appréciant, l'avait formé en partie à son image; pour ces deux hommes, une chose venait au premier plan de leurs préoccupations : l'égyptologie.

Frank Penton avait raison de se presser ; à peine était-il dans le hall que le professeur vint vers lui :

— Vous voilà, Frank... N'avez-vous pas pu prendre le train de huit heures?... La voiture est revenue sans vous... Désolé que vous ayez dû faire ces trois milles à pied...

— Aucune importance, Maître, en effet, j'ai dû encore ce matin aller chercher une paperasse pour la douane. Cette marche matinale a été un plaisir...

— Alors, tout est en règle ?

— Tout. Voici les attestations, dit le jeune

homme en tendant une épaisse liasse de papiers à l'illustre savant.

— Gardez cela. Vous savez que ces questions m'ennuient. Avez-vous pris votre breakfeast ?

— Oui, merci beaucoup.

— Parfait, alors au travail.

Au moment où les deux hommes prenaient le chemin du bureau du professeur, Joan passa dans le hall.

— Bonjour père. Vous avez bien dormi ?...

— Très bien, mon enfant... Mais tu ne dis pas bonjour à Frank.

— Pardon... Comment allez-vous, Frank ?

En disant ces simples mots, la jeune fille rougit légèrement. Frank Penton, en effet, était particulièrement sympathique à toutes les femmes, peut-être même plus que sympathique à Joan Carrington. Mais le jeune égyptologue, tout en étant parfaitement correct, peut-être trop, s'appliquait à ne jamais dépasser les limites de la pure courtoisie vis-à-vis de la jeune fille.

Il jugeait qu'il ne pouvait, sans trahir la confiance du professeur, laisser voir le penchant qu'il commençait à éprouver pour Joan et était également trop timide pour montrer ses sentiments.

Il serra donc silencieusement la main que lui tendait la jeune fille avec cordialité et,

après s'être incliné devant elle, suivit le savant. Dans le bureau, attendait, respectueusement Oman, l'Arabe au service du professeur. Très brun, de grands yeux de gazelle, un corps musclé et fort, se dessinant sous ses vêtements à l'européenne, l'Africain, malgré son apparence saine, avait une curieuse habitude : il ne regardait jamais en face et lorsqu'on lui adressait la parole semblait toujours sortir d'un songe.

— Eh bien, Oman... Où en es-tu de ton travail ?...

— Moi, déjà beaucoup travailler, missié lui regarder...

Oman, dressé au milieu de toutes ces caisses à moitié ouvertes, semblait considérer que sa tâche était bien dure.

Indulgent, le professeur ne fit aucune observation à son serviteur et déclara :

— Alors, Frank... à l'ouvrage... Je voudrais bien avoir déballé tout cela aujourd'hui... Nous classerons et rangerons après.

Il fallut véritablement l'habileté des deux égyptologues pour arriver à un résultat appréciable... Au bout de quelques heures, la moitié des caisses étaient effectivement vidées de leur contenu.

Le professeur, revêtu d'une tenue de sport, qu'il affectionnait particulièrement, retrouvée avec plaisir dans son armoire, sa pipe de

bruyère favorite entre les dents, donnait des ordres à Oman qui, avec résignation, sinon avec enthousiasme, les exécutait.

— Mets ceci ici... Cette caisse dans le couloir... Pourquoi laisses-tu cet objet dans le passage ?...

Ces courtes phrases étaient les seules qui furent prononcées entre les trois hommes.

Penton pointait de nombreuses listes et se contentait de faire un léger signe de tête lorsqu'il avait à montrer que les objets sortis avaient été notés par lui.

Soudain, l'assistant interrogea, indiquant une longue caisse mise maintenant à découvert.

— Où faut-il mettre le contenu de cette caisse, Maître ?...

— Qu'est-ce que c'est ?...

— Le sarcophage de la reine Iddina...

— C'est juste, j'avais oublié... Heureusement que vos listes sont très complètes... Voyons, il est à peine onze heures et demie... Voulez-vous m'aider ?... Nous allons tout de suite la déballer... Je voudrais y jeter un coup d'œil... Voir si la momie n'a pas été endommagée pendant ce transport entre Zalou et le Nil...

— Allors, nous déballons ?...

— Oui... Oman, dépêche-toi... Prends tes

tenailles et ton ciseau à froid, ouvre-moi cela...

— Bien missié... moi bien connaître faire...

Le brave Arabe se mit aussitôt au travail... Malgré son zèle, excité par les objurgations du professeur qui avait hâte de le voir terminer son œuvre, il lui fallut près d'une demi-heure.

Penton l'aida alors à enlever le haut de la caisse et écarta la paille. Un sarcophage, orné d'oiseaux et d'animaux fut bientôt visible, sous les ordres de Carrington, ils le dégagèrent des lattes de bois qui l'entouraient encore.

Le cercueil, en bois dur, était très lourd, et il fallut toutes les forces des trois hommes pour le déplacer de quelques centimètres; le professeur, en effet, laissant sa pipe de côté s'était mis également à l'ouvrage; malgré son âge, il apportait une aide fort appréciable. Dégagé de ce qui empêchait d'ouvrir le couvercle, le sarcophage, pas trop abîmé par le long périple qu'il venait d'accomplir, dans ce pays dont ceux qui l'avaient construit ne soupçonnaient pas l'existence, livra à ces impies son secret, jalousement gardé pendant des siècles.

— Allons-y, Frank, levons le couvercle, ordonna le savant impatient. Ceci fait rapidement, un corps enveloppé de bandelettes

fut visible. Une tête plutôt semblable à celle d'un squelette apparût. La peau, toute mince, gris cendrée, était arrachée en plusieurs points. Deux trous marquaient la place des yeux, le crâne était complètement dépouillé de cheveux et le cartilage du nez avait, depuis longtemps disparu. Seules, grimaçantes, les mâchoires restaient intactes, munies de toutes leurs dents.

Pour la première fois depuis des siècles, alors qu'on la retira du lit d'apparat où la veillaient les dieux des quatre parties du monde, les fils d'Horus, Hor et Amsit, Tioumaouth et Kabbsonouf, pour la première fois depuis qu'il fut temps pour Iddina « d'aller cacher sa tête dans la Vallée funèbre et de se réunir à la terre » la momie réapparût à la lumière solaire.

Le professeur l'examina attentivement et malgré l'entraînement qu'il avait depuis des années de se trouver ainsi face à face avec ces cadavres conservés grâce à des procédés non encore retrouvés, il ne put s'empêcher de dire :

— C'est bien elle, cette épouse de ce pharaon célèbre, cette femme renommée pour sa beauté et son luxe, qui fut vantée tant de siècles avant Jésus-Christ.

« Ne trouvez-vous pas merveilleux, continua le distingué égyptologue, plongé dans ses

pensées, que ces gens il y a des milliers d'années aient découvert le moyen de préserver leurs morts de l'horrible décomposition que subissent tous les nôtres, qui sommes, soit disant si civilisés !...

Penton écoutait respectueusement le professeur... Celui-ci reprit par ses pensées resta quelques instants immobile, puis, paraissant s'arracher à de profondes préoccupations en lui secouant légèrement les épaules interpella l'Arabe :

— Que fais-tu, Oman ?... Où es-tu ?...

— Moi ici, missié, fit l'homme qui était resté accroupi derrière une pile de caisses qu'il faisait semblant de commencer à déclouer...

— Dépêche-toi... Nous allons mettre ce sarcophage debout ici, dans cette niche... Vous y êtes, Penton ?...

— Ready !...

Ce travail exigeait une minutieuse précision, car la moindre défaillance risquait d'endommager la momie. Carrington, avec une rare habileté, fit doucement pivoter le sarcophage sur lequel avait été réappliqué le couvercle et attentif à éviter le moindre choc ou le moindre mouvement brusque, les trois hommes procédèrent à ce dernier transfert de celle qui avait été belle, adulée, et qui n'était plus qu'un spectre.

Le sarcophage fut fixé au mur à l'aide de crampons spéciaux qu'avaient fait fabriquer le professeur, très doucement ils enlevèrent à nouveau le couvercle et, fixant la momie à l'aide de cordelettes fines ils achevèrent cette tâche délicate.

Quelqu'un entré brusquement dans le bureau, se trouvant en face de cet étrange corps, enserré de bandelettes, surmonté de cette tête macabre, n'ayant pas l'habitude de vivre aussi facilement en compagnie de cadavres que le professeur Carrington, son assistant et même l'Arabe, eut frémi et se fut probablement enfui.

Pour les égyptologues, ce spectacle était si banal que, ne pensant plus qu'ils étaient en quelque sorte dans une chambre mortuaire, ils reprirent tranquillement leurs occupations.

Gêné par les papiers et la paille qui commençaient à obstruer le bureau, pourtant de dimensions très vastes, le professeur ordonna à l'Africain de déblayer un peu la salle.

— Il va bientôt être l'heure de lunch, fit-il, Oman...

— Missié moi ici...

— Bon, tu vas me débarrasser tout cela, ramasse ces papiers, toute cette paille... Tu entends ?...

— Moi content faire... Mais y en a beau-

coup... Si missié li professeur permettre, moi appeler Miss Claire... Li aider moi...

— Quel paresseux... Enfin, si tu veux, mais dépêche-toi...

Oman tout content de n'être pas seul à accomplir cette corvée se dépêcha de sortir et revint au bout d'un instant avec la jeune femme de chambre. Celle-ci entrant dans le bureau ne pût s'empêcher de pousser un cri. C'était en effet la première fois que le professeur Carrington ramenait un sarcophage chez lui... Jusqu'alors il avait tout donné au British Museum.

— N'ayez pas peur, Claire... Cette femme est morte depuis plus de trois mille ans... Ce n'est plus qu'une momie...

La soubrette était parfaitement stylée par Mlle Vernuret, elle savait qu'elle ne devait jamais répondre, cependant elle ne pût s'empêcher de le faire.

— Oh !... M. le professeur... Elle est morte depuis très longtemps mais c'est quand même un cadavre... Je n'en avais jamais vu... C'est horrible !

Le professeur était bon, il comprit que Claire réellement effrayée n'oserait jamais entrer dans le bureau s'il ne lui montrait immédiatement qu'elle avait tort d'être impressionnée.

— Voyons, Claire... approchez-vous...

La jeune servante obéit en tremblant.

— Regardez bien cette momie... Dites-vous que ce n'est qu'une statuette pas très belle enveloppée de bandelettes... Ce n'est plus un cadavre...

Docile la femme de chambre répéta la phrase du professeur.

— Monsieur a raison... Je n'ai plus peur...

— Parfait, fit ce dernier, satisfait... Aidez vite Oman...

Les deux serviteurs ramassèrent rapidement tout ce qui traînait par terre et après quelques voyages, la pièce fut nette et reprit l'aspect ordonné auquel tenait tellement le professeur.

Entassées dans un coin les caisses qui restaient à déballer ne déparaient pas trop la belle salle, aux larges baies.

Paisible, le savant ralluma sa pipe, tandis que Frank Penton vérifiait les numéros des listes qu'il tenait à la main.

— Alors, mon cher Frank, fit le professeur, nous allons déjeuner, je me sens un appétit d'ogre... Nous allons enfin pouvoir savourer un bon rosbeef et non plus cette viande infecte que l'on nous sert en Egypte... Mais qu'avez-vous ?...

Penton, voulant relire une inscription sur une des caisses, avait poussé une exclamation de stupeur :

— Qu'est-ce que cela ?

Il tendait une large feuille de papier, genre de papyrus, sur laquelle étaient tracées de grandes lettres à l'encre violette.

— Regardez, maître.

— Je ne vois rien...

— Cette feuille de papier, fit l'assistant en lui tendant.

— Qu'y a-t-il ?...

— Vous ne lisez pas...

— Si vous voulez.

Le professeur qui ne comprit rien à l'attitude étrange de son second mit paisiblement des lunettes d'écaille, et fit : « Lisons cette chose extraordinaire ».

Malgré son flegme le savant sursauta, après avoir parcouru le papier, il reprit à haute voix et lut :

« *Menkhopiri châtie les sacrilèges et punit les profanateurs des tombeaux de sa Dynastie.* »

III

Une voix dans l'escalier

Le professeur avait lu cette phrase avec lenteur mais ne semblait nullement impressionné tandis qu'au contraire Frank Penton pâlissait.

— Voyons, Frank, que signifie ceci ?... Serait-ce une plaisanterie de votre part ?...

L'assistant ne répondit pas.

— Dans ce cas, reprit Carrington, je dois vous dire que je la trouve de fort mauvais goût...

— Mais, maître...

— Voyons, Penton vous n'êtes plus un étudiant... Ces plaisanteries sont de mise à Oxford où à Cambridge... Je sais ce qui se passe dans ces deux universités, j'y ai passé suffisamment d'années... Mais vous que je tiens pour un garçon sérieux... Je vous as-

sure que vous me décevez beaucoup, mon ami.

Le malheureux auquel s'adressait cette diatribe ne pouvait placer un mot, le professeur continua :

— Nous avons mieux à faire que de nous livrer à de tels enfantillages, je pensais que vos préoccupations étaient plus sérieuses... Que dites-vous ?...

— Mais, maître je suis navré, je vous affirme que je ne suis absolument pour rien dans cette histoire... Je ne suis, on ne peut plus de votre avis... Cette plaisanterie, si c'en était une, serait tout à fait stupide. Ce n'est pas moi qui ferai une chose semblable...

Le professeur paraissait sceptique... Ne voulant pas éterniser la discussion il ne répondit pas mais fit un clin d'œil malicieux à Penton et un faible sourire se dessina sur ses lèvres minces.

— Bon, ce n'est pas vous... Mais, alors pourriez-vous m'expliquer comment se trouve ici cette feuille de papier ?...

— Je me le demande comme vous, maître.

— Récapitulons alors... Lorsque j'ai décidé d'emporter ce sarcophage en Angleterre, c'est moi-même qui ai assisté à l'emballage, vous vous souvenez, vous étiez retourné au Caire pour quelques jours ?

— Oui, parfaitement, maître...

— Bon, donc cette caisse part intacte, la douane n'ouvre rien puisque j'ai des autorisations spéciales du gouvernement... Nous commençons à déballer... nous ne trouvons absolument rien... Puis... brusquement cette étrange missive au milieu de la pièce... Et c'est vous qui la découvrez...

L'assistant allait protester à nouveau de son innocence lorsque le gong retentit.

— En tous cas allons déjeuner, fit le maître de maison... J'espère que cette histoire ne vous a pas fait perdre votre appétit ?...

.. ..

Après un repas agréable, pris dans la longue salle à manger qui donnait directement sur une pelouse admirablement entretenue, et avoir apprécié la cuisine soignée de la brave Miss Calthorpe, Carrington et son assistant prirent congé des deux femmes, Joan et Mlle Vernuret, retournèrent dans le bureau du savant.

Le professeur semblait avoir complètement oublié la mystérieuse lettre et Penton n'osa pas aborder à nouveau ce sujet.

Malgré le soleil qui brillait au dehors, paraissant les inciter à prendre quelques heures de repos, à jouir enfin de cette campagne des environs de Londres qui paraît n'être qu'un immense parc, en cette saison particulière-

ment attrayante, les égyptologues s'absorbèrent à nouveau dans leur travail.

Oman, comme le matin, se faisait souvent rappeler à l'ordre par son maître... « Dépêche-toi... ouvre cette caisse » faisait le savant, et, docile, le serviteur obéissait aussitôt ; mais il n'aurait jamais fait un geste avant d'être convaincu qu'il n'y avait pas moyen de s'échapper et qu'il lui fallait travailler... N'était-ce pas un Arabe ?... Au fur et à mesure les caisses étaient rangées au dehors, bientôt, dans la vaste salle où s'entassaient des objets hétéroclites, des canopes, gros vases en calcaire qui servaient au moment de l'embaumement à renfermer les entrailles ; des figurines funéraires, des pièces de mobilier funéraire... Des fragments provenant des nombreuses hypogées découvertes par Carrington, seule resta une caisse de dimensions restreintes.

Celle-ci, la plus petite de toutes avait été plusieurs fois sur le point d'être ouverte par Oman, mais chaque fois le professeur lui avait ordonné de ne pas le faire.

Lorsque la pièce fut à peu près en ordre, l'égyptologue appela l'Arabe et lui ordonna:

— Maintenant, ouvre cette caisse... Fais attention... n'abîme rien... ou tu auras à faire à moi...

— Missié li tranquille.. Moi, faire attention, rien cassé... Bien promettre.

— Bon dépêche-toi...

La caisse fut rapidement déclouée, sous les yeux impatients du professeur qui observait avec anxiété chaque mouvement de son serviteur. A peine celui-ci eut-il terminé son travail que Carrington, avec une brusquerie qui ne lui était pas coutumière, le bouscula...

— Laisse-moi faire maintenant... continue à ranger les étagères, fiit-il en désignant le coin opposé de la grande pièce...

Docile, Oman obéit et s'éloigna de quelques pas.

L'égyptologue ne paraissait pas admettre que quelqu'un d'autre que lui pût continuer à déballer l'objet de tous ses soins... Il se baissa, jeta la paille de côté, et développa la statue, qui était enfermée dans cette boîte robuste, avec des précautions infinies.

Il accomplit ce travail en quelques minutes, déroulant soigneusement les chiffons qui masquaient l'objet qu'il avait posé sur le bureau après l'avoir enlevé de la caisse.

Enfin, une tête de femme apparut.

— *Systratis*, s'exclama-t-il, une étrange lueur dans les yeux, voilà la tête de femme la plus belle... Voilà le sourire le plus humain... une statue d'une technique extraordinaire... Et elle date de près de quatre

mille ans... Son assistant s'était rapproché du bureau et observait son patron avec une certaine curiosité.

— Frank, tenez... regardez...

— Mais, je l'ai déjà vue... Maître, objecta-t-il.

— Cela n'a aucune importance... On ne peut admirer assez le symbole le plus parfait de l'art et de la nature humaine...

L'assistant obéit et les deux hommes se plongèrent silencieusement dans la contemplation de ce chef-d'œuvre.

— Je connais seulement une peinture dans le monde qui puisse soutenir la comparaison, au point de vue génie de l'exécution, avec cette statue...

— Laquelle, maître ?...

— Vous ne voyez pas vous-même... Décidément vous m'étonnez aujourd'hui, Frank... Voyons... vous n'êtes jamais allé à Paris ?...

— Si, maître.

— Et au musée du Louvre ?...

— Bien sûr.

— Dans ce cas... et la Joconde ?... Cette toile magnifique ?...

— La Mona Lisa de Léonard de Vinci est en effet quelque chose d'extraordinaire et je l'ai admirée, répliqua Frank Penton, Mais, il y manque quelque chose qu'a cette tête... J'y suis... Vous aviez raison de me dire que je

ne connaissais pas bien cette remarquable effigie... Elle a vraiment quelque chose de divin... de surnaturel...

Le professeur avait écouté son assistant avec plaisir et un large sourire éclaira sa figure maigre lorsqu'il s'exclama :

— A la bonne heure... Je vous retrouve Frank... Nous allons voir ce qu'en pense ma fille. C'est elle la première intéressée...

— Comment ?... Puis-je me permettre de vous demander pourquoi ?

— Certainement, mon ami... C'est tout simplement parce que j'ai décidé d'en faire cadeau à Joan...

— Vous allez faire ce présent à Miss Carrington ?... s'étonna Penton.

— Oui... Qu'y a-t-il d'extraordinaire à cela ?... Trouvez-vous que j'en ai pas suffisament donné de choses à des indifférents ? Pour une fois je vais faire plaisir, du moins je l'espère, à ma fille.

« Oman... où es-tu ?...

— Moi, toujours ici, fit l'Arabe.

— Va tout de suite chercher Miss Joan.

— Bien missié... moi tout de suite aller.

L'Arabe s'inclina profondément et partit dans la direction du jardin où se trouvaient Miss Joan et Mlle Vernuret.

Quelques instants après la jeune fille apparût.

— Vous m'avez demandé père ?...

— Oui, ma chérie, voilà le cadeau dont je t'ai parlé hier soir, que je te rapporte d'Egypte.

Joan Carrington se tourna dans la direction que lui indiquait son père et vit sur le bureau la tête sur laquelle les rayons du soleil semblait faire une auréole mystérieuse...

— Magnifique, magnifique... tout ce que j'ai vu jusqu'à présent ne peut se comparer à cela... Vous aviez raison, père... Cette tête représente une valeur inestimable... Mais ce n'est pas pour moi ?...

— Mais, si mon enfant, tu ne te rappelles donc plus notre conversation ?...

Joan pouvait avoir étudié sérieusement les sciences se rattachant à l'égyptologie, faire des efforts pour devenir une sérieuse maîtresse de maison, mais elle était encore très enfant... Avec toute la spontanéité de la jeunesse, sans se soucier de la présence de Frank Penton qui assistait à l'entretien, elle se jeta au cou de son père et lui donna deux baisers sonores.

— Merci, merci, Dady, vous ne pouvez savoir le plaisir que vous me faites.

— Tant mieux, ma petite fille, fit content son père, je souhaite que tu sois digne de ce splendide présent.

— Vous pouvez en être assuré, père... Mais...

La jeune fille n'osa finir sa phrase.

— Je vois, l'interrompit le professeur, tu te demandes si cette statue est réellement pour toi... Si tu vas pouvoir l'emporter chez toi.. sois tranquille, ma chérie, elle est à toi. Tu peux la mettre où tu voudras.

— Mille fois merci, père. Puis-je en disposer à l'instant ?...

— Oui, mon enfant et rappelle-toi que cette tête en dehors de sa valeur inestimable au point de vue archéologique en a une incalculable quand on la considère en se plaçant uniquement du côté artistique. As-tu jamais vu une telle finesse d'exécution, regarde le pschent qui montre bien que cette femme était d'essence royale puisque seuls les pharaons et leurs femmes avaient le droit de le porter sur leurs cheveux. As-tu remarqué cette recherche ?...

— C'est absolument admirable, père... Plus l'on regarde cette femme plus on la trouve belle. Il semble que depuis des siècles qu'elle a été sculptée sa beauté n'a fait que croître...

Le jeune fille la souleva du bureau et la prit dans ses bras...

— Vous permettez papa ?...

— Attends un peu, cette statue est plus lourde que tu ne le crois, je vais appeler

Oman qu'il t'aide à la porter dans ta chambre...

— Oman où es-tu ?...

— Ici, missié le professeur...

— Alors prends la statue et porte-la dans la chambre de Miss Joan... surtout ne la fais pas tomber...

— Soyez tranquille, missié, moi bien connaître...

Le professeur Carrington fit un dernier geste affectueux à sa fille et se tournant vers son assistant:

— Maintenant, continuons à travailler... Vous avez vos listes ?...

— Oui, monsieur, elles sont toutes pointées.

— Au revoir, père, au revoir monsieur, à tout à l'heure pour le thé, n'est-ce pas ?...

La jeune fille disparut, suivi de l'Arabe qui paraissait trouver son fardeau très lourd et gémissait comme s'il eut porté cent kilogs... Elle se dirigea vers l'escalier qui montait, à l'extrémité du hall et commença à gravir lestement trois ou quatre marches, soudain une voix semblant venir d'outre-tombe résonna devant elle :

Malédiction aux giaours voleurs, la vengeance de Menkhopiri sera terrible.

Joan, prise d'une affreuse angoisse s'accouda à la rampe en pressant sa main sur

son cœur; elle se retourna vers l'Arabe et vit qu'il tremblait de peur.

Instinctivement elle lui prit la statue des mains craignant que le serviteur ne la laissa tomber.

— As-tu entendu, Oman ? haleta-t-elle.

— Oui, miss... Oman peur... pas savoir quoi faire...

Maigré ce terrible choc, Joan ne perdit pas son sang-froid, elle regarda autour d'elle, eut le courage de monter au premier étage, mais ne vit personne... Redescendant vers le bureau elle constata que tout était calme, les domestiques n'allaient presque jamais dans cette partie de la maison, Mlle Vernuret était sortie, les deux savants travaillaient tranquillement dans le bureau, Oman la suivit comme un chien craintif se réfugiant derrière son maître...

Le mystère restait entier... D'où pouvait venir cette voix énigmatique ?...

IV

Une figure sans nez

Joan avait le sens trop pratique et était trop saine d'esprit pour s'affoler sans raison, même pour une chose aussi mystérieuse que le son de cette voix qu'elle avait entendue alors qu'elle montait tranquillement l'escalier.

Elle avait du reste montré son courage en cherchant partout qui pouvait avoir prononcé la phrase menaçante.

Avec un sang-froid admirable chez un être aussi jeune, elle tâcha de donner une explication plausible à ce qui ne pouvait en avoir. Tout en sachant fort bien qu'elle n'avait pas été victime d'une hallucination, elle ne voulut pas cependant parler à son père d'un fait dont elle n'avait pas la preuve mathématique, surtout quand elle le savait en plein travail et décida de ne pas le déranger.

La jeune fille fit signe à Oman, toujours tremblant de reprendre la statue et reprit le chemin de sa chambre. Rien ne survint pendant cette deuxième montée et arrivée dans les deux pièces qui constituaient son « home » privé, elle posa la tête de *Systratis* sur la commode; l'idole immobile retrouva un rayon de soleil qui la para d'un nimbe d'or. Contrairement à ses intentions : rester tranquillement à contempler cette figure admirable, Joan à qui tous ces événements avaient ôté l'envie de rester seule redescendit, un peu lasse, dans le jardin, retrouver Mlle Vernuret.

Malgré la confiance absolue qu'elle éprouvait vis-à-vis de son institutrice, la jeune fille décida de ne pas parler de son étrange aventure.

Mais le professeur Carrington en connût quand même une partie de l'histoire car, à peine Oman fut-il délivré de son fardeau, qu'il retourna dans le bureau du savant et, tremblant, fit en haletant le récit de cette incroyable aventure à son maître et à Penton qu'il surprit dans leur travail :

— Missié... Missié... Moi avoir entendu la voix du diable, lui beaucoup méchant, lui dire « moi tuer tout le monde ».

Le professeur Carrington fut tellement éberlué qu'il en sortit sa pipe de sa bouche

et regarda, le front froncé par de nombreuses rides, son assistant qui paraissait assez gêné; et ne dit pas un mot lorsque l'Arabe eut fini de se lamenter.

— Que le diable t'emporte fils de chienne, s'écria-t-il au bout d'un moment... Qu'est-ce que c'est encore que ces histoires de brigand ?... Sors immédiatement d'ici, ou sans cela, gare à toi !...

— Missié li professeur moi vouloir rester ici, moi très, très peur please, missié ?...

— Pourquoi me racontes-tu ces mensonges ?... Crois-tu que j'ajoute foi à ces balivernes... Tu as dû boire de mon whisky !...

— Non, non, fit le pauvre Arabe affolé, moi rien boire, moi jurer sur la tête de Allah... Y en a eu une voix dans l'escalier...

— Comment, tu continues à m'ennuyer... Cela suffit... Sors !...

Tel un pauvre chien battu, Oman obéit à l'objurgation de son maître et quitta le bureau

Après son départ, le professeur se trouva assez décontenancé et dit à Penton, toujours silencieux :

— Hum... Hum... Mon cher... Je crois que j'ai eu tort de recueillir ce garçon... On ne devrait jamais avoir pitié des gens... Que veut dire ce récit étrange qu'il nous a fait ?... Oh, nous reparlerons de cela tout à l'heure...

S'il y avait eu quelque chose Joan m'en aurait sûrement avisé... Quand même je crois que je vais renvoyer Oman en Afrique... Il est paresseux comme une couleuvre et je pense bien que je finirai par avoir des ennuis avec lui...

— Que voulez-vous maître, il est bien de sa race, mais je crois qu'il vous est fidèle et il me semble qu'à votre place j'essaierai de le garder quelque temps...

— Peut-être avez-vous raison... Allons, au travail... Nous avons assez perdu notre temps.

Les deux égyptologues avaient en effet fort à faire il leur fallait mettre à jour toutes les fiches à peine établies lors des fouilles, les classer, les compléter. Tout cela devait être fini en quelques jours car le professeur Carrington devait faire la semaine suivante une communication à la « Royal Academy » sur son voyage en Egypte.

La mémoire du plus âgé de ces érudits était telle qu'il aurait presque pu se passer des fiches que le plus jeune avec la méticulosité qui le caractérisait remplissait d'une petite écriture fine et nette.

Se promenant donc dans la vaste salle où étaient entassés tant d'objets d'une valeur considérable, Carrington jetait à Penton qui

avait à peine le temps de prendre la fiche nécessaire :

— A déchiffrer n° 315... Papyrus du roi Ramsés II, à comparer avec le papyrus 316... Parure d'une égyptienne de la ville de Thèbes, époque.... attendez... Je n'y vois pas bien.

Carrington alla vers son bureau et y prit une grosse loupe, retournant vers les colliers en lourd métal ouvragé, il se pencha et lut :

— Epoque du roi *Menkhopiri*... tiens, tiens... Mais nous avons déjà entendu parler de lui aujourd'hui... N'est-ce pas la signature de ce fameux message ?...

— Oui maître, répondit avec effort Penton.

— Voyons, il faut que je relise un peu cet épitre je n'ai pas eu le temps avant le lunch.

Sur ces mots il glissa sa main dans une de ses poches puis étonné fouilla dans une autre, de plus en plus surpris, il vida tout ce qu'il avait sur lui sur la table. Mais, ses poches entièrement retournées ne lui livrèrent pas ce qu'il cherchait : le mystérieux message avait disparu !

— Enfin, je suis pourtant sûr de l'avoir mise sur moi, ce matin, cette lettre... Ne l'auriez-vous pas reprise Penton ?...

— Oh !... Oh !... Maître ! Vous ne pouvez pas supposer, je pense, que j'aurais eu une

telle audace... Du reste, pour reprendre cette lettre, il eut fallu que je l'eus déjà eue en ma possession, or je vous ai dit, maître, qu'elle m'est apparue pour la première fois, sous vos yeux dans ce bureau...

Le professeur parut assez décontenancé par cette sortie de son assistant toujours si pondéré en temps ordinaire, hésita mais reprit :

— Enfin vous conviendrez, Frank, qu'il y a une curieuse coïncidence dans tout cela. Nous étions seuls, ce matin, lorsque vous avez trouvé cette missive... Je ne conclus pas... Mais avouez que c'est bizarre !...

— ...Oh !...

— Il n'y a pas à dire, Penton, vous avez l'esprit suffisamment scientifique pour admettre que l'hypothèse la plus rationnelle veut que ce soit vous.

— Comment, Maître, que voulez-vous dire ?... Vous me soupçonnez !... Et c'est la deuxième fois aujourd'hui !... Ma parole ne vous a donc pas suffit !... Je ne peux admettre une pareille supposition, c'est vous que j'admire tellement qui me faites cet affront !...

— Voyons, voyons, Frank... Calmez-vous... J'ai toujours confiance en votre valeur scientifique... Mais admettez qu'il est troublant lorsque l'on s'attache seulement aux faits...

— Maître... Vous ne pouvez cacher votre pensée, vous me soupçonnez, je ne puis supporter cette suspicion...

— Voyons, voyons, Frank...

— Je crois que toutes les années pendant lesquelles nous avons travaillé ensemble, partageant les mêmes dangers, auraient dû me mettre à l'abri qu'une pareille idée vous effleure... Du moment qu'il n'en est pas ainsi, que vous me croyez capable de farces de collégiens à l'égard d'un de ses camarades, de reprendre dans votre poche, tel un vulgaire « voleur à la tire » des papiers qui pourraient être compromettants pour moi... Je vous prie, Maître, de vouloir bien accepter ma démission...

— Décidément le climat de l'Angleterre ne nous vaut rien ni à l'un ni à l'autre... Mais nous sommes stupides... J'oubliais complètement Oman !... Oman !... Oman !...

— Qu'y a-t-il ?... missié ?... fit l'Arabe qui apparût aussitôt et certainement ne devait pas être bien loin de la porte :

— Dis donc filou, dit le professeur, j'avais une lettre dans ma poche, tu ne l'as pas vue ?...

— Une lettre, moi pas comprendre, Monsieur le professeur...

— Un morceau de papier.. tiens, comme

cela, expliqua Penton prenant une feuille sur le bureau...

— Non, moi pas comprendre, pas connaître, mon maître dire moi balayer tout ce matin, mais pas voir papier même chose cela !

— Attention, l'interrompit Carrington, je veux savoir la vérité... Voyons, en servant à table tu n'aurais pas vu un bout de papier dépasser de ma poche, tu ne l'aurais pas pris ?...

Oman leva les bras au ciel comme s'il voulait le prendre à témoin de son innocence...

— Moi, rien prendre... jurer, Oman innocent, Oman pas voleur..., Oman honnête homme...

Le professeur impatienté perdit son sang-froid et prenant sur une table un fragment, il le saisit et fit mine de le jeter à la tête du malheureux serviteur.

Oman, menacé, se sauva en poussant de grands cris, Carrington ouvrit la porte du corridor, mais l'Arabe avait mystérieusement disparu. Il revint vers son assistant qui avait suivi toute cette scène avec impassibilité :

— Je vous le dis, Frank, ces Africains sont pires que les serpents, car ces reptiles, on sait lorsqu'ils veulent mordre, mais vous ne décelez jamais quand un Arabe vous trahit;

ils dissimulent tout sous un masque que l'on ne peut enlever.

* * *

Dans la grande salle à manger où rien n'avait bougé depuis l'époque de la reine Victoria assis autour d'une longue table garnie d'argenterie et de cristaux, de fleurs et de fruits, impeccables dans leur smoking ou dans leur robe du soir, quatre convives finissaient silencieusement de dîner.

Le repas, servi par Oman, aidé de la femme de chambre, avait été assez morne, Joan paraissait plongée dans de profondes pensées, le professeur et Penton s'étaient contentés d'échanger de courtes phrases et Mlle Vernuret, n'ayant pu malgré tous ses efforts animer la conversation, elle aussi se taisait.

Les derniers fruits passés par l'Arabe, qui semblait avoir retrouvé son calme, les deux femmes se levèrent et allèrent dans le salon. Seuls les deux hommes se versèrent le rituel verre de vieux whisky et le maître de la maison offrit un cigare à son hôte.

Pendant quelques instants un silence grave régna entre les deux hommes, le professeur Carrington l'interrompit :

— Frank, j'espère que vous avez compris que je n'ai jamais voulu vous offenser cet

après-midi... Je m'excuse si je vous ai froissé mais je dois reconnaître que j'avais un peu perdu mon calme... En un mot, ce message étrange m'intrigue... Qu'en pensez-vous ?...

— Difficile à dire maître, je me suis tracassé toute la journée à ce sujet, mais je ne trouve aucune solution satisfaisante... Ce sujet, car c'en est un, est insondable...

— Je ne trouve pas d'explication si ce n'est, ne vous rebiffez pas Frank, que quelqu'un a voulu me faire une mauvaise plaisanterie...

— Même si c'était là le seul but de ce message curieux, la question reste à peu près semblable... Comment ce papier est-il arrivé dans le bureau ?...

— Bizarre, en effet...

Quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles les deux convives semblèrent absorbés par leurs préoccupations, au bout de ce temps, le professeur se leva et dit :

— Quel est le programme de demain ?... Ai-je des rendez-vous ?...

L'assistant tira aussitôt un carnet de sa poche et le feuilletant déclara :

— Classement de tous les objets ayant appartenu à la reine Iddina. A 11 heures, vous avez un rendez-vous avec Sir Conan Burly, le nouveau directeur de la Royal Academy.

— C'est juste, j'avais complètement oublié cette visite... Il se fait tard, Penton, et je suis vraiment fatigué, nous avons eu une rude journée, excusez-moi, mais je n'ai pas envie de faire une partie de billard ce soir... Et vous ? Si vous le désirez, allez retrouver Joan et Mlle Vernuret...

— Non, merci, Maître, du reste je crois que ces dames sont montées depuis longtemps, il n'y a plus de lumière nulle part... Tiens, c'est exact, il est déjà plus de 10 h. 1/2... Je vais aussi me retirer...

— Faites comme vous le désirez...

— Je m'en vais, Maître... Demain matin à neuf heures comme d'habitude, n'est-ce pas?

— Entendu, mais attendez un peu, je vais dire à Oman de vous raccompagner...

— Mais c'est inutile, Maître, je rentrerai bien tout seul...

— Non, jamais de la vie... Oman, Oman, fit-il en frappant dans ses mains.

L'Arabe apparut immédiatement.

— Missié me demandé moi ?

— Oui, prends la voiture et va conduire M. Penton... Fais bien attention, nous ne sommes pas en Egypte ici...

— Moi bien connaître, missié...

— Bien, fais vite.

Le professeur gagna la bibliothèque qui, avec la longue table de billard, les rayons

garnis de livres reliés eut été agréable bien éclairée, mais avec une seule lampe allumée, où le maître de cette maison qu'il habitait si peu, s'était installé, la pièce paraissait lugubre. Carrington lut un de ses livres favoris, *Le voyage de Mr Pickwick*, de Dickens, mais la figure réjouie du joyeux Anglais ne put dérider le savant qui décidément préoccupé, sursauta lorsqu'il entendit le bruit que fit Oman en rentrant.

Il se leva, ouvrit la porte et alla dans le Hall, appelant l'Arabe qui apparût aussitôt.

— Alors, tu as bien accompagné M. Penton ?...

— Oui, missié.

— Toutes les fenêtres et les portes sont fermées ?

— Oui, missié.

Bon, éteins la lumière et tu iras te coucher.

— Moi bien content faire, missié moi beaucoup fatigué...

Le professeur Carrington resta seul et après avoir constaté que l'Arabe avait fidèlement exécuté ses ordres, il se prépara à aller se coucher.

Tout était calme dans la confortable demeure... Soudain, alors que le savant d'un pas un peu pesant gravissait les marches, il s'immobilisa... Un terrible cri avait retenti... Comme un fou, affolé à l'idée qu'il avait pu

arriver quelque chose à sa fille, il bondit et en quelques secondes fut sur le palier du premier étage. Là il s'arrêta... Le cri venait bien de la chambre située en face de lui... La pièce qu'occupait Joan.

Du reste, poussée, arrachée par une main crispée, la porte s'ouvrit et la fille du professeur apparût. Vêtue d'une longue chemise de nuit qui la faisait paraître encore plus grande, semblable à quelque Ophélia, les yeux hagards, la figure blafarde exprimant la plus intense terreur, la malheureuse ne put prononcer une parole et s'abattit dans les bras que son père lui tendit.

— Joan, Joan, mon enfant, qu'y a-t-il ?... Pourquoi as-tu poussé ce cri ?...

Sans répondre, la jeune fille, le corps secoué de tressaillements, la gorge serrée comme dans un étau, se blottit contre le professeur comme un enfant qui a eu très peur...

Au bout d'un instant, elle put cependant prononcer...

— Père, Père... Oh, Père !...

— Voyons, ma petite fille... Réponds-moi je suis là... Je te protège... qui t'as fait peur?...

— Oh... C'est trop horrible...

— Quoi, qu'est-ce qui est horrible ?

— Oh... C'était affreux...

— Quoi ?... Quoi ?... réponds-moi...

— Oh... Père, j'ai vu une figure devant la fenêtre...

— Que dis-tu ?... Une figure devant la fenêtre... Voyons, c'était une chauve-souris... Je n'aurais pas cru ma petite Joan tellement impressionnable...

— Mais... Non, père... Je vous assure... J'ai vu un véritable monstre, c'était un masque affreux.. Vous ne pouvez pas vous imaginer... *Une figure sans nez !...*

V

Pygmée, singe ou nain ?...

— Une figure sans nez ?... demanda le professeur...

Sa mine perplexe montrait clairement qu'il ne prenait pas très au sérieux ce que sa fille venait de lui raconter...

— Dis-donc, Joan, reprit-il après une courte réflexion, n'aurais-tu pas eu un cauchemar ?...

— Je vous jure père, que j'ai bien vu ce que je vous raconte... Je n'ai pas rêvé... Du reste je ne dormais pas, j'étais en train de regarder la tête de *Systratis*, je cherchais à l'éclairer de la meilleure manière possible... Tout d'un coup, j'ai ressenti une extraordinaire impression de n'être plus seule dans cette pièce, machinalement je me suis tournée vers la fenêtre et là j'ai vu, père, c'est trop horrible !...

A bout de forces, ne pouvant rappeler des souvenirs aussi affreux, Joan, prit sa tête entre ses mains et se mit à pleurer doucement.

— Reste-là, mon enfant... attends un peu... Je vais aller voir moi-même ce qui a bien pu te faire une telle frayeur...

Le professeur Carrington était un homme qui ne savait pas ce que c'était que la peur. Pendant les longues années qu'il avait passées en Egypte, il avait maintes fois rencontré et frôlé la mort de près... Jamais il n'avait ressenti la moindre crainte... Cependant, bien souvent il avait été en danger grave, il savait parfaitement que certains fanatiques avaient souvent cherché à le tuer... Mais il n'avait jamais reculé... C'est donc d'un pas décidé qu'il retourna dans la chambre dont la porte était restée entr'ouverte.

Impassible, la statue semblait le fixer de ses yeux morts... Sans lui accorder un regard, le professeur se dirigea hâtivement vers la fenêtre et souleva la vitre inférieure à l'aide des poignées dont sont munies tous les carreaux en Angleterre. Ne voyant rien de suspect, il se pencha au dehors pour examiner le parc... En effet, Carrington avait pour principe de ne jamais juger que sur les faits, et malgré son affection paternelle il n'ajoutait pas beaucoup foi à ce que lui avait dit la jeune fille...

A ce moment un très léger « clac »... se fit entendre.

Quelque chose le frôla à peine à dix millimètres de sa figure et alla se fixer au mur tout près de lui. A son grand étonnement, il vit une longue et fine flèche semblable à celles dont se servent les pleuplades du Haut Niger. Avec précautions, craignant que la pointe n'en fut empoisonnée le professeur la retira doucement du mur et enleva une mince feuille de papier enroulée autour de cet étrange projectile dont le savant se demanda si l'on avait voulu en faire un instrument de mort.

Il essaya de regarder à nouveau au dehors, mais un brouillard épais assez habituel, même pendant la saison chaude s'était élevé de la pelouse qui s'étendait devant la maison et l'on ne pouvait rien voir.

Déçu Carrington revint au milieu de la chambre et lut avec un étonnement grandissant l'étrange missive :

« *Menkhopiri vous donne vingt-quatre heures, pour restituer la tête de Systratis sinon des calamités sans nombre s'abattront sur vous et les vôtres.*

« *Demain à minuit un messager cherchera ce que vous détenez indûment. Si vous n'êtes pas seul ou si vous alertez la police pour organiser un guet-apens, ou si vous refusez*

d'accéder à notre demande la punition ne se fera pas attendre. »

Le professeur lut et relut ce message mystérieux et menaçant qui était le deuxième de cette journée si fertile en événements. Ne voulant pas inquiéter Joan qui retrouvait difficilement son calme, il revint vers elle d'un pas lent.

— Qu'y a-t-il père ? demanda la jeune fille... Vous semblez atterré ! D'où venait ce papier que j'ai vu entre vos mains ?...

— Ce n'est rien du tout, ma petite fille... Ne te préoccupe pas de cela, il faut que tu te reposes...

— Mais, père comment expliquez-vous cette étrange apparition... Je n'ai pas rêvé, je vous l'assure...

— Je ne sais pas, mon enfant... Mais, je suis convaincu que tu n'es plus en danger, en admettant que tu l'ai jamais été, reprit rapidement le professeur... Il faut absolument que tu ailles dormir...

— Bien, père... Mais... C'est stupide, je le sais... Je ne voudrais pas retourner dans ma chambre cette nuit...

— Que cela ne tienne, ma petite Joan... Tu n'as qu'à coucher dans la pièce qui est à côté de ma chambre... J'ouvrirai ma porte et moi-même je veillerai sur ton sommeil... Cela me rappelera ton enfance... La nuit, je

me levais doucement pour ramener les couvertures sur toi... Tu avais la manie de te découvrir...

La jeune fille, plus calme eut un faible sourire et se levant, embrassa son père.

— Merci, Dady, excusez-moi de vous importuner ainsi, mais réellement j'ai eu une terrible peur.

— Cela n'a aucune importance, mon enfant... Allons ! va vite te coucher...

— Et vous père ?...

— Je vais encore un peu travailler... Sois tranquille... Dans une demi-heure, je serai près de toi... Tu ne veux pas que j'appelle Mlle Vernuret ?...

— Oh, non Dady... Ne lui parlons pas de cela... Elle ne reconnaîtrait plus son élève casse-cou.

— Bien, à tout à l'heure, ma petite Joan...

S'étant assuré que sa fille était dans la petite pièce qu'il lui avait indiqué, Carrington après avoir réfléchi, se dirigea vers la chambre de Joan, mais il se ravisa et descendit en s'éclairant d'une lanterne de poche vers son bureau.

La maison, si confortable et accueillante à la lumière du jour, dans la nuit, à la faible lueur de cette torche électrique semblait quelque fantastique habitation...

Carrington était descendu dans bien des

tombeaux, véritables demeures souterraines, éclairé seulement par des brandons allumés, il s'était trouvé soudain en face de bien des momies plus effrayantes que celle de la reine Iddina... Cependant, lorsque l'égyptologue pénétra dans son bureau, cette large salle, dans laquelle s'entassaient tous ces vestiges d'un passé si lointain lui parut empreinte d'un mystère angoissant. Ne voulant pas allumer, en Angleterre il n'y a pas de persiennes et il ne voulait pas servir de cible. il surmonta cette désagréable impression et sans accorder la moindre attention à toutes les précieuses antiquités rapportées de son dernier voyage, le savant qui n'avait plus qu'un but: protéger sa fille, ouvrit le tiroir de son bureau et en tira un grand colt automatique qu'il chargea soigneusement de douze balles ; puis déplaçant la gachette de sécurité, prêt à parer à toute éventualité il le mit dans sa poche et quitta la pièce par le jardin, au moyen d'un escalier extérieur.

Il se trouva donc aussitôt sur la pelouse sur laquelle ses semelles de caoutchouc qu'il affectionnait tellement qu'il en faisait même mettre à ses souliers du soir, lui permirent de se déplacer sans bruit.

Le professeur connaissait les moindres recoins du parc dans lequel il avait couru tout enfant, les moindres arbres, les bosquets lui

avaient servi, bien souvent à lui et à ses frères lorsque, passionnés des livres de Fenimoore Cooper, ils jouaient aux « Indiens ». Se rappelant que, caché derrière un gros cèdre du Liban, l'on pouvait observer sans être vu, il décida de s'y placer...

La nuit était très sombre et le brouillard de plus en plus intense, il était difficile de voir à plus de deux mètres de soi... Cependant Carrington était certain que l'être mystérieux qui avait causé une telle frayeur à sa fille n'était pas sorti du parc...

Commença une longue attente qui rappela au professeur les chasses au tigre aux Indes, lorsque des nuits entières, perché sur un mirador inconfortable il guettait le félin qui devait être attiré par le malheureux veau qui gémissait doucement, attaché pour servir d'appât.

Au bout de quelques instants il lui sembla que le bosquet de roses situé à environ un mètre cinquante de lui avait légèrement changé de forme.

Avec des précautions infinies Carrington d'une souplesse peu commune progressa lentement vers l'objet de sa curiosité.

Arrivé à peine à un mètre de lui le professeur constata avec une stupéfaction que se tenait devant lui un être qui mesurait à peine cinquante centimètres... S'il ne s'était

pas tenu debout, jamais le savant n'eut pu croire que ce fut autre chose qu'un animal...

L'étrange apparition lui tournait le dos... Percevant sans doute quelque chose il se tourna vers la direction du professeur et celui-ci vit que Joan avait raison : cet être était un véritable monstre, même une jeune fille moins bien équilibrée comme l'était Miss Carrington, eut été effrayée.

Un crâne énorme, à demi caché par un fez, deux yeux rougeâtres, plus horribles que ceux que devait avoir le fameux monstre de Loch-ness, semblable à un de ces « mascarons » effrayants des gouttières de Notre-Dame, des lèvres d'une grosseur telle que même les hommes du type négroïde le plus accentué n'en avaient pas de pareilles, un menton abracadabrant, des favoris de chaque côté pendants, jaunes et ignobles, et au milieu... rien... Un grand trou remplaçait le nez... Cette apparition était tellement émouvante que Carrington, malgré lui ferma les yeux un instant, mais reprit par sa curiosité scientifique, se demandant quel était ce phénomène il l'examina attentivement

Ce ne pouvait être un nain, malgré sa taille minuscule car sa tête était en rapport avec le reste de son corps... Un singe ?... Ses bras n'étaient pas trop longs et en dehors des favoris d'une couleur curieuse son atroce

visage n'était nullement couvert de poils... Un pygmée ?... Ces êtres situés au dernier échelon de la race humaine ont également des bras bien plus longs proportionnellement que ceux des autres races, d'autre part ils sont entièrement noirs, malgré le brouillard le professeur Carrington distingua qu'il n'en était pas ainsi.

Etait-ce un « buschyman » un de ces hommes des bois insaisissables que personne, jusqu'alors, n'avait pu approcher, et examiner à loisir ; Carrington, oubliant ses préoccupations précédentes voulut tenter de saisir cet être bizarre... Comment est-il venu en Angleterre, que faisait-il chez lui ?... La première chose pour élucider toutes ces questions était de faire prisonnier ce curieux spécimen humain...

L'égyptologue connaissait déjà la gloire, mais sa renommée ne s'étendait pas au delà d'un certain cercle d'érudits, de temps en temps paraissait un entrefilet sur ses déplacements, mais il ne savait pas ce qu'était la popularité vraiment mondiale ; s'il arrivait à saisir ce phénomène il aurait plus de succès qu'en dirigeant les fouilles les plus intéressantes pendant des années !... Retenant son souffle, il décida d'observer encore pendant quelques instants ce bizarre ennemi — car le professeur sentait que cet être

éprouvait certainement de l'aversion pour tous ceux qui étaient des « blancs » normaux.

L'intrus, malgré sa petitesse n'inspirait aucune pitié, chose étrange, son aspect inhabituel au contraire déclanchait l'aversion et la haine...

Ces dimensions réduites ne devaient pas être l'indice de la faiblesse mais d'une sorte de puissance maléfique qui allait s'exercer contre les habitants jusqu'alors si paisibles de Peschercham Towers.

Carrington se décida tout à coup, et d'un bond extraordinaire fut sur le bosquet, les mains en avant prêtes à saisir le mystérieux intrus... Ses bras se refermèrent sur les rosiers, le parfum pénétrant des fleurs l'envahit, mais il ne sentit rien que des épines... A sa droite, non loin de lui, un rire moqueur aux rauques tonalités retentit... Le savant alluma sa lampe électrique... L'être qui l'intriguait avait disparu...

VI

Ou Greggs prend l'affaire en mains

Le surintendant William Greggs était l'un des *Six Bigs* et parmi ces derniers était le plus connu de ces fameux policiers limiers de Scotland Yard.

Agé d'une cinquantaine d'années il était d'une taille nettement au-dessus de la moyenne, taillé en serpe, la figure énergique, cet inspecteur qui n'avait jamais connu qu'une chose : son devoir, était un « sel made man».

D'origine modeste, il avait gravi en un temps record tous les échelons de cet admirable organisme, que tous les pays envient à la Grande-Bretagne : Scotland Yard.

Les cas les plus difficiles et même désespérés, c'est-à-dire, ceux pour lesquels on n'avait plus d'espoir étaient toujours, en dernier ressort remis entre les mains de Greggs.

Bien rarement une affaire était classée lorsqu'il s'en était occupé.

Greggs, absorbé par son métier n'avait jamais envisagé de se marier, il pensait qu'il n'aurait jamais trouvé une femme capable de comprendre les exigences de son aventureuse carrière peu tenté de faire une expérience malheureuse, il était demeuré célibataire. Voulant cependant que quelqu'un put s'occuper de son intérieur, il avait loué non loin de Bayswater road, à Russel square le premier étage d'une de ces maisons, toutes pareilles, presque uniquement habitées par de respectables vieilles dames.

Sa propriétaire, qui occupait le rez-de-chaussée était ravie de ce merveilleux locataire qui ne recevait jamais personne, et lorsqu'il était retenu par ses occupations trop tard dans la nuit au dehors, couchait sur un lit de camp dans son bureau de Scotland-Yard pour ne pas la déranger.

Mrs Knowles était le type exact de la puritaine revêche... Toujours vêtue d'une longue robe noire, au corsage ajusté sur un corset rigide, avec une simple jupe à plis, son cou maigre gaîné dans une guimpe de tulle blanc impeccable, les cheveux soigneusement tirés, des lorgnons sur le nez, elle aurait dû être une directrice de ces maisons de correction où l'on dégoûte à jamais les malheureu-

ses qui y passent quelques années, de la vertu... Ayant une certaine fortune, propriétaire de cet hôtel situé dans un quartier agréable de Londres, Mrs Knowles n'avait accepté le surintendant Greggs comme locataire que parce que cette dame si rigide avait un faible caché : elle adorait toutes les histoires de crimes, de vols... et était ravie de pouvoir de temps en temps interroger son hôte sur les cas les plus retentissants exposés avec force détails dans la grande presse.

Gregg, sans trahir le moins du monde le secret professionnel, lui expliquait parfois dans quelle mauvaise voie s'engageaient les journalistes trop hâtifs dans leurs déductions et Mrs Knowles en tirait une grande autorité parmi le cercle de vieilles dames avec lesquelles elle jouait au bridge tous les après-midi.

Elle avait à son service une jeune campagnarde de l'Essex qui faisait aveuglément ce que lui indiquait sa maîtresse et supportait patiemment toutes les rebuffades parce qu'elle était l'unique soutien d'une famille de cinq enfants.

Ce matin-là malgré l'heure matinale, Mrs Knowles, impeccable, promenait avec application un doigt sur les meubles reluisants, espérant trouver un grain de poussière... en

vain... A ce moment retentit un coup de sonnette énergique...

La soubrette disparut et revint annoncer à sa maîtresse qu'un monsieur demandait à voir le surintendant Greggs...

— Voir mon locataire, à cette heure-ci !... Vous avez perdu la tête ma fille... Ce n'est pas possible... Retournez dire à ce monsieur... Attendez... J'y vais moi-même...

Majestueuse, marchant lentement malgré sa curiosité, Mrs Knowles alla dans le hall où elle se trouva effectivement en face d'un parfait gentleman qui, s'inclinant courtoisement devant elle, lui dit :

— Excusez-moi, Mrs Knowles de vous déranger, mais il faut absolument que je vois mon ami le surintendant Greggs... Permettez-moi de me présenter.... Le professeur Carrington....

Ayant souvent entendu le policier lui parler du célèbre égyptologue, la revêche propriétaire se transforma et s'excusant :

— Parfaitement, excusez-moi, Maître, j'ai une nouvelle femme de chambre et elle vous a fait attendre...

— Je vous en prie, Madame... Puis-je monter ?...

— Certainement... Annie... montrez le chemin à M. le professeur.

— Bien, Madame.

Le profeseur Carrington suivit la soubrette qui le précéda vers l'appartement du premier étage.

S'effaçant, la jeune femme de chambre dit :

— C'est ici.

— Voilà, mon enfant, fit le professeur qui lui tendit un shilling.

— Oh merci mille fois, rougit la jeune fille.

Resté seul, le savant frappa et un vigoureux « entrez » lui répondit. Greggs, enveloppé à la hâte dans une confortable robe de chambre venait manifestement de sortir de son lit. Il se demandait par quel miracle quelqu'un avait pu franchir le barrage qu'opposait toujours sa propriétaire à tous les curieux qui cherchaient à le voir à son domicile.

Quand il vit que c'était le célèbre égyptologue, sa surprise se changea en une véritable joie... Il y avait en effet des années que par suite des déplacements nombreux que faisait le policier pour son métier, les deux amis ne s'étaient rencontrés.

— Ah, quelle agréable surprise... J'ai lu votre retour dans le *Times*, mon cher ami... J'avais l'intention de vous appeler un de ces jours... Mais je n'espérais pas vous voir aussi tôt.

— Je suis bien heureux moi aussi, mon

cher Greggs, mais hélas, ma visite n'est pas purement amicale... C'est le surintendant de Scotland Yard que je viens trouver.

— A votre entière disposition, croyez bien que l'ami aidera de toutes ses forces le policier.

— Merci, mon cher... J'avoue que je n'en attendais pas moins de vous.

— Alors, une cigarette ?... Exposez-moi la raison de votre visite, je vous écoute attentivement.

Le savant fit avec la précision qu'il apportait en toutes choses, le récit exact des étranges événements qui s'étaient déroulés dans les vingt-quatre heures précédentes. Tirant de sa poche les deux messages, il les tendit à son ami.

— Voici... Lisez...

Avec minutie le détective lut les deux ultimatum de l'être mystérieux qui signait *Menkhopiri.*

— Qu'en pensez-vous ?...

— Difficile à dire, mon cher... Tout ceci est assez étrange... Il faut que je réfléchisse...

— Que me conseillez-vous ?...

— Si vous tenez à votre tranquillité plus qu'à cette fameuse statue je la restituerai ?...

— Voyons, ce n'est pas possible...

— Alors, dans ce cas... Ce sera la lutte,

mon cher ami... Si vous êtes d'attaque, je suis à votre entière disposition...

— Merci, mon cher Greggs...

— Voici ce que je vous propose... Ne parlez à personne de votre visite chez moi... Vos ennemis ne l'apprendront pas je l'espère... Je viendrai en auto jusqu'à Sutney... et par la route que vous connaissez bien, j'arriverai chez vous... La petite porte existe toujours?...

— Toujours...

— Bien... Alors, ce soir à huit heures, je serais là-bas.

* * *

Une nervosité inconnue jusqu'à ce jour étreignait le professeur qui attendait impatiemment l'arrivée de son ami.

Pour ne pas attirer l'attention de sa fille et de Mlle Vernuret, il avait donné l'ordre à Oman d'introduire directement le surintendant dans son bureau.

Comme Joan adorait la musique, surtout la musique classique, il s'était procuré deux places pour la Société des Concerts Philarmoniques, à la grande joie de la jeune fille qui se proposait de s'y rendre accompagnée de son institutrice. Grâce à cette petite ruse, le professeur pourrait éloigner les deux femmes de la villa, car il voulait être seul ce soir-là. L'après-midi lui avait parue interminable : malgré son travail absorbant et ur-

gent, il n'avait pu y apporter l'attention habituelle. Pour la première fois de sa vie, le professeur était distrait; l'égyptologie passait au second plan.

Ce qui l'inquiétait, c'était la lourde angoisse qui l'étreignait malgré lui. Un mystère pesait sur sa maison. Et sa pensée retournait constamment vers les deux messages mystérieux qu'il avait eu entre les mains, et qui étaient signés d'un des plus illustres rois égyptiens mort depuis des milliers d'années...

De plus, l'aventure nocturne du soir précédent : la rencontre avec l'être énigmatique dans le parc, l'avait bouleversé. Il cherchait en vain une explication à ce qu'il avait cru être d'abord une hallucination. Et le souvenir de l'horrible figure qu'il avait entrevue l'obsédait.

Comment ce personnage avait-il pu s'introduire chez lui ? Connaissait-il ses habitudes ? Que voulait-il obtenir de lui? Pourquoi s'acharnait-il à le terroriser ? Dans quel but? Et que serait la nuit qui allait commencer sur laquelle planait déjà une crainte irraisonnée qui le tourmentait, Vers six heures, le savant congédia son assistant, M. Penton, à la grande stupéfaction de ce dernier.

— Mon cher Frank, fit-il, je désire continuer mon travail aujourd'hui seul. Vous

avez accompli votre tâche; profitez de ces instants de repos que je vous accorde, vous les avez bien gagnés. Vous pouvez partir.

Etonné, mais habitué à obéir aux ordres de son patron, Frank mit silencieusement en ordre les feuilles de papyrus sur lesquelles il avait apposé de sa main des notes multiples, et prit congé du professeur. Il salua, Carrington lui donna une amicale poignée de main.

— Demain neuf heures, comme d'habitude, dit-il. Puis, comme pour répondre au regard d'interrogation de son second et justifier son attitude, il ajouta :

— Excusez-moi aujourd'hui, je me sens un peu fatigué.

Frank remercia et sortit.

Le professeur s'assit alors dans son large fauteuil, sa pipe inséparable entre les dents, bien qu'elle fut éteinte depuis longtemps. Il attendait l'homme qui, seul, à son avis, serait capable d'élucider l'énigme qui allait bouleverser son existence.

Etait-ce par précaution ou pour une autre raison obscure que le savant n'avait soufflé mot de son aventure de la veille à Penton ? Il voulait en garder le secret sans vouloir s'avouer à lui-même qu'il était terriblement anxieux. Il se remit à travailler mais en vain, une heure passa ainsi... Son regard se diri-

gea vers la pendule de style Henri VIII qui se trouvait sur la cheminée. Dans quelques minutes elle sonnerait huit heures, et Greggs serait là... Il avait hâte de parler avec son ami. Comme il se sentait seul depuis le départ de Penton qu'avaient suivi de près sa charmante Joan et Mlle Vernuret...

En effet, il avait vu Joan partir avec la Française, monter gaîment dans sa petite auto bleue et lui faire un joli geste de la main avant de démarrer. Par délicatesse elle ne le dérangeait pas lorsqu'elle savait qu'il travaillait.

Sa fille lui avait expliqué au déjeuner qu'elle avait l'intention de se rendre chez sa tante Anne qui habitait à Highgate. Celle-ci la retiendrait probablement à dîner, et de là, elle irait directement au concert avec son institutrice. Elles ne seraient donc pas de retour avant onze heures ou minuit.

Le savant évoquait cette charmante apparition, debout, immobile près de la baie. Il regardait le soleil décroître lentement sur la pelouse. L'ombre tombait peu à peu en cette soirée de juin finissante. Il ne prenait pas garde à la beauté de la nature dans le calme reposant troublé seulement par les bruits d'ailes des oiseaux qui rejoignaient leur nid. Le silence lui semblait pesant ; il était absorbé par de sombres pensées, si bien

qu'il sursauta quand, tout à coup, on frappa à la porte de son bureau.

— Entrez fit-il.

La figure bronzée d'Oman apparut, il s'inclina :

— Missié me pardonne. Un missié attend.

— Fais-le entrer.

Quelques instants après, le surintendant se trouvait devant le savant.

— Alors, me voilà, mon cher ami, fit joyeusement Greggs. Vous voyez, j'ai tenu ma parole et c'était assez difficile aujourd'hui. Normalement, je devrais être à Soho où un cambriolage audacieux vient d'être découvert. Mais c'était pour moi une affaire peu intéressante et je l'ai remise à un de mes inspecteurs. Votre cas me paraît autrement passionnant, et c'est pourquoi je tiens à m'en occuper en personne... J'espère que je vous aiderai à débrouiller toute cette histoire et que vous pourrez dormir tranquille...

— Je compte sur vous, mon cher Bill

— Alors, quoi de neuf ? Votre *Menkhopiri* n'a-t-il pas écrit de nouveau ? Ce pygmée ou homme-singe n'est-il pas revenu encore une fois ?

Le professeur passa la main sur son front comme s'il voulait en chasser les idées noires :

— Non, rien de tout cela, dit-il lentement.

Il règne ici une tranquillité parfaite, et c'est précisément cela qui m'inquiète. C'est comme l'accalmie avant l'orage, ne trouvez-vous pas ? Mais enfin, puisque vous êtes là je me sens rassuré. Prenez un cigare, Bill, et servez-vous du whisky. Il se trouve sur la table, et est excellent, je vous assure.

— Merci, fit le détective en s'asseyant en face de son hôte. Ecoutez-moi mon bien cher ami : j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour que les bandits qui vous ont effrayé n'osent reparaître. L'inspecteur Bard viendra ici avec cinq constables à partir de dix heures. Le jardin sera entouré et soigneusement surveillé. Inutile d'ajouter que tout cela sera fait avec une discrétion parfaite; personne ne s'apercevra de rien... Si ce *Menkhopiri*, ou plutôt l'un de ces criminels qui agissent sous ce pseudonyme, osait encore se présenter ici, il risque d'être arrêté.

— Parfait, dit le savant, un peu rassuré. En tous cas, j'ai éloigné Joan et son institutrice française de la maison, pour leur éviter des ennuis. Elles ne rentreront pas avant onze heures, et ne soupçonneront pas votre présence.

— Très bien. Vous pouvez compter sur moi, je ferai tout mon possible pour dissiper votre souci bien compréhensible, d'ailleurs.

— Vous savez, mon cher Bill, que j'ai la

plus grande confiance en votre flair, vous êtes ici comme chez vous. J'ai donné des ordres pour le dîner : j'espère que vous me ferez le grand plaisir d'être mon hôte ?

— Pour dire la vérité je ne me ferai pas prier car... j'ai une faim de loup. Ma journée était tellement chargée que je n'ai pas trouvé le temps de déjeuner. Quel métier ! Mon estomac est soumis à toutes sortes d'épreuves.

— Ce soir, j'espère que vous ferez honneur à ma table. Vous apprécierez mieux les qualités de ma cuisinière : Mrs Calthorpe. Je n'exagère rien si je vous affirme qu'elle est un as de l'art culinaire, et son « chicken pie » est tout simplement un chef-d'œuvre. Vous en jugerez par vous-même.

VII

La disparition de Joan

Oman servit le dîner dans le bureau ; le surintendant Greggs ne put que décerner des éloges à la fine cuisinière qu'était Mrs Calthorpe.

— Je vous avais bien dit, mon cher Bill, que j'ai un cordon bleu extraordinaire.

— En effet, j'ai rarement si bien mangé, professeur ! fit le détective. Après le dîner, Oman desservit rapidement et silencieusement la table, et apporta le café. Les deux amis s'installèrent dans de larges fauteuils auprès d'une minuscule table incrustée de nacre et se mirent à fumer. Le professeur alluma sa pipe et Bill prit un cigare.

— J'ai beaucoup d'admiration pour l'art égyptien fit l'inspecteur en tirant de larges bouffées de son havane. En vérité, je n'y comprends pas grand chose.

— Ce n'est pas facile, répliqua le professeur, parcourant du regard son bureau qui ressemblait plutôt à un musée. J'ai passé toute mon existence à essayer de comprendre les anciens, et beaucoup de choses m'échappent. Cette recherche des antiquités a préoccupé les hommes depuis les temps les plus reculés parce qu'elle contient bien des mystères. Il faudrait avoir une vie deux fois plus longue pour arriver à soulever un peu le voile qui cache la prudence de nos ancêtres. Regardez cette momie au milieu, je l'ai rapportée de ma récente expédition. N'est-ce pas un miracle que ce corps ait pu conserver, à travers des siècles et même des milliers d'années, son aspect primitif. Il est presque intact. Quelle perfection ! Le peuple d'Afrique connaissait longtemps avant notre ère le secret d'embaumer les siens ; c'est merveilleux.

La pendule à carillon, qui se trouvait sur la cheminée, se mit à sonner.

— Onze heures moins le quart, déjà ! s'exclama le savant. Comme le temps a passé vite ! Je suis heureux d'avoir eu cette conversation avec vous. Mais il est tard, Joan va rentrer.

Le professeur sonna et Oman parut aussitôt :

— Tu diras à ma fille lorsqu'elle rentrera,

qu'il y a quelqu'un ici avec qui je suis en conférence, qu'elle ne me dérange pas et que je lui souhaite une bonne nuit. Tu as compris ?

— Bien Missié. Moi ne manquerai pas.

L'Arabe se retira. Un silence s'établit entre les deux hommes.

Tout à coup, un hululement lugubre venant du côté du jardin se fit entendre.

— Tout va pour le mieux professeur, dit le détective en remplissant son verre de whisky. L'inspecteur Bard est là, les agents sont à leur poste, nous sommes prêts à accueillir celui qui aurait la folie de nous attaquer.

* * *

Carrington tressaillit :

— D'où savez-vous cela ? demanda-t-il hâtivement.

— Oh ce n'est pas difficile. Bard et moi avons convenu que dès son arrivée il me ferait savoir qu'il est là. C'est cet hululement qui est le signal.

Le savant serrait nerveusement sa pipe entre les dents, bien qu'elle fut éteinte.

— Eh bien, Bill, mon sort est entre vos mains. Ne l'oubliez pas.

—Le détective se redressa d'un air surpris et interrogateur.

— Du calme, professeur, fit-il froidement. Quand Greggs prend une affaire en mains, vous pouvez être sûr qu'il n'y a pas de cesse avant que sa tâche soit accomplie.

Le professeur voulait répondre, mais il perçut un ronflement de moteur, puis, le portail en bois sculpté s'ouvrit, et l'on entendit des pas furtifs. On montait l'escalier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'inspecteur.

— Chut ! Ma fille et son institutrice qui rentrent du concert.

Greggs acquiesça d'un mouvement de tête.

— J'espère professeur, fit-il en rompant encore une fois le silence, que vous êtes en possession d'une arme.

— Plusieurs même. Mais que pensez-vous?

— Un revolver.

— Bien sûr. J'ai un colt automatique et un browning pouvant tirer douze balles.

— Parfait.

L'inspecteur fit disparaître sa main droite dans la poche de son large veston carré et la retira avec un revolver dont il vérifia soigneusement le fonctionnement.

— Espérons que nous n'aurons pas besoin de nous en servir, fit-il en souriant faiblement. Mais sait-on jamais ? D'après votre récit vos adversaires sont des gens très rusés, et il faut s'attendre à tout. Alors, attention !

Voulez-vous avoir l'obligeance d'éteindre la lumière ?

— Pourquoi ?

— Parce que cela vaudra mieux. Je vais tâcher de tendre un guet-apens à vos adversaires.

Le professeur se leva, obéit, et l'obscurité se fit complète, opaque. La fenêtre était restée ouverte sur le parc dont on ne distinguait rien. Les deux hommes restaient muets et immobiles. Ils n'osaient élever la voix ni l'un ni l'autre de peur d'éveiller les soupçons des ennemis invisibles. Fiévreusement ils attendaient.

— Dois-je fermer la fenêtre ? demanda enfin le professeur qui fut rasséréné d'entendre sa propre voix.

— Non, laissez-la ouverte. Cela vaut mieux et facilitera les choses. Une demi-heure s'écoula encore. A mesure que les minutes passaient, l'angoisse paraissait plus lourde et plus insupportable aux deux hommes qui retenaient leur souffle et guettaient les moindres bruits.

Tout à coup le savant vit son ami, assis en face de lui, se redresser.

— Attention, fit Bill à voix basse, quelqu'un arrive.

On entendait, en effet, de faibles pas se rapprocher de la porte.

— Restez-là, ne bougez pas, ordonna le détective, et laissez-moi faire. La porte s'ouvrit lentement avec d'infinies précautions, et quelqu'un entra. On ne pouvait rien distinguer de précis, mais le professeur sentit auprès de lui une présence. L'intrus s'immobilisa quelques secondes, puis avança doucement comme s'il réfléchissait.

A peine avait-il fait mine de s'approcher que Greggs, avec un bond formidable sauta sur lui. Ils roulèrent tous deux, on entendit des hurlements et une lutte effroyable s'engagea entre l'inspecteur et l'un des personnages de la bande. Greggs éleva la voix :

— Allumez... Vite !...

Tremblant de tout son corps, le professeur se précipita vers le commutateur et la lumière se fit.

Un spectacle étrange se présenta à ses yeux. Greggs s'acharnait sur un individu dont il ne distinguait pas le visage, mais dont les vêtement et la foorme du corps ne lui étaient pas inconnus.

— Je l'ai, s'écria le policier. Nous le tenons.

Le savant s'approcha du personnage sur lequel Greggs pesait de tout son poids, cherchant à se préciser quels souvenirs il lui remémorait.

M. Carrington poussa un cri de surprise et recula, pétrifié.

— Mon Dieu, s'exclama-t-il, c'est cet idiot d'Oman...

* * *

Perplexe, Greggs lâcha l'Africain et se redressa en frottant ses vêtements. Il était visiblement mécontent, et de plus, essoufflé par la lutte inutile qu'il venait de soutenir. Sa victime, Oman, tremblant de tout son corps, regardait alternativement son maître et le détective.

Le professeur devenu pâle de colère avait peine à se maîtriser et à conserver son sang-froid.

— Que venais-tu chercher ici ? cria-t-il en s'approchant du serviteur d'un air menaçant, tu sais que je t'ai défendu de pénétrer dans mon bureau sans ma permission.

— Excusez-moi... excusez, Missié... Oman innocent. Si fait tard, Oman... voulait aller coucher... Oman voyait pas de lumière ici, lui voulait demander la permission.

— Ah ! Quel imbécile, grogna le professeur.

Greggs, constatant que son plan avait misérablement échoué ne disait mot.

Il marchait à présent de long en large dans la pièce en dévisageant tour à tour les deux interlocuteurs. Il paraissait préoccupé.

— Fiche-moi le camp, vermine, s'écria encore M. Carrington qui se laissait aller à son emportement, et si tu oses renouveler une fois encore cette indiscrétion, tu peux être certain que je te congédierai immédiatement.

L'Arabe, avec une mine altérée, esquissait un mouvement de retraite, se dirigeant vers la porte quand il s'arrêta net, pris de panique. Un cri, ou plutôt un hurlement terrible retentit que l'écho répercuta longtemps. C'était un appel désespéré où s'exprimait une peur mêlée d'angoisse.

Les trois hommes se regardèrent un instant, on lisait sur leurs traits crispés la terreur. Un frisson les secouait, unis dans une même pensée qu'ils n'osaient exprimer. L'Arabe parla le premier :

— C'est Miss Joan, fit-il en désignant le plafond avec son index. Oman connaît bien Miss Joan voix.

Dans un élan, le professeur se ruait déjà vers l'escalier pour porter secours à sa fille, quand un autre cri, encore plus effroyable que le premier retentit de nouveau. C'était bien un cri de femme terrorisée par l'épouvante.

Le savant s'approcha de Greggs comme s'il attendait de lui une explication qu puisse le rassurer malgré lui, mais l'inspecteur, toujours impassible, hocha la tête, en répondit en

évitant de rencontrer les yeux de M. Carrington :

— Je ne comprends pas...

— Vite, hurla le professeur qui, sans se préoccuper davantage de son ami et du serviteur, se dirigea d'un bond vers la porte. Il monta l'escalier quatre à quatre, suivi cette fois de Greggs qui imaginait déjà le pire. Oman, dont la figure bronzée était devenue d'une pâleur de cire, fut pris d'un tremblement nerveux extraordinaire, et les suivit des yeux. Tandis qu'il restait là, immobile les deux hommes avaient atteint le palier supérieur et frappaient à la porte de Joan. Le professeur heurtait le battant du poing, impatient de connaître la vérité qu'il redoutait tant. Cependant les petits coups qu'il donnait semblaient lui faire présager un malheur plus terrible que tout ce qu'il pouvait imaginer.

— Joan !... Joan !...

Pas de réponse.

— Joan ! répéta le père désespéré, es-tu là? réponds, je t'en supplie, c'est moi ouvre...

Le silence le plus complet suivit cet appel.

— Il ne reste plus qu'à enfoncer la porte, observa le détective qui sentait que la réalité répondait à ses suppositions. Laissez-moi faire ajouta-t-il en poussant le professeur sur le côté.

Greggs était un homme fort et bien mus-

clé. Il s'élanca de toutes ses forces contre le panneau qui gémit sous sa poussée mais ne céda pas. Plusieurs tentatives semblables n'aboutirent qu'à un résultat nul. Il ne fallut pas moins de dix-huit répétitions avant que la serrure sauta et que les deux hommes puissent pénétrer dans la chambre de la jeune fille. Pendant ce temps Oman avait disparu. D'ailleurs, ils avaient d'autres préoccupations que de rechercher l'Arabe qui les avait retardés importunément.

A tâtons, ils entrèrent, car l'obscurité était complète dans la pièce. Ils sentaient cependant un courant d'air établi entre la porte qu'ils venaient d'ouvrir et la fenêtre située à l'extrémité opposée, dans le panneau d'en face.

Après quelque recherche, le professeur retrouva l'endroit où se trouvait le commutateur et alluma.

Un horrible spectacle s'offrit devant eux. La chambre été bouleversée de fond en comble. Des cambrioleurs étaient-ils passés par là qui avaient vidé les tiroirs qui gisaient par terre, renversé les objets, épars sur le sol, recouvert également de débris de vitres ? Hélas ! Ils durent se rendre à l'effroyable évidence : le lit était défait et en désordre, Joan avait disparue, témoin le petit morceau arraché à

Le malheureux père s'affaissa sur une chaise, accablé par ce trop grand chagrin. Il enfouit son visage dans ses mains. Tout son corps était agité par de grandes secousses nerveuses qui trahissaient sa douleur profonde. Quelle injustice. Quelle horreur. Il sanglotait.

— Ma pauvre enfant, on me l'a tuée... Où est-elle ?...

Le professeur savait par sa propre expérience qu'il avait à faire à forte partie.

« Ah ! ces Africains étaient rusés. Qu'adviendrait-il ?

Il comprenait qu'il était inutile de demander grâce à de tels ennemis. Il connaissait leur cruauté.

Mais contre qui luttait-il ? Il l'ignorait. Qui était son véritable et si mystérieux adversaire ?

Assis sur sa chaise, tel une statue, il ne pouvait se soustraire à ces terribles problèmes qui l'assaillaient...

Brusquement, il se décida à descendre dans son bureau, ne pouvant supporter plus longtemps la vue de cette chambre en désordre ou manquait la chère présence de son enfant adorée.

Pensif, il réfléchissait à l'issue possible des événements. Il avait repris son calme car un faible espoir prenait corps dans son esprit tourmenté. Peut-être Mlle Vernuret savait-elle quelque chose ? Il irait la trouver dès les premières heures de la matinée, car il ne voulait pas troubler son repos. Peut-être aussi n'avait-elle rien entendu, car elle avait le sommeil lourd.

Le savant restait là, abattu, immobile à présent dans ce même fauteuil où il se trou-

évitant de rencontrer les yeux de M. Carrington :

— Je ne comprends pas...

— Vite, hurla le professeur qui, sans se préoccuper davantage de son ami et du serviteur, se dirigea d'un bond vers la porte. Il monta l'escalier quatre à quatre, suivi cette fois de Greggs qui imaginait déjà le pire. Oman, dont la figure bronzée était devenue d'une pâleur de cire, fut pris d'un tremblement nerveux extraordinaire, et les suivit des yeux. Tandis qu'il restait là, immobile les deux hommes avaient atteint le palier supérieur et frappaient à la porte de Joan. Le professeur heurtait le battant du poing, impatient de connaître la vérité qu'il redoutait tant. Cependant les petits coups qu'il donnait semblaient lui faire présager un malheur plus terrible que tout ce qu'il pouvait imaginer.

— Joan !... Joan !...

Pas de réponse.

— Joan ! répéta le père désespéré, es-tu là? réponds, je t'en supplie, c'est moi ouvre...

Le silence le plus complet suivit cet appel.

— Il ne reste plus qu'à enfoncer la porte, observa le détective qui sentait que la réalité répondait à ses suppositions. Laissez-moi faire ajouta-t-il en poussant le professeur sur le côté.

Greggs était un homme fort et bien mus-

clé. Il s'élanca de toutes ses forces contre le panneau qui gémit sous sa poussée mais ne céda pas. Plusieurs tentatives semblables n'aboutirent qu'à un résultat nul. Il ne fallut pas moins de dix-huit répétitions avant que la serrure sauta et que les deux hommes puissent pénétrer dans la chambre de la jeune fille. Pendant ce temps Oman avait disparu. D'ailleurs, ils avaient d'autres préoccupations que de rechercher l'Arabe qui les avait retardés importunément.

A tâtons, ils entrèrent, car l'obscurité était complète dans la pièce. Ils sentaient cependant un courant d'air établi entre la porte qu'ils venaient d'ouvrir et la fenêtre située à l'extrémité opposée, dans le panneau d'en face.

Après quelque recherche, le professeur retrouva l'endroit où se trouvait le commutateur et alluma.

Un horrible spectacle s'offrit devant eux. La chambre été bouleversée de fond en comble. Des cambrioleurs étaient-ils passés par là qui avaient vidé les tiroirs qui gisaient par terre, renversé les objets, épars sur le sol, recouvert également de débris de vitres ? Hélas ! Ils durent se rendre à l'effroyable évidence : le lit était défait et en désordre, Joan avait disparue, témoin le petit morceau arraché à

la robe qu'elle portait et qui s'était trouvé coincé dans la jointure de la fenêtre.

— Joan !

Le malheureux père s'affaissa sur une chaise, accablé par ce trop grand chagrin. Il enfouit son visage dans ses mains. Tout son corps était agité par de grandes secousses nerveuses qui trahissaient sa douleur profonde. Quelle injustice. Quelle horreur. Il sanglotait.

— Ma pauvre enfant, on me l'a tuée... Où est-elle ?...

VIII

L'œil de hachi-nahim

La main lourde de Greggs s'abattit sur son épaule.

— Du calme, dit-il d'un air grave, du sang-froid. Rien n'est encore perdu. Je vous assure que Joan reviendra.

— Puissiez-vous dire vrai, répliqua le savant sans conviction.

L'inspecteur allait et venait dans la pièce, cherchant un moindre indice qui puisse l'aider dans son enquête. Il retournait minutieusement les moindres objets tandis que M. Carrington le regardait faire hébété et sceptique. Greggs ne trouvait rien.

— Excusez-moi, professeur, fit-il enfin, il faut que je m'occupe de mes agents et que je vois l'inspecteur Bard ; peut-être pourront-ils me mettre sur une bonne piste. Je dois leur donner des ordres. Après je retour-

nerai probablement à Londres, car je dois prendre de graves décisions et ne vous verrai pas ce soir. En tous cas, vous pouvez compter sur moi demain matin.

Il serra la main sans forces du pauvre homme anéanti, et s'en fut. M. Carrington resta une longue demi-heure immobile. Il percevait de temps à autre des sifflements, des pas dans toute la maison. La lueur des torches que l'on avait allumées pour fouiller le jardin de fond en comble donnait aux arbres des formes étranges. Des ombres passèrent dans la lumière puis se perdirent rapidement dans les buissons. Des appels, des réponses se succédaient. Puis, peu à peu le silence se fit.

Le professeur semblait indifférent à tout cela, persuadé que les recherches n'aboutiraient à rien. Et il acquérait de plus en plus la conviction que sa fille avait définitivement disparu. Il était désespéré.

« Joan n'était plus »...

La vie lui paraissait tout à coup si changée, vide, insipide, qu'il se demandait pourquoi il était encore là. Pour quelles raisons l'avait-on épargné puisque *Menkhopiri* l'avait menacé personnellement ? Tout plutôt que cette effroyabe torture, se voir séparé de sa fille par une abominable machination.

Le professeur savait par sa propre expérience qu'il avait à faire à forte partie.

« Ah ! ces Africains étaient rusés. Qu'adviendrait-il ?

Il comprenait qu'il était inutile de demander grâce à de tels ennemis. Il connaissait leur cruauté.

Mais contre qui luttait-il ? Il l'ignorait. Qui était son véritable et si mystérieux adversaire ?

Assis sur sa chaise, tel une statue, il ne pouvait se soustraire à ces terribles problèmes qui l'assaillaient...

Brusquement, il se décida à descendre dans son bureau, ne pouvant supporter plus longtemps la vue de cette chambre en désordre ou manquait la chère présence de son enfant adorée.

Pensif, il réfléchissait à l'issue possible des événements. Il avait repris son calme car un faible espoir prenait corps dans son esprit tourmenté. Peut-être Mlle Vernuret savait-elle quelque chose ? Il irait la trouver dès les premières heures de la matinée, car il ne voulait pas troubler son repos. Peut-être aussi n'avait-elle rien entendu, car elle avait le sommeil lourd.

Le savant restait là, abattu, immobile à présent dans ce même fauteuil où il se trou-

vait quelques heures auparavant. Le temps passait...

Levant involontairement les yeux vers la pendule, il constata qu'il était cinq heures du matin. Il hésita à monter se coucher, ou bien à rester là et opta pour cette dernière éventualité, sachant trop bien qu'il ne trouverait pas le sommeil.

Tout à coup il tressaillit. Ayant une oreille très fine il perçut un bruit semblable à celui que l'on fait en jetant de petites pierres dans les carreaux. Il s'approcha alors de la baie, intrigué. Il ne prit pas garde au ciel grisâtre de cette heure matinale. Une brume légère flottait qui se dissipait peu à peu. Le soleil se lèverait bientôt. Mais toute son attention se rapportait uniquement à un personnage qui se trouvait juste au-dessous de la fenêtre. Devant le portail, un homme attendait paraissant sûr qu'il allait entrer. Le professeur put voir que l'individu était revêtu d'une grande cape noire qu'il avait enroulée de telle sorte qu'elle lui recouvrait le visage entièrement. Seuls deux yeux gris et menaçants apparaissaient. Sa tête était couverte d'un curieux chapeau, de la grandeur d'un « haut de forme » finissant en forme de cône et dont les bords étaient très étroits.

Le savant n'avait jamais vu de ces couvre-chefs que sur les tableaux représentant les

alchimistes du moyen-âge, mais il s'étonnait que le personnage énigmatique put en porter un semblable aujourd'hui.

— Ouvrez la porte, fit l'homme d'une voix grave, j'ai à vous parler...

Dans d'autres circonstances Carington aurait peut-être hésité et cédé à un sentiment de peur très naturel, mais à présent rien ne le surprenait plus et lui était indifférent d'aller vers le danger. Il fit un signe d'assentiment et, quittant la fenêtre, il se dirigea vers la porte d'entrée. L'homme savait-il où se trouvait Joan ? Un fol espoir lui faisait battre le cœur.

Le professeur trouva les clefs dans la serrure ouvrit, l'huis glissa doucement et le personnage qui attendait entra majestueusement, sûr de lui, tel un messager important que l'on aurait attendu.

— Venez dans mon bureau, personne ne nous dérangera...

— En effet, il est préférable que nous soyons seuls, répliqua l'interlocuteur.

Quelques instants après ce personnage mystérieux, dissimulant toujours son visage derrière sa cape, s'asseyait dans le fauteuil que le surintendant Greggs avait occupé la veille au soir.

Lentement, il se découvrit enfin, et le professeur put voir une figure noble, ornée d'une

barbiche grise comme celle des pharaons égyptiens, et ces yeux étranges, où passaient par instants des lueurs obsédantes auxquelles Carrington aurait désiré se dérober ; des yeux entourés de rides profondes qui empêchaient de donner à cet homme un âge exact. Sa peau était ocre plutôt que bronzée, telle que l'on en avait jamais vue. Le savant eut conscience que cet inconnu tenait sa vie entre ses mains et bravement, fit face au danger qu'il représentait pour lui.

— Permettez-moi de me présenter, fit l'homme hautain, en ponctuant ses paroles d'un geste fier. On m'appelle: *L'Œil de Hachi-Nâhim*.

— L'œil de Hachi-Nâim ? Que signifie cela ?

Le visiteur vit la mine incrédule du professeur car il reprit aussitôt :

— Je sais, vous êtes étonné. Premièrement par ma présence, deuxièmement par mon pseudonyme. Eh bien, je ne vous laisserai plus longtemps dans le doute. Si je suis venu à cette heure matinale c'est que j'ai une proposition importante à vous soumettre ; mes intentions son nettes et précises. Mais d'abord, soyez rassuré, quant à la sécurité de votre fille. Elle est en notre, je veux dire, en mon pouvoir. Oui, j'ai été forcé d'employer ce pro-

cédé violent, les circonstances m'y ont contraint.

A ces mots, le savant se leva d'un bond et s'approcha de l'intrus, le cœur battant de joie :

— Elle vit alors ?... Joan vit ?

L'autre lui ordonna par un geste impératif de se rasseoir.

— Oui, elle vit, et je puis vous assurer qu'elle est en parfaite santé. Actuellement, elle dort, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Alors, je ne comprends pas pour quelles raisons vous êtes venu jusqu'ici.

— Un instant, je vais vous expliquez de bout en bout. D'abord, quelques mots sur notre organisation secrète qui est répandue partout là où sont nos corréligionnaires. Les Hachi-Nâhim n'ont qu'un seul but ; défendre toutes les reliques de leurs ancêtres. C'est notre bon droit, et nous n'admettons pas que des hommes blancs viennent de toutes les parties du monde sous des prétextes scientifiques et profanent les tombeaux, volent les reliques qui nous sont sacrées. Désormais ces ignobles sacrilèges seront impossibles car les Hachi-Nâhim veillent sur les tombeaux des pharaons. Que diriez-vous professeur si d'autres peuples, si même nous, venions ici à Londres pour commettre les mêmes actes dans la Westminster Abbaye, et si nous attaquions

les rois et les génies de l'Angleterre dans leur repos éternel ? Un cri d'indignation retentirait dans tout le pays, et d'un commun accord toute la nation s'élèverait contre les voleurs étrangers. Songez à cela et jugez si votre violation des secrets de nos ancêtres ne représente pas une action répréhensible. Malgré que j'estime parfaitement votre travail en ce qui concerne notre culture qui représente en effet une attraction unique, je désapprouve totalement vos agissements. Et je suis sûr que vous me comprendrez. Pourquoi vous acharnez-vous sur ce qui nous est le plus sacré ? Vous avez commis un crime vis-à-vis de nous, vous nous avez enlevé la tête de *Systratis*, cette merveilleuse statue, qui, en dehors de son immense valeur est la preuve de l'art de nos pères.

« Nous savons qu'elle est en votre possession, inutile de nier, et je suis venu ici pour vous dire : si *Systratis* ne nous est pas rendue dans les vingt-quatre heures, votre fille mourra.

. . . . . .

« Oui, elle mourra, continua l'homme étrange, et personne ne le regrettera plus que moi, car nous, Africains, sommes moins barbares que vous vous plaisez à l'imaginer ; mais c'est la volonté de *Menkhopiri*, notre glorieux roi et ses prescriptions nous sont

sacrées. Donc, vous n'avez qu'à choisir; la tête de *Systratis* ou la vie de Miss Carrington.

Le savant, obéissant à une impulsion bien compréhensible, sursauta et s'apprêtait à riposter quand, d'un geste impératif son interlocuteur lui intima l'ordre de se taire. Le professeur s'exécuta et retomba lourdement sur son siège.

— Un instant encore, je vous prie, avant de me répondre. Sachez que si l'on a daigné me nommer l'*Œil de Hachi-Nâhim*, c'est parce que j'ai le don, grâce à ma formidable organisation, de surprendre tous les secrets, de connaître tout ce qui se passe dans les endroits les plus cachés. Je représente le cerveau, l'âme de notre service dont l'utilité n'est pas contestable, et, non seulement je le dirige mais je vois tout. Mon activité se déploie aussi bien au dedans qu'à l'extérieur de notre groupe. Rien ne m'échappe. C'est ce qui me permet de vous dire que si vous osez jouer un double jeu vis-à-vis de moi, vous aurez à vous en repentir, la vengeance sera terrible. Tâchez de vous en souvenir. Je vous conseille de ne plus vous dérober à mes propositions.

Il prononça ces dernières paroles sur un ton menaçant et ajouta comme s'il donnait un ordre au savant.

— Demain, à la même heure, je reviendrai et vous me ferez connaître la décision que vous aurez prise. Choisissez, vous avez vingt-quatre heures pour vous prononcer. Vous savez que vous tenez entre vos mains la vie de votre fille...

L'intrus se leva, salua à la mode orientale en portant sa main à son front et fit mine de se retirer.

Les menaces qu'il venait de proférer avaient fortement impressionné le savant. Celui-ci était en proie à un tourment affreux, pris entre son amour paternel et son dévouement à la science, à son art qui représentait pour lui l'aboutissement de tant d'années de travail. Après combien de recherches vaines il avait fait cette découverte splendide de ce chef-d'œuvre qu'on lui réclamait aujourd'hui ! Cet objet précieux représentait pour lui le résultat de ses efforts persévérants et de ses longs voyages au pays des sphinx; et on lui demandait de s'en séparer. L'étranger lui mettait en mains ce marché révoltant, ce chantage presque. Il devait se décider, et c'est pourquoi retrouvant tout son courage pour sortir victorieux de cette lutte qui s'annonçait par trop inégale, il fit un signe :

— Restez, murmura-t-il d'une voix suppliante. Certes vous venez de prononcer des paroles dures sur lesquelles je ne suis qu'en

partie d'accord avec vous. Cependant je ne puis nier que votre jugement, pour être sévère n'en renferme pas moins une grande part de vérité. Vos observations sont justes, et vous saviez fort bien en arrivant ici que je me rendrais à vos arguments. Aussi n'attendons pas plus longtemps. J'aime trop ma fille pour l'abandonner à votre pouvoir, je vais vous rendre la tête de *Systratis* que j'ai tellement aimée parce qu'elle m'éblouissait par son sourire si naturel, si merveilleux.

Le visiteur ne parut pas surpris de cette brusque détermination que venait de prendre le professeur. Il l'observait en silence, et sur ses lèvres errait un sourire énigmatique.

Le professeur fit un geste :

— Suivez-moi, voulez-vous.

L'autre s'inclina légèrement et ils se dirigèrent vers l'escalier dont ils montèrent lentement les degrés. Carrington semblait courbé, comme accablé du sacrifice qu'il venait de faire, et le personnage mystérieux, impassible, formait avec lui un contraste saisissant.

Ils atteignirent la chambre de Joan, le savant fit le même geste que la veille pour chercher le commutateur électrique et ne put éviter un frisson d'horreur en se trouvant à nouveau devant le désordre qui lui remémorait dans ses moindres détails la tragédie de la soirée précédente. Son cœur se serra et il

crut qu'il allait défaillir, mais la pensée de sa fille, et la présence de son ennemi qui attendait en le dévisageant froidement, le ramenèrent à la réalité.

Plus que jamais, il était désireux d'en finir avec cette terrible aventure. Il rompit le silence pesant par ces quelques mots :

— Joan, c'est-à-dire ma fille, avait emporté la statue dans sa chambre. Elle aimait beaucoup l'art égyptien, vous pouvez en juger, car cette pièce est un véritable petit musée. La tête de *Systratis* doit se trouver ici, murmura-t-il en jetant un regard circulaire autour de lui, surpris de ne pas la voir. Voulez-vous me permettre de la chercher, j'en ai pour quelques instants. Et bientôt elle sera en votre possession.

L'homme étrange s'inclina sans mot dire.

— Veuillez vous asseoir, ajouta le savant en se dirigeant vers les meubles qui fermaient à clé. Il pensait que sa fille avait caché le buste dans son armoire. Il commença donc à fouiller sortant tout ce qui s'y trouvait, robes, manteaux, fourrures, bibelots, argenterie. Rien. Il se dirigea alors vers la bibliothèque, bouscula les livres dans sa précipitation, rien.

L'autre le regardait faire, commençant à manifester son impatience; il suivait les moindres gestes du professeur d'un air nar-

quois comme s'il avait prévu ce qui allait arriver.

Carrington s'obstinait, ouvrait tout, bousculait les rayons de l'étagère, auprès du lit, déplaçait les objets anciens qui se trouvaient sur la cheminée. Il ne trouvait absolument rien. A mesure que le temps passait, son angoisse grandissait, ses traits se contractaient dans un sentiment de peur; la sueur perlait à son front. Au bout d'une demi-heure de recherches infructueuses il se laissa tomber sur le lit, s'avouant vaincu et en proie à une terreur qu'il ne prenait même pas la peine de dissimuler. Il ne voyait plus devant lui que l'inconnu qui s'était approché et le questionnait du regard.

— Je ne comprends pas, balbutia le professeur. Pourtant l'Arabe est témoin que ma fille avait apporté la statue dans cette pièce et je ne puis expliquer cette disparition.

L'homme mystérieux se dirigea lentement vers la porte non sans avoir dit ironiquement:

— Alors rien ?... Tant pis pour vous!

— Laissez-moi au moins quelques jours, supplia Carrington.

— Vous connaissez mes conditions, ne croyez pas que je suis dupe de votre comédie, non je me méfie des giaours...

IX

Une horrible découverte

L'homme étrange avait disparu de la même manière qu'il était venu, sans ajouter une syllabe, laissant Carrington atterré.

Le professeur se sentait désemparé et en proie au plus terrible désespoir. Des forces secrètes semblaient s'être conjuguées pour faire de lui le jouet d'une odieuse machination; il ne pouvait accepter cette injustice, cette torture.

Son dernier espoir lui échappait de sauver Joan; et il se voyait impuissant à arracher des griffes de ces hommes terribles celle qu'il aimait le plus au monde. Qui lui avait dérobé cette rançon indispensable qui représentait pour lui la seule chance de salut ?

Il faisait peine à voir, cet érudit, ce grand savant, effondré, vaincu cette fois par la douleur qui s'acharnait sur lui. Pour quelqu'un

qui aurait pénétré à ce moment dans la pièce il paraissait un vieillard, un être fini, trop malheureux, dépassé par les chocs successifs qui s'abattaient sur lui.

Il se sentait perdu, désorienté, égaré par des ennemis tramant contre lui de noirs complots, se trouvant dans un labyrinthe sans fin, en face d'obstacles insurmontables puisque le dernier, l'unique espoir se dérobait à lui.

On condamnerait Joan, impitoyablement, il le savait et ne pouvait rien ! Au moment même où ses peines semblaient devoir prendre fin, le malheureux père venait de découvrir une autre énigme, la disparition de la statue à laquelle était lié désormais le sort de sa fille bien-aimée.

Les phrases qu'avait prononcées son adversaire lui revenaient constamment en mémoire comme un châtiment auquel il ne pouvait échapper; la mort de sa fille représentait donc pour les *Hachi-Nâhim* le tribut que devait payer la science à ceux qu'elle avait volés.

Comment avait-on su qu'il avait trouvé et rapporté la tête de *Systratis* lors de son dernier voyage ? Qui avait pu trahir ce secret aussi vite et livrer Joan comme otage à ses ravisseurs? Toutes ces questions étaient sans réponse et représentaient la souffrance de ce

père désespéré. Il cherchait la moindre lueur qui lui permette de reprendre courage, en vain.

Tout à coup, il repensa à son ami Greggs. L'inspecteur pourrait-il mener à bien sa tâche délicate entre toutes après l'échec précédent ? Le professeur en doutait, la confiance qu'il avait accordée au détective faiblissait. Comment espérer, en effet, triompher d'une association de l'envergure de celle en face de laquelle ils se trouvaient ? Le savant commençait à haïr la tête de *Systratis,* car tout son malheur provenait de cette femme énigmatique dont la beauté l'avait enthousiasmé. Ah, s'il n'avait jamais touché à ce marbre maudit il serait encore tranquille et heureux. Mais il était trop tard ; les regrets seraient désormais vains, la réalité était là, implacable.

La vérité était que Joan allait être sacrifiée parce qu'une statue de pierre avait disparu ; la femme modelée depuis des milliers d'années serait la cause de cette mort effroyable. Etrange destinée.

Le professeur fut brusquement tiré de ses pensées par le bruit d'une porte que l'on ouvrait semblait-il, avec précaution, sur le palier.

Comme un automate, il se leva, se dirigea

vers le couloir, se demandant avec anxiété quelle chose horrible l'attendait encore.

Figé de stupeur, il constata dans la faible lueur du jour qui commençait à poindre que la porte située de l'autre côté du couloir, à deux mètres environ de la chambre de Joan, était entrebaillée. C'était là que couchait Mlle Vernuret, l'institutrice de sa fille.

Il ne pouvait comprendre comment la Française avait pu laisser sa chambre ouverte, surtout à une heure aussi matinale. La jeune femme était-elle sortie, ou bien, dérangée par un bruit insolite avait-elle eu peur ? En tous cas, le silence complet régnait à présent et le professeur Carrington était trop gentleman pour aller questionner l'nstitutrice. Il lui était particulièrement reconnaissant de son dévouement à toute épreuve, et n'eut garde de la déranger sans une raison valable.

Sans se préoccuper davantage de savoir la cause de ce changement d'habitudes, pas plus que l'explication du bruit qu'il avait entendu, il s'apprêtait à passer outre et à descendre l'escalier.

Après avoir fait quelques pas dans cette direction, il fut pris d'un pressentiment qui l'obligea à retourner en arrière. Une idée lui vint, et avec une légère hésitation, il refit le

trajet jusqu'à la pièce qu'il venait d'éviter et frappa, décidé à questionner l'occupante.

L'Anglais essaya, doucement d'abord, puis plus fort ensuite, d'obtenir une réponse de la voix claire et harmonieuse qu'il connaissait bien. Voulant éviter à la jeune femme une peur inutile si elle se réveillait en sursaut, il attendit patiemment. Mais vraisemblablement elle dormait encore car nulle exclamation ne retentit à l'intérieur, tout resta calme et Carrington se demanda s'il devait entrer.

Le vieil homme ne pouvait imaginer de plus grand malheur que le sien; et se refusant à chercher une autre solution que la plus logique qui s'imposait à son esprit; Mlle Vernuret reposait paisiblement.

Cependant, poussé par la curiosité il se décida à dissiper le doute qui l'étreignait malgré lui et entra brusquement dans la pièce.

Il resta un instant sur le seuil, étonné lui-même de son audace, et surpris par le demi-jour qui confondait tous les meubles dans une même tonalité. Dans la pénombre, le savant put distinguer le lit à sa place habituelle, puis l'armoire, du côté opposé. Tout paraissait en ordre et cependant il se sentait mal à l'aise, l'atmosphère semblait lourde et

le silence pesant. Il avait hâte de se sentir rassuré.

Carrington s'approcha alors du divan où il distinguait les formes du corps de l'institutrice qui se détachaient dans la blancheur des draps. Sa tête était enfouie dans les coussins et une main blanche pendait, ornée au poignet du bracelet en or qui ne la quittait jamais.

La présence du savant ne l'avait pas dérangée et il fut obligé de murmurer doucement :

— Mademoiselle...

Le tic-tac régulier du réveil posé sur la table de chevet troublait seul le silence.

— Mille excuses, Mademoiselle, si je me permets de pénétrer ici, c'est parce que...

L'Anglais avait élevé la voix, se rappelant tout à coup que la Française avait un sommeil très lourd.

« Une chose atroce vient de se produire Joan... ma petite Joan... a été enlevée... Avez-vous entendu quelque chose ? Pouvez-vous me donner un renseignement qui rassurerait mon cœur désespéré ? Je me sens terriblement déprimé et je suis si malheureux.

Le tic-tac régulier de la pendule continua, rythmant comme un métronome les battements d'un cœur humain.

Rien ne bougea.

— Mademoiselle ! ! !

Saisi d'épouvante, le professeur rassembla tout son courage et osa toucher la main qui pendait. Il recula horrifié comme si ce contact l'avait paralysé, puis, avec un cri qui décelait tout son effroi il se précipita vers la fenêtre, l'ouvrit et leva le store. Le jour matinal envahit la pièce et tous les objets reprirent leur véritable forme.

Carrington retourna en tremblant vers le lit, se croyant le jouet d'une hallucination.

Il ne put que constater que celle à qui il venait de parler n'était plus qu'un cadavre.

L'Anglais distinguait maintenant parfaitement les traits de la victime. Le beau visage à l'ovale parfait était d'une pâleur mortelle, un tout petit filet de sang noirâtre coulait du front et envahissait cette belle figure sans vie.

Carrington la considérait, hébété, et fit alors une constatation effroyable: un énorme clou carré était enfoncé profondément dans le front de la pauvre femme. Ce clou, il le reconnût immédiatement, sans aucun doute c'était un de ceux qui tenait à la caisse où il avait transporté le sarcophage de la reine Iddina.

Le savant crut perdre la raison, tout dansait devant ses yeux; c'en était trop pour lui, cette découverte achevait de lui briser les

nerfs; et, tandis qu'un son inarticulé s'échappait de ses lèvres, il s'abattit sur le sol...

* * *

Quand il ouvrit enfin les yeux, rien n'avait changé autour de lui. Seule la lumière était forte parce que le jour était plus avancé; le soleil commençait à monter dans le ciel radieux; une magnifique journée d'été se préparait et la beauté de la nature formait un étrange contraste avec l'état d'esprit du pauvre homme. Le professeur était loin de pouvoir s'attarder à remarquer la douceur de l'ambiance. Il se retrouvait comme après un affreux cauchemar sans forces et sans volonté. Son seul désir aurait été de rester longtemps encore dans cet engourdissement bienfaisant que donne le sommeil. Mais il n'avait pas le droit d'oublier. Les faits lui revenaient difficilement en mémoire, et il lui fut extrêmement pénible de se remémorer les affres qu'il avait traversées.

Un coup d'œil jeté sur le lit de la malheureuse le ramena à la réalité. Ce n'était donc pas une hallucination dont il revenait, mais bien la vérité qui s'imposait.

Mlle Vernuret venait d'être tuée, ou pour dire plus exactement, assassinée, assassinée dans sa propre maison !

Avec un effort inouï, il se redressa sur ses

genoux fléchissants et quitta précipitamment ce lieu d'horreur. Il chancelait ou mieux titubait tel un homme ivre, tant il se sentait faible et las.

Comment put-il aller jusqu'à son bureau, il lui aurait été impossible de l'expliquer, car il était en proie à une agitation extraordinaire. La vision de l'horrible spectacle ne pouvait s'effacer de ses yeux et ses pensées étaient troublées par tous ces événements successifs...

Entrant chez lui, pour essayer de retrouver enfin un peu de lucidité, une nouvelle surprise l'attendait. Il y avait là deux hommes qui s'étaient introduits dans la maison sans qu'il s'en aperçoive et qui le regardaient, immobiles et muets.

Carrington reconnut le premier d'entr'eux qui masquait l'autre ; à n'en pas douter, c'était Frank Penton.

Mais quel bouleversement avait transformé son assistant. Ses traits crispés dénotaient une angoisse telle qu'elle le défigurait presque. Frank, les yeux hagards, attendait comme s'il avait peur de son maître qui balbutiait :

— Frank, vous, à cette heure ?...

— Oui, c'est moi, maître...

Il fit un grand effort pour rester lui-même. Carrington continuait :

— Vous avez bien fait de venir... J'ai besoin de votre aide car je crois que j'ai perdu la raison. Mlle Vernuret est...

— Morte, répondit l'autre d'une voix blanche qui semblait de l'au-delà.

— Vous le savez ?...

— Oui.

— Mais... mais... qui a pu ?...

Un silence s'établit entr'eux. Frank tremblait toujours et le savant ne pouvait comprendre son attitude. Que signifiait tout cela? A ce moment une autre forme humaine surgit derrière Penton et le professeur put reconnaître celui qui assistait, muet, à cette conversation. Si l'autre voulait le surprendre par sa présence inespérée, son but était parfaitement atteint.

L'homme qui se tenait maintenant devant Carrington, après avoir bousculé Penton, était d'une forte corpulence, large d'épaules et d'allure décidée. C'était le surintendant Greggs, un cigare dans le coin droit de sa bouche, qui ne se départissait pas de sa froideur coutumière.

— Inutile de se tracasser à ce sujet, mon ami, la question est déjà élucidée. J'ai eu la chance de le surprendre fit-il en désignant Frank, il ne peut pas nier... c'est lui l'assassin...

X

Le deuxième clou

La terre se serait ouverte sous les pieds du malheureux savant, la foudre serait tombée sur sa maison et l'aurait incendiée, et même son meilleur ami se serait-il foudroyé devant lui, sa surprise, pour ne pas dire sa stupéfaction, n'aurait pas été plus grande.

Les paroles que venait de prononcer le surintendant l'avaient profondément troublé, et son émotion atteignit son plus haut point lorsqu'il constata, en abaissant machinalement son regard consterné sur les poignets de son second, que ceux-ci étaient entourés de solides menottes.

L'Anglais essayait de relever chez Penton un détail pouvant étayer une telle affirmation, puis scrutait l'inspecteur d'un regard sévère autant qu'interrogateur:

— Frank, un assassin ? Non, cela n'est pas

possible... Et pourtant... Si vous l'affirmez ?...

— Oui. On peut se tromper dans sa vie, fit le détective, et Carrington eut l'impression que la voix qui prononçait ces mots venait de très loin mais l'inspecteur se trouvait à ses côtés

« Nous pouvons tous nous méprendre sur les gens qui nous entourent, continua-t-il, ce monsieur-là nous a bel et bien trompés, et il désignait à nouveau le jeune homme qui, la tête baissée semblait avouer son forfait ; il n'a guère justifié de la confiance que vous lui avez accordée, professeur.

— Mais pour l'amour du ciel, s'écria enfin le savant, expliquez-moi. Sur quels faits vous basez-vous Greggs ? Parlez, comment avez-vous pu le surprendre pour oser vous avancer ainsi en proférant de tels soupçons ? Je connais Frank depuis longtemps et il a toujours montré un caractère très droit, c'est un homme loyal.

— Possible, ricana le policier mais je vais tout de suite vous prouver que votre opinion est erronée et que vous avez fait une grossière erreur en ce qui le concerne. Mon récit sera un peu long et comme je suis assez fatigué, je vous demanderai la permission de m'asseoir.

Le professeur dissimula un geste d'impatience bien compréhensible et attendit que

l'inspecteur se fut confortablement installé. Celui-ci, sans plus s'occuper de son prisonnier qui paraissant accablé de l'accusation qui pesait sur lui n'osait guère lever les yeux vers les deux hommes qui le surveillaient de près, s'assit en face du savant et, après avoir allongé les pieds sur le tapis, commença :

— Je suis à même d'élucider le mystère qui entoure la disparition de Miss Joan. En effet c'est beaucoup moins compliqué que je ne le craignais tout d'abord. La bande, car n'y a aucun doute qu'il s'agisse de plusieurs criminels, a un crime de plus sur la conscience. Nous venons, mes hommes et moi, de découvrir le cadavre du constable Smith dans le jardin...

Sans vouloir s'arrêter aux questions que semblait devoir lui poser son interlocuteur, il continua :

« Smith était posté à trois mètres environ de la fenêtre de votre fille, caché dans un bosquet il avait la consigne formelle de signaler tout ce qui lui paraissait suspect. Mais ce brave avait trop présumé de ses forces...

— On l'a tué ?

Le savant n'avait pu s'empêcher d'interrompre l'enquêteur. Il était hors de lui.

— Oh mon Dieu quelle horreur !

— Oui, on l'a supprimé lâchement d'un coup de poignard dans le dos parce qu'il bar-

rait le chemin aux ravisseurs. Hélas ! il a payé de sa vie cet acte de bravoure. C'était un garçon très courageux qui courait au devant du danger et je lui avais dis bien souvent qu'il exposait ses jours à tort. Il est mort en héros.

— Quelle terrible histoire, gémit le professeur abasourdi. Ah ! si j'avais pu prévoir tout cela...

— Je suis en partie responsable, articula lentement le détective, je m'en rends compte et je l'avoue humblement. J'avais pris cette affaire un peu trop à la légère mais, que voulez-vous, qui n'a pas fait une faute dans son existence ? En tout cas je vous assure que je n'ai pas encore dit mon dernier mot. Je veux me réhabiliter à vos yeux et je suivrai cette enquête jusqu'au bout car il ne sera pas dit que Greggs n'aura pas su prendre ses responsabilités.

D'un geste rapide Carrington lui enjoignit de continuer.

« Vous voudriez savoir commment j'ai pu mettre la main sur cet individu ? Je vais vous le raconter.

« Vous vous souvenez peut-être qu'immédiatement après la disparition mystérieuse de Miss Joan j'ai quitté la pièce et me suis rendu dans le jardin avec le faible espoir de retrouver des traces sérieuses ou des pièces à con-

viction. Après avoir reçu le rapport de mon collaboratieur l'inspecteur Bard et constaté avec lui le décès, hélas, du pauvre Smith, je me mis à parcourir les allées en tous sens, examinant minutieusement les moindres recoins.

« Mais ces gens-là semblent agir avec une rare habileté, une perfection qui ferait honneur à nos bandits les plus réputés car le résultat obtenu fut à peu près nul. Je ne me faisais pas d'illusions, il serait difficile de passer les menottes aux coupables en se basant sur d'infimes suppositions. Pas le moindre objet susceptible de les trahir aucun point de repère que je m'acharnais à déceler.

« Cependant je constatai, après de longues recherches infructueuses et non sans émotion, que les empreintes de pas relevées dans la terre correspondait à des chaussures d'une taille d'enfant tant elles étaient étroites, ce qui me donna longuement à réfléchir. Je me rappelais en effet ce que vous m'aviez révélé de votre rencontre avec l'homme-singe et je suppose que le bandit était aidé pour le rapt de Miss Carrington par plusieurs complices.

— Plusieurs ?... s'étonna le professeur.

— Oui, dit fermement Greggs, là-dessus il n'y a aucun doute possible. Par contre je suis à peu près sûr que l'instigateur de ce drame odieux est un homme de corpulence normale, comme vous et moi. Sans nulle objection va-

lable je puis affirmer que c'est lui le cerveau dirigeant de l'important groupement qui nous occupe. Ce n'est pas là une simple hypothèse de ma part car j'ai pu découvrir des empreintes normales qui ont confirmé mon impression première.

« Ensuite un hasard providentiel me permit de lever les yeux vers l'étage supérieur et je fus alors intrigué par la lumière que je voyais distinctement à une des fenêtres du premier, la deuxième, c'est-à-dire celle qui se trouve juste à côté de la chambre de votre fillle. Cet éclairage inusité à un pareil moment me donna à penser qu'il se passait peut-être là-haut une chose intéressante puisque lorsque j'étais descendu dans le parc tout était dans la plus complète obscurité.

« Que signifiait cette lumière insolite ? Si d'après mes suppositions Mlle Vernuret devant habiter cette pièce avait entendu un bruit anormal au même moment que nous tous elle aurait certainement appelé et serait sortie. Or rien de semblable ne s'était produit.

« Sans doute l'institutrice dormait-elle et n'avait-elle pas été troublée. Comment se faisait-il que tout-à-coup la chambre se trouvât éclairée ?

« Vous savez professeur que nous autres, policiers, sommes des gens curieux par profession et qu'il est de notre devoir d'aller jus-

qu'au fond des choses ; c'est pourquoi, obéissant à une impulsion qui répondait à mon flair, je montai tout droit jusqu'au premier étage.

« Arrivé devant la porte je vis qu'elle n'était pas tout-à-fait fermée et j'en profitai pour la pousser doucement et rentrer.

« Tout d'abord je ne pus me rendre compte de ce qui se passait car quelqu'un avait éteint l'électricité pendant le temps très court où j'étais remonté. Une demi-obscurité régnait dans la pièce et je distinguai vite une ombre qui se tenait devant le lit ; un homme se levait et, par bonheur, me tournait le dos. Estimant que cet intrus n'avait rien à faire à cette heure dans la chambre de l'institutrice je fus auprès de lui d'un bond et le saisit au collet, puis j'allumai ce qui me permit de constater que le divan était recouvert de larges taches de sang et que la malheureuse qui l'occupait agonisait.

« Je dus me rendre à l'évidence : il était trop tard pour lui apporter une aide efficace, elle mourut devant mes yeux. Sans perdre de temps je passai les menottes à l'homme qui se trouve ici devant vous et qui, sur mes questions réitérées, avoua se nommer Frank Penton et être, tout simplement, votre assistant, professeur.

« Croyant vous trouver ici, je pris le parti

le plus sage qui était de venir au plus tôt vous mettre au courant, sans me douter qu'au même moment vous découvriez vous-même le crime. Je m'étonne d'ailleurs que vous ne nous ayez pas entendus.

« Et voilà l'histoire.

Greggs se tut et Carrington, en proie à des sentiments divers qui l'agitaient, ne savait quelle attitude prendre vis-à-vis du jeune homme qui semblait le supplier sans mot dire.

Enfin il se leva, s'approcha de Penton et se planta devant lui.

— Frank, c'est terrible, je ne puis croire... Dites-moi un mot, un mot seulement ! Est-ce vraiment vous ?

L'autre protesta énergiquement de la tête :

— Non, maître, je suis absolument innocent ! Je le jure.

* * *

— Innocent, innocent ! répéta Greggs en se levant et venant se mettre tout près de son prisonnier; écoutez mon vieux, grogna-t-il, tandis que ses traits se contractaient dans un rictus menaçant, ne faites pas le malin avec moi. Ce petit jeu ne prends pas ; vous êtes fait et vous le savez aussi bien que moi. D'abord vous ne pouvez pas nier que je vous ai surpris dans la chambre de Mlle Vernuret,

et deuxièmement c'est bien à vous qu'appartient cet objet que j'ai trouvé dans votre poche et que j'ai soigneusement mis de côté.

L'inspecteur prit alors sur un guéridon un énorme clou qu'il montra au savant éberlué en le brandissant d'un air triomphant; il reprit :

— Qu'avez-vous à répondre ?

Penton soupira :

— Oui, ce clou était en effet dans mon veston, il était parmi ceux que j'ai retirés de la caisse qui contenait le sarcophage de la reine Iddina lorsque j'ai aidé Oman à la défaire sur les ordres du professeur. J'avoue que les apparences sont contre moi, néanmoins j'insiste sur ma déclaration précédente, je suis innocent.

— Très bien, très bien, riposta ironiquement le détective, bien sûr vous êtes innocent seulement moi je ne le crois pas et je suis à peu près certain que l'attorney général sera de mon avis.

— Vous ne pouvez vous baser sur cette simple pièce à conviction, protesta vivement l'assistant.

— Ecoutez, mon garçon, je vous prie de cesser cette comédie. Vous ne me ferez pas changer mon impression sur vous. Avouez, c'est tout ce que je vous demande. C'est bien vous le meurtrier, la preuve en est au con-

traire très édifiante pour moi puisque le clou enfoncé dans le front de la victime est exactement semblable à celui-ci.

Frank était secoué de tremblements convulsifs. Avait-il des remords, regrettait-il son forfait ? Toujours est-il qu'il se mit subitement à sangloter.

— Votre suspicion à mon égard est infâme, révoltante je ne suis pas un assassin ! hurla-t-il. Vous vous trompez, laissez-moi tranquille, vous vous trompez et vous serez obligé d'en convenir tôt ou tard si vous êtes juste.

Il avait la contenance d'un écolier pris en faute qui chercherait en vain à se disculper avec des moyens ridicules et qui se sentirait impuissant à convaincre ses accusateurs, affirmant avec un accent désespéré qu'il n'était pas responsable de ce crime.

Le professeur se demandait ce qu'il devait conclure de tout cela ne sachant lequel des deux hommes en qui il avait également confiance avait raison. Le surintendant n'avait aucun intérêt à charger Penton d'une aussi lourde accusation s'il n'était qu'à moitié convaincu de ce qu'il avançait, et d'autre part, l'assistant n'avait jamais fait de faute vis-à-vis de lui qui puisse donner une mauvaise opinion sur son honorabilité. L'indécision du savant était grande car il ne voulait pas en-

core donner tort ou raison à Frank, n'ayant pu juger par lui-même des circonstances dramatiques où l'inspecteur l'avait arrêté.

Cependant, un doute se faisait jour peu à peu en son esprit qui contrastait avec l'air assuré et satisfait de Greggs.

— Bon, on vous laissera tranquille ainsi que vous le désirez avec une obstination persévérante, fit l'inspecteur en esquissant un demi-sourire un peu cynique et qui n'avait rien de rassurant. Je vais tout de suite donner l'ordre à mon ami Bard de se tenir prêt à vous emmener à Londres.

— Où cela ? murmura Penton d'une voix changée, empreinte d'une indicible émotion.

Mais déjà le surintendant lui imposait silence.

— Vous verrez bien si vous ne vous en doutez pas, dit-il avec un clignement d'œil assez inquiétant.

— Je veux savoir ce que vous allez faire de moi, vous n'avez pas le droit de me traiter ainsi.

— Assez, coupa sèchement Greggs répondez à une seule question que je vais vous poser, mais soyez précis. Que faisiez-vous tout à l'heure dans la chambre de la Française ? Vous comprendrez que votre présence là-haut à une heure aussi matinale puisse donner lieu à une explication de votre part.

— Je... ne sais pas... Rien.

— Vous avez intérêt à vous défendre et si vos alibis sont acceptables je ne demanderai qu'à les contrôler. Et alors nous verrons... Mais vous devez parler avec franchise.

Frank avait une attitude extraordinaire il semblait hésiter, pris entre deux sentiments contraires. Il était d'une nervosité extrême et s'exprimait même avec difficulté.

Un silence angoissant se fit comme à l'approche d'une sensationnelle révélation, puis Penton sembla prendre son parti de ce qui arrivait.

— Je... ne dirai rien, répondit-il enfin.

Narquois, l'inspecteur le dévisageait sans aménité :

— Cela ne fait rien, fit-il calmement, je le saurai quand même.

XI

La mort noire

Tout à coup on frappa à la porte, et sur un énergique « come on » du détective, celle-ci s'ouvrit et plusieurs hommes pénétrèrent dans le bureau. Celui qui les précédait avait une expression énergique, son teint blanchâtre était parsemé de taches de rousseur et lorsqu'il se découvrit, il laissa voir des cheveux roux coiffés en brosse.

— Voilà l'inspecteur Bard fit le surintendant avec un geste approprié.

Carrington enchanté, tendit la main à celui que Greggs lui présentait et sentit qu'il la lui serrait avec force, puis murmura un « asseyez-vous ». Après un court regard interrogateur vers son patron qui acquiesça, l'inspecteur obéit tandis que les deux constables se tenaient au milieu de la pièce, comme s'ils dirigeaient le trafic à Picadilly Circus.

— Eh bien, tout est en ordre, Bard ? fit Greggs en s'adressant à son subordonné, j'espère que vous avez tout arrangé comme convenu.

— Soyez assuré chef, nous avons fait le nécessaire.

— Parfait, eh bien il y a du nouveau travail pour vous inspecteur. Emmenez cet homme-là tout droit à Scotland Yard et mettez-le à la disposition du commissaire de service, je vous rejoindrai bientôt.

— Entendu chef. Dois-je m'en aller tout de suite ?

— Oui, cela vaudra mieux.

Sur un geste du policier les deux constables encadrèrent Penton qui jeta un dernier regard anxieux vers le professeur, comme pour lui demander de venir à son secours. mais comme ce dernier ne bougeait pas les trois hommes quittèrent le bureau en silence.

Quelques instants après l'inspecteur Bard les rejoignit.

Un ronflement de moteur, un démarrage, Penton était désormais dans les rêts de la justice...

Greggs se leva alors et s'approcha de la table où se trouvait son verre qu'il y avait déposé quelques heures auparavant et le remplit de whisky, puis le vida d'un trait.

— Je devrais partir avec eux, fit-il en dé-

signant d'un geste la voiture qui filait sur la route poudreuse, mais comme je n'ai rien d'urgent à faire avant onze heures à mon bureau où l'on m'a fixé un rendez-vous très important et que je me sens assez fatigué, je vais vous demander la permission de me reposer un moment chez vous si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Après je reprendrai le chemin de la capitale plus dispos, car je dois avoir l'esprit clair dans mon métier.

— C'est avec le plus grand plaisir que je vous donnerai l'hospitalité, répondit Carrington en allumant sa pipe d'une main tremblante, mais j'ai encore à vous parler Bill. Je dois vous entretenir d'une chose grave, très grave même, la vie d'un être en dépend. Ah, si vous saviez dans quel état je me trouve en ce moment, vous pourriez me comprendre mieux, je me demande comment je peux résister à des épreuves aussi terribles, un autre que moi ne pourrait supporter cela, je crois.

Le détective, habitué à des préambules de ce genre, jeta cependant un regard au savant avant de reprendre place.

— Je vous écoute.

— Répondez-moi d'abord sur un point qui me préoccupe, voulez-vous, insista le professeur. Croyez-vous vraiment que Frank, ce pauvre garçon, soit l'auteur de ce crime

épouvantable dont on l'accuse ?.. Etes-vous absolument persuadé de sa culpabilité ?...

Greggs hocha la tête.

— Je le crois responsable... oui !

— Mais pour l'amour du ciel, pour quelle raison aurait-il commis un acte aussi horrible ? Je vous ai déjà dit que je connais mon assistant depuis longtemps et je n'ai jamais eu le moindre reproche à formuler contre lui. Il me semble inadmissible qu'un homme comme lui soit capable de faire une sauvagerie pareille. Pensez... Enfoncer un clou dans la tête d'une femme dénote une barbarie peu commune que l'on ne constate jamais même dans les assassinats les plus tragiques que nous ayons connus.

— D'accord, riposta le surintendant, mais qui vous dit que c'est avec ce clou que l'on a tué la victime.

— Comment ?... Je ne comprends pas.

— En effet, c'est un peu difficile à concevoir et encore plus long à prouver, mais il y a un fait certain, cher professeur, que vous pouvez, que vous devez connaître, c'est que la malheureuse Française a été tout d'abord étranglée...

* * *

— Etranglée ?... Mais, mais... Décidément cette affaire se complique de plus en plus.

Alors dites-moi franchement Bill, quelle est votre opinion, sur quoi vous basez-vous ? A quel intérêt Frank aurait-il obéi et qui lui aurait ordonné cet attentat.

— Je n'en sais rien cher ami, c'est au coroner qu'il appartient d'élucider cette énigme.

— S'il était coupable, Penton ne se serait pas laissé prendre comme un enfant, il aurait fui.

— Je ne lui en ai pas laissé le temps, ceci me regarde... Laissons cela pour l'instant, la discussion est inutile et vous devez me confier d'autres choses autrement importantes qui m'aideront peut-être. De quoi s'agit-il ?

Contrarié, Carrington qui espérait tirer de son ami quelques précisions intéressantes qui puissent dissiper ses scrupules d'avoir laissé son assistant sans défense, comprit qu'il n'obtiendrait rien de plus au sujet de cette arrestation; Greggs restait muet sur ce point, et le savant s'efforça de lui dissimuler sa déception. Il ne lui restait rien d'autre à faire que de raconter l'aventure singulière qui l'avait tant troublé précédemment.

— C'est une histoire embrouillée et tellement invraisemblable que j'hésite à vous en faire part et cependant c'est absolument nécessaire, vous l'interpréterez probablement mieux que moi. Donc, écoutez bien, car j'ai-

merais avoir votre impression sur toute cette affaire.

— Comptez sur ma discrétion, je dois tout savoir et je suis habitué à écouter et à me taire.

L'Anglais fit alors un récit complet s'efforçant de n'omettre aucun détail sur l'apparition de l'homme vêtu d'une cape qui disait se nommer *L'Œil de Hachi-Nâhim*. Il donna toutes les précisions désirables concernant cet individu mystérieux qui semblait être le plus puissant dirigeant d'une vaste organisation secrète.

L'inspecteur attentif, acquiesçait de temps à autre par un geste ou un mot laconique.

Le professeur raconta également sa peur des menaces que cet homme avait proférées assurant que si dans un délai de vingt-quatre heures la tête de *Systratis* ne lui était pas rendue Joan mourrait infailliblement. Il lui dit aussi comment il monta avec l'inconnu au chapeau pointu dans la chambre de sa fille, retraça ses recherches infructueuses pour retrouver la statue, et comme ses efforts avaient été vains, son désespoir.

Il paraissait accablé lorsqu'il en arriva à la disparition de la sculpture merveilleuse.

Greggs fronça imperceptiblement les sourcils comme s'il se trouvait devant un cas très

rare. Mais déjà le malheureux père continuait :

— Dieu sait comment tout cela finira, vous me voyez à bout de forces Bill, parce que j'ai l'impression que nous sommes vaincus. Vous savez que je m'en remets entièrement à vous, vous tenez entre vos mains le salut de ma fille et le mien. Aidez-moi, je vous en supplie, au nom de notre vieille amitié.

Puis il se tut et Greggs qui avait écouté attentivement les moindres paroles du savant resta quelques instants songeur; pas un muscle de son visage ne bougea lorsqu'il demanda brusquement :

— Pourriez-vous me fournir une description scrupuleusement exacte de votre visiteur ?

— Je ferai de mon mieux pour rassembler mes souvenirs, fit le savant en passant la main sur son front dans un geste las qui traduisait l'effort qu'il faisait pour tout se remémorer.

— Je ferai de mon mieux pour rassembler mes souvenirs fit le savant en passant la main sur son front dans un geste las qui traduisait l'effort qu'il faisait pour tout se remémorer.

« Vous imaginez aisément que lorsque cet individu se trouva devant moi, je me sentis tellement bouleversé que je ne pus graver ses

traits dans ma mémoire. Mais je puis vous affirmer que c'est un homme d'un certain âge, portant une barbiche taillée en pointe à la manière des pharaons, et son visage était ridé et de couleur jaune. Il était assez grand, d'une belle prestance, et son allure autoritaire dénotait clairement qu'il avait l'habitude d'être écouté et respecté.

— Hum... Il a dit qu'il reviendrait demain matin vers cinq heures, si j'ai bien compris ? oui.

— Bien fit le détective, comptez sur moi, je ferai le nécessaire et je puis affirmer que cette fois-ci nous ne serons pas les dupes...

. . . . . .

Le professeur passa une journée terrible, atterré par tous les événements qui venaient de se dérouler. Vingt-quatre heures s'étaient seulement écoulées et que de changements s'étaient produits dans l'ordre de son foyer.

Sa fille Joan enlevée par des ravisseurs redoutables par leur cruauté et le mystère dont ils s'entouraient et que chaque minute qui passait rapprochait de la mort !

Frank Penton arrêté sous l'inculpation d'assassinat, et Mlle Vernuret pour qui il avait une si grande considération n'était plus qu'un cadavre. Enfin, la tête de *Systratis* avait disparu qui représentait pour lui le fruit de son labeur, de sa persévérance dont

il était fier; il avait mis en cette statue tout son orgueil de chercheur et à présent elle détenait sur lui le pouvoir de vie ou de mort pour ceux qui la possédaient.

Que n'était-il resté là où il l'avait trouvé, ce marbre qu'il qualifiait maintenant de damné !

Vers midi, deux personnages vêtus de noir se précipitèrent à la villa ils étaient envoyés par Greggs, de Londres, c'étaient deux employés des pompes funèbres qui, avec toutes les précautions indispensables et une discrétion parfaite enlevèrent silencieusement le corps de celle qui fut l'institutrice et l'amie de Joan Carrington.

Tandis que l'on emmenait lentement le cercueil dans lequel se trouvaient les restes de la malheureuse Française le savant suivant du regard derrière le rideau de la grande baie cette macabre cérémonie, ne put retenir ses larmes...

— Pauvre, pauvre fille... murmura-t-il désespéré, oh mon Dieu, quelle catastrophe !

Cette dernière nuit qu'il venait de passer avait été certainement la plus angoissante de toute son existence, et la douleur l'avait marqué de son empreinte profonde, ses cheveux avaient blanchi et les rides de son beau visage étaient plus accusées, tout en lui décelait la torture affreuse qu'il subissait en

silence. Il était seul et d'autant plus triste, se sentant perdu, abandonné, et impuissant comme un enfant pour prendre une décision, risquer une tentative quelle qu'elle soit, parce que d'avance il savait qu'elle serait inutile.

Certes, il avait autrement imaginé son retour de ce dernier voyage en Egypte, et le malheur s'était abattu sur lui et sur toute sa maison. Les mânes des pharaons le poursuivaient de leur haine et de leur besoin de vengeance. Dans cet état d'esprit il ne toucha guère au lunch que lui servit Oman dans son bureau ainsi qu'il l'avait demandé, et lorsque le serviteur craintif et silencieux se retira, il se plongea dans une longue rêverie. Debout, devant la fenêtre, il laissait son regard errer dans le lointain sans rien voir ; seul l'affreux tableau du matin passait devant ses pauvres yeux qui avaient trop pleuré tel qu'il l'avait vu.

Dans la fin de l'après-midi, une automobile laquée bleu, dernier modèle, stoppa devant la grille d'entrée deux hommes en descendirent et pénétrèrent vivement dans la maison. L'un était Greggs, l'autre son bras droit, l'inspecteur Bard.

Lorsqu'ils entrèrent dans le bureau, le surintendant fut frappé de la pâleur de son ami et se sentit ému :

— Mon Dieu, vous êtes malade, vous auriez dû vous reposer, je crois que vous feriez mieux de nous laisser et d'aller dormir. Vous en avez grand besoin.

— Non non, refusa le savant, je ne manque de rien, mais cette attente me rend nerveux, chaque minute semble me séparer davantage de mon enfant chérie et je voudrais savoir ce que sera demain.

— Patience, patience, fit l'inspecteur.

— Avez-vous des nouvelles de Penton ?

— Non, c'est-à-dire, le commissaire Barrow et moi l'avons interrogé sans relâche, c'est un homme entêté, il nie toujours... Cela ne fait rien... Nous l'aurons quand même. Maintenant, je vais vous exposer mon nouveau plan. Tout d'abord il faut absolument que vous éloigniez les domestiques de la maison ce soir, c'est indispensable.

— Si vous voulez, mais ils se douteront de quelque chose car il n'est pas dans mes habitudes de leur accorder de congé dans la semaine.

— Qu'ils s'en aillent au cinéma ou ailleurs, c'est tout ce que je demande il ne faut que personne, sauf nous, ne se trouve ici cette nuit.

— Je vais faire le nécessaire.

— Très bien. Croyez mon cher ami que c'est contre mon gré que je vous occasionne

tout ce dérangement, mais il m'est matériellement impossible d'agir autrement. Une fois de plus votre villa sera cernée par mes gens, mais nous agirons par la ruse, et avec la plus grande circonspection ; si votre « Œil de je ne sais quoi» daigne revenir, je vous donne ma parole d'honneur qu'il aura à faire à moi et qu'il ne sortira que sous bonne escorte, menottes aux mains.

Le temps paraissait plus long que de coutume; dans les jours de juin, le soleil descend lentement dans le ciel et se couche assez tard, la température étouffante de cette journée d'été ne s'abaissa un peu que tard dans la soirée et la nuit recouvrit d'une pénombre uniforme le jardin et la maison des Carrington.

Les domestiques étaient partis ainsi que Greggs en avait exprimé le désir et à vingt-deux heures tout fut calme. Seuls le professeur et les deux policiers étaient restés dans le bureau dont la fenêtre, la seule qui était éclairée, se détachait sur la façade sombre. Le surintendant essayait de temps en temps d'animer la conversation mais sans succès et bientôt il y renonça car le savant se montrait peu locace. L'émotion les gagnait tous les trois; le policier pensait qu'à partir de vingt-trois heures la propriété serait entourée par ses agents, gardée telle une forteresse qui

devrait être prise d'assaut dans une attaque. Derrière chaque arbre, le moindre bosquet presque, un constable armé jusqu'aux dents invisible pour un œil profane, devait être posté, attendant le signal pour agir.

Au dehors comme à l'extérieur, tout semblait paisible.

Greggs avait demandé la permission d'éteindre l'électricité de la pièce où ils se tenaient tous trois afin de donner à la maison l'apparence d'un lieu où tout le monde serait endormi; et de ce fait, elle fut plongée dans une complète obscurité.

Comme la première fois, Carrington et ses deux compagnons munis chacun d'un revolver, attendaient l'apparition de celui qui avait annoncé sa visite nocturne, mais rien ne bougeait. Tout restait parfaitement calme autour des trois hommes anxieux.

Tout à coup, une voix haute et menaçante se fit entendre :

— *El Akh'al Maout.*

Le silence se rétablit aussitôt et ils auraient pu croire qu'ils avaient rêvé si l'un d'eux ne l'avait rompu :

— Avez-vous entendu ? chuchota Greggs dans l'obscurité.

— Oui, fit Carrington, quelqu'un a parlé en arabe.

— Vous comprenez cette langue ?

— Très peu, mais j'ai cru saisir le sens de cette phrase.

— Alors ?...

— J'ai entendu quelque chose comme « La Mort Noire ».

XII

El Aqreb

— *La mort noire,* souffla le détective, diable si je m'y retrouve ! D'abord que signifie cela, et ensuite d'où peut provenir cette voix musulmane ? Allumez, professeur, afin que nous puissions juger si l'on ne nous mystifie pas...

A peine Carrington s'était-il levé qu'un bruit de tonnerre se fit entendre, c'était un terrible vacarme qui se répercuta loin comme si la maison s'effondrait.

Pétrifié tout d'abord, le savant s'immobilisa, puis bondit vers le commutateur et alluma. Un tableau curieux s'offrit à ses pieds, le sarcophage de la reine Iddina qui était fixé en face au mur, s'était abattu sur le sol en se réduisant en miettes. Carrington fut tellement surpris qu'il resta un instant perplexe devant ce spectacle inattendu,

puis fit un bond vers ce qui restait d'une des plus rares pièces de sa collection.

— Décidément, je ne joue que de malheur, fit-il d'un ton amer, voyez ce qui m'arrive. Aidez-moi Bill, nous allons voir si nous pouvons encore ramasser la momie.

L'inspecteur s'exécuta sans mot dire. Hélas, tout l'espoir du professeur s'effondrait au fur et à mesure qu'il rassemblait les morceaux du sarcophage. La figure de la momie était tellement endommagée par la chute qu'elle apparaissait absolument méconnaissable.

— C'est une lourde perte pour vous, mon ami, fit Greggs, mais comment a-t-elle pu se détacher de ce mur ?

— C'est ce que je me demande aussi, murmura Carrington. Quel dommage !

Puis il s'exclama de nouveau :

« Ça, par exemple !...

Il tendait au policier un morceau de la courroie qui retenait le sarcophage au mur.

« Regardez Bill, on l'a coupée... avec des ciseaux probablement... Ah, je comprends maintenant !

— Curieux cette affaire-là, une main criminelle a donc agi pour que la momie soit détériorée, mais dans quel but ? En tous cas il n'y a aucun doute que nous ne nous trouvions devant un acte prémédité.

— Qui a pu faire cela ? fit le savant déses-

péré. Je n'ai pas quitté le bureau de la journée et personne n'est entré ici.

— Sauf vos domestiques naturellement...

— Oui, mais vous ne croyez pas...

— Je n'en sais rien, mais nous allons tirer cette question au clair le plus vite possible. Hé, Bard ! fit-il en interpellant l'inspecteur enfoncé dans son fauteuil, assoupi.

« Ma parole, on dirait qu'il dort, ricana le détective, je vais le réveiller.

Ce disant il s'avança vers son acolyte et lui octroya une tape assez forte sur l'épaule.

— Allons, ouste, au travail...

L'autre ne bougeant pas, Greggs le secoua énergiquement et le fit se redresser de force. mais quelle ne fut pas la stupéfaction du surintendant et de Carrington quand ils virent Bard s'écrouler et rester inerte sur le sol. Le policier se pencha immédiatement pour l'examiner et se releva aussitôt :

— Il est mort, déclara-t-il d'un air consterné, on l'a tué !

* * *

La découverte complètement inattendue et surprenante de la mort du policier eut une répercussion immédiate sur les deux hommes, Carrington et Greggs se regardaient dans les yeux, se comprenant sans mot dire, leur émotion était à son comble et ils ne

cherchaient pas à se la dissimuler. Ils savaient à présent que cette fin brutale et inexplicable pourrait les atteindre aussi bien l'un que l'autre et qu'ils devaient à un miraculeux hasard d'être encore vivants car le professeur ou l'inspecteur auraient pu se trouver à la place du malheureux Bard.

— Oui on l'a tué, répétait le détective sur un ton presque imperceptible, une fois de plus nos ennemis marquent un point en leur faveur, mais tant que je vivrai, et puisque j'ai pu échapper à cet attentat diabolique, je n'hésiterai plus à jouer tous mes atouts.

— Je suis vraiment curieux de savoir comment vous vous y prendrez, riposta le savant en essayant d'accompagner ces paroles d'un sourire qui se transforma en grimace.

— Vous le verrez tout de suite.

Greggs était rouge de colère et d'un mouvement brusque montrant son impatience d'agir, il se dirigea résolument vers la baie dont les battants étaient entr'ouverts.

« Il faut perquisitionner immédiatement dans cette pièce et dans toute la maison, s'écria-t-il. Il me semble que des choses louches se préparent et si je tarde je ne pourrai les déjouer en temps opportun.

— Un instant, Bill. A votre place, je jetterai un nouveau coup d'œil sur le cadavre de votre pauvre camarade. En le considérant

plus attentivement, vous pourrez peut-être vous apercevoir de...

— Quoi? Que voulez-vous dire ?

— Voyez-vous même insista le savant dont la tranquillité de la voix était pour le moins surprenante dans un moment aussi grave ; vous souvenez-vous des mots arabes énigmatiques qui nous faisaient si peur il y a quelques instants ?...

— Oui... Et alors ?

— *El Akh'al Maout*... Je vous ai dit que cela signifiait à peu près *la Mort noire*, n'est-ce pas, vous vous rappelez ? Maintenant je comprends tout, l'énigme est désormais élucidée.

— Pas pour moi malheureusement, grogna le policier... Mon Dieu, s'interrompit-il, car son regard venait de s'arrêter sur la figure contractée de son subordonné et il faisait une nouvelle constatation, le corps de Bard était devenu complètement noir...

* * *

— Oui confirma Carrington en martelant lentement les syllabes, cette puissance mystérieuse contre laquelle nous luttons nous a prédit cette fin tragique et nous avons une fois encore échappé belle. Croyez-moi, Greggs, la lutte est inégale et il nous est im-

possible de la continuer, moi j'abandonne, je ne peux plus.

— Çà m'est égal, hurla le surintendant au comble de la fureur que lui avait causé ce nouvel échec que ses ennemis invisibles lui faisaient subir, je persisterai dussè-je m'acharner jusqu'au bout; d'ailleurs nos adversaires sont moins loin que vous ne le pensez, professeur, et je parie tout ce que vous voudrez que l'un d'eux se cache ici-même, dans votre maison. Il s'agit de les découvrir, je m'en charge.

Le policier s'approcha à nouveau de la baie afin de donner le signal qui devait alerter ses agents mais au moment précis où il se penchait au dehors pour lancer le coup de sifflet décisif, une main surgit brusquement devant ses yeux et, avant qu'il ait le temps de riposter ou d'appeler au secours, lui octroya un violent coup de poing qui le fit basculer et rentrer malgré lui dans le bureau.

Presque en même temps un faible bruit se fit entendre et la lumière fut supprimée.

— Sapristi fit l'inspecteur en tenant d'une main sa joue douloureuse, que signifie ?... professeur, où êtes-vous ?

— Ici... que se passe-t-il Bill ?

— Le Diable seul le sait. On nous a plongés dans l'obscurité, mais dans quel but, je l'ignore. Que va-t-il nous arriver ? Ne pour-

riez-vous me trouver une lampe ou une bougie?

— Attendez, je vais en chercher une à la cuisine, je reviens dans quelques instants.

— Oui... Faites vite.

Carrington tâtonna le long du mur vers l'endroit où devait être la porte :

— Bill !

— Alors, vous avez trouvé ?

— Oui, mais impossible de sortir.

— Vous dites bien : impossible ?

— Nous sommes barricadés, la porte est fermée de l'extérieur.

— Diable, nous sommes pris, c'est à craindre, j'aurais dû prévoir cette éventualité, ils y ont pensé avant moi les drôles. Il nous reste une seule issue possible, la fenêtre; vous connaissez mieux que moi le chemin, voulez-vous me précéder et donner l'alarme le plus vite possible, nous avons absolument besoin d'aide.

Il entendit plutôt qu'il ne vit, Carrington se heurter aux meubles, renverser des chaises afin d'arriver jusqu'à la fenêtre, puis pousser un cri de stupéfaction.

— Je ne comprends pas Bill, le store est abaissé du dehors et la croisée est hermétiquement fermée.

— Ça y est, nous sommes pris maintenant, c'est du propre.

— C'est incroyable ! Quelle astuce ont ces gens-là...

— Parbleu, si je connaissais au moins leurs intentions, j'essaierais de déjouer leur plan.

Greggs se tenait auprès de la table de travail, brandissant toujours son revolver qu'il n'avait pas lâché dans toutes ces péripéties, et résolu de s'en servir si le besoin s'en faisait sentir.

— J'avais apporté une lampe de poche, je l'avais posée par ici, tâchez de me la trouver.

— C'est plus difficile que vous ne croyez, j'ai beau connaître mon bureau parfaitement, je me perds dans cette obscurité maudite qui nous encercle.

« J'avoue que cette situation devient intenable et la présence du cadavre d'un homme qui a été empoisonné est intolérable.

— Comment savez-vous qu'il est mort empoisonné ?

— N'avez-vous pas remarqué la couleur de sa peau ? C'est la seule éventualité à envisager, croyez-moi.

— Vous êtes fou.

— Pas encore, mais je ne tarderai pas à le devenir, je le crains.

Ils n'étaient pas au bout de leurs surprises. A ce moment ils perçurent des sons étranges qui ressemblaient à la modulation d'une flûte arabe. Tout d'abord imperceptibles ils devin-

rent de plus en plus distincts. Cette curieuse musique accompagnait un chant provenant d'une voix inarticulée qui semblait être proche des deux hommes plus morts que vifs.

Cette mélopée traînante, inconnue dans le pays, s'élevait, retombait, reprenait, s'arrêtait pour reprendre encore; on aurait pu la comparer à celle d'un Arabe faisant sa prière dans une mosquée.

Les deux amis stupéfaits n'osaient faire un mouvement, retenaient leur souffle afin de ne pas trahir leur présence et en même temps tâcher de saisir une bribe de phrase. Ils écoutaient, l'oreille aux aguets, cet étrange concert qui, au lieu de cesser s'amplifiait en des harmonies compliquées et interminables. Lorsque l'accompagnement s'arrêtait c'étaient alors des sifflements inexpliquables entremêlés de mots arabes que l'on intercalait de temps à autres entre deux parties musicales. Carrington put saisir des syllabes qui se répétaient souvent : le mot *El Aqreb* revint une dernière fois, puis la voix gutturale et nasillarde se tut et seul le modulement de l'instrument continua, se faisant de plus en plus faible jusqu'à se perdre peu à peu.

Greggs n'avait pas osé quitter sa place, ne sachant que conclure et craignant par un geste de provoquer pour l'un d'eux cette mort

qui semblait suspendue sur leurs têtes sans qu'ils puissent rien faire pour l'éviter. Mais lorsque tout fut redevenu calme il reprit son sang-froid et décida d'agir :

— Etrange musique orientale, s'exclama-t-il, en s'étonnant lui-même de la résonnance de sa propre voix qui coupait enfin le silence de cette pièce que l'on aurait pu croire hantée. Qu'en pensez-vous professeur ?

— Je... je... ne sais pas...

— On croirait qu'un fakir ou un charmeur de serpents s'est introduit auprès de nous ; tout au moins j'ai eu nettement cette impression, et si ma proposition est fondée sur la vérité je crois que notre vie ne vaut plus un sou.

Une peur atroce s'emparait d'eux qui les prenait à la gorge, les glaçait d'effroi, et semblait figer leur sang dans les veines ; ils faisaient un grand effort de volonté pour s'exprimer.

Carrington réagit le premier :

— Il faut en finir avec cette situation inextricable où nous nous trouvons, enfonçons la porte si c'est nécessaire, cassons les vitres, mais sortons d'ici par n'importe quel moyen; au moins là-bas nous retrouverons vos hommes.

— Tout à fait de votre avis, fit Greggs d'un

ton rogue, mais à condition que ces crapules nous laissent passer.

Un temps s'écoula pendant lequel il réfléchissait au meilleur moyen d'échapper à leurs ennemis secrets. Il reprit :

« Que signifient les mots arabes que nous avons entendus ?

— Je ne puis vous les traduire, et cependant, je me souviens d'avoir déjà perçu quelque part cette mélopée ; en Egypte peut-être... J'ai entendu raconter qu'elle est toujours l'annonciatrice d'un grave danger pour ceux qui l'écoutent.

— Tâchez de vous remémorer.

— Impossible, j'ai déjà essayé, c'est ce que je cherche depuis un moment et si j'avais pu en tirer une indication je vous l'aurai déjà communiquée.

— Juste Ciel ! articula Greggs, ne bougez pas professeur, je vous en supplie.

— Pourquoi ?

— Quelque chose me gratte la jambe.

— Expliquez-vous.

— Ça grimpe à présent...

— Ce n'est pas un serpent j'espère ?

— Non, je sens comme un petit animal, un gros moustique ou mieux, une araignée peut-être...

— Une araignée vous croyez ?

— Si je pouvais voir clair... C'est cette mau-

dite obscurité qui complique tout ! Et ça monte... ça monte toujours.

— Ah ! bon je l'ai, j'ai compris !

— Quoi ?

— Je sais ce que signifie le mot « *El Aqreb* ».

— Alors ?

— Il est préférable que vous ne le sachiez pas ; surtout mon cher Bill n'avancez pas, ne faites pas un mouvement, c'est le plus important si vous tenez à votre vie.

— Mais qu'est-ce que c'est voyons, dîtes...

— Un scorpion. Bard a dû être piqué par lui et c'est pour cela qu'il est devenu noir.

— Horrible, proféra Greggs dans un gémissement étranglé. Je suis perdu ! Il y a beaucoup de chances pour que cette bête immonde m'inflige une mort semblable.

— Cela dépend de vous.

— Je n'en puis plus, c'est affreux, j'ai des sueurs froides... mon cher ami si je dois disparaître, je vous prie d'écouter mes dernières volontés que je vous demanderai d'exécuter.

— Volontiers, mais éloignez de vous cette pensée.

— J'ai vécu jusqu'ici très modestement, reprit l'inspecteur d'une voix blanche, et j'ai pu faire quelques économies. Toute ma fortune est déposée à la Middleton Bank, elle consiste environ en mille livres,. Je vous

demande, si un malheur m'arrivait de bien vouloir avertir Mrs Knoles et lui dire que je la fais unique héritière... Puis-je compter que vous me rendrez ce service ?

— Bien sûr mon vieux Bill mais reprenez-vous, tout n'est pas perdu, je vous l'assure ; vous ne courez aucun danger si vous ne remuez pas plus qu'une pierre.

— Je sens que mes forces commencent à décliner et le scorpion monte de plus en plus haut, c'est atroce cette attente.... Maintenant, il est sur ma poitrine... Ah !

— Bill !

— Oui.

— J'ai trouvé votre lampe de poche.

— N'allumez pas je vous en supplie.

— Soyez sans crainte, mais si vous pouvez faire un mouvement brusque et projeter la bête par terre n'hésitez pas... faites attention! votre vie en dépend.

— Je vais tâcher, répondit faiblement l'inspecteur.

— Vous essayez, fit encore le savant haletant.

— Je crois que c'est le moment... Ça y est !

Carrington alluma prestement et projeta le rayon lumineux dans la direction de son ami dont le visage, d'une pâleur mortelle trahissait une indicible émotion. Il se cramponnait à la table, prêt à défaillir.

— Sauvé ! cria-t-il.

Le professeur vit en effet un scorpion noir d'une taille exceptionelle courir par terre. Il saisit alors rapidement le verre à whisky qui, par bonheur était resté sur la table contre laquelle se tenait le policier, le retourna sans dessus dessous et le plaça habilement sur la bête qui s'enfuyait et fut faite prisonnière.

— Regardez Bill, cria le savant en désignant le scorpion qui se débattait vainement, L'insecte venimeux se sentant perdu leva la queue et d'un mouvement brusque se piqua derrière la tête. Quelques instants après il était mort, suicidé.

— Sauvés Bill, nous sommes sauvés ! Il n'y a plus de danger...

Une chute lourde fut la seule réponse à ces paroles; Greggs s'était évanoui.

XIII

L'ETONNANT LILLIPUTIEN

— Il ne manquait plus que cela !

Carrington ne savait plus à quel saint se vouer. Devait-il commencer par porter aide immédiate au surintendant qui, étendu de tout son long sur le sol poussant de courtes respirations, la figure cendrée, les yeux fermés, semblait agoniser ; ou bien valait-il mieux aller au plus vite chercher du secours! Il se décida pour la première éventualité et, partisan des remèdes énergiques, saisit la bouteille de whisky et arrosa copieusement la figure du détective.

Celui-ci ne tarda pas à revenir à lui et se leva brusquement aidé par le professeur rassuré à présent.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il en regardant autour de lui comme s'il ne comprenait pas ce qui était advenu.

— Vous avez tout simplement perdu connaissance, Bill.

— Malédiction ! Je n'aurais pas cru que cela puisse se produire. Quelle faiblesse ridicule !

— Que voulez-vous, cela n'est pas surprenant; vos nerfs étaient tellement ébranlés que vous avez eu une défaillance.

— Ah ! Je comprends à présent, c'est ce scorpion qui m'a mis hors de moi...

— C'est cela, mais il est devenu inoffensif, je l'ai tué ou pour dire plus exactement, il a préféré se suicider !

— Tiens, tiens, je ne savais pas que les bêtes, surtout une immonde comme celle-ci pouvaient se donner la mort. Mais assez bavardé nous devons agir ; nous avons subi des défaites, il faut prendre notre revanche. Attaquons maintenant.

— Je ne demande pas mieux, mais dites-moi comment je puis vous être utile...

— C'est très simple, vous n'avez qu'à me laisser tranquille. Pour le moment, je vais réfléchir.

Greggs parut s'absorber dans ses pensées, puis revint vers le cadavre de Bard, l'examina soigneusement, recula, fit quelques pas en avant, retourna encore comme s'il voulait mesurer les distances. Il s'approcha du secrétaire et fixa le mur en face de celui-ci. Le

panneau représentait un assemblement de curiosités formé par différents fragments de corps humains modelés dans la pierre, des torses originaux, des reproductions de prêtres et de divinités égyptiennes à tête d'animaux. Une statue énorme semblait monter la garde et dominait les autres de toute sa hauteur, elle atteignait presque le plafond ; étant toute en marbre, sculptée avec une rare maîtrise, elle parut retenir tout particulièrement l'attention de Greggs. Elle représentait un guerrier de Hyksos tirant à l'arc ; une grande barbe ondulée descendait de la figure très abimée jusque sur la pointrine.

Malgré qu'il semblait éprouver un très vif intérêt pour cette pierre, l'inspecteur ne la contempla pas longtemps. Il saisit brusquement la lampe que Carrington tenait toujours dans la main et, projetant le faisceau lumineux sur le guerrier approcha résolument.

— C'est ici que nous trouverons la solution du problème, déclara-t-il en faisant jouer le rayon de sa lampe sur le marbre.

Puis d'un geste rapide sa main droite disparut derrière la statue. En même temps des sons gutturaux semblant provenir de la bouche d'un enfant se firent entendre tandis que le professeur poussait un cri de stupéfaction. Le surintendant sortait triomphalement de derrière la cachette quelque chose qu'il ne put

distinguer au premier abord ; Greggs tenait par le cou comme un chien ce qui paraissait être un humain exceptionnellement petit et le déposa sur la table avec précautions.

— Grands dieux ! s'écria l'égyptologue mais c'est cet individu que j'ai vu l'autre nuit dans le parc et qui m'a échappé. Quelle prise ! Toutes mes félicitations mon cher ami.

Le policier se frottait les mains dans une expression de satisfaction bien légitime.

Le petit homme, un nain probablement, car il paraissait être normal quoique très petit grinça des dents, retroussant ses lèvres épaisses dans un rictus qui lui donna un aspect encore plus affreux, semblait prêt à mordre. Carrington recula impressionné, saisi d'un sentiment d'horreur et de dégoût. Le détective approcha de l'être fantastique son revolver, tandis qu'il le maintenait solidement au collet, appliquant au faciès où manquait le nez l'arme menaçante. L'attitude du coupable changea alors. Greggs abaissa l'arme.

— Qui es-tu et comment t'appelles-tu ? questionna rudement le surintendant.

Au grand étonnement des deux hommes, le monstre répondit dans l'anglais le plus pur :

— Abdul Hassan. Ne me tuez pas, je ne ferai pas de mal.

— Je te crois, grogna Greggs, mais je te

brûlerait tout de suite la cervelle si tu fais mine de bouger. C'est toi, n'est-ce pas, qui a mis le scorpion dans cette pièce ?

— Oui, sidi.

— C'est toi également qui a joué de la flûte maudite et qui a chanté en arabe ?

— Oui, sidi.

— Tu as agi sur un ordre... Qui est-ce ?

Le petit monstre leva les yeux au ciel et découvrit ses dents dans une laide grimace :

— Je ne le dirai jamais !

— Alors tu vas mourir hurla Greggs hors de lui en approchant le canon de son revolver près de la tempe de sa victime. Le policier était rouge de colère.

Cependant le nain semblait conserver son calme le plus complet ne montrant aucune émotion :

— Oui sidi, reprit-il d'un air presque heureux, je suis prêt, *In cha Allah !* S'il plaît à Dieu !

* * *

Le détective ne pouvait plus se maîtriser et jeta un lourd regard de haine vers le petit être grâce auquel il n'avait subi que des échecs. Il changea brusquement d'attitude :

— C'est donc également toi, fit-il après un court silence, qui a coupé l'électricité et nous a plongé dans le noir ?

Une étrange lueur passa dans les yeux verts du mystérieux petit bonhomme.

— Oui, sidi.

— Bien. Puisque tu avoues avec cette bonne volonté, tu n'as plus qu'à parfaire ton œuvre en répondant à une dernière question; dévoile-moi l'identité de celui qui t'a ordonné tes faits et gestes contre nous. Allons, parle franchement... Tu n'as pas le droit d'hésiter il me semble ; ma patience est à bout, je te préviens.

L'autre ne broncha pas. L'inspecteur, habitué à ces sortes d'interrogatoires continua :

— Tu avais l'ordre formel de tuer l'un d'entre nous, n'est-ce pas... peut-être tous les trois puisque nous nous trouvions avec ce pauvre Bard ?

— Oui, sidi, et je déplore de n'avoir pas réussi, car tels étaient en effet nos plans. Mais quant à vous dévoiler le nom de mon maître n'insistez pas car cela est complètement impossible.

— Prends garde, petit moricaud !

— Vos menaces ne m'impressionnent pas, je n'ai pas peur devant la mort car je suis sûr qu'Allah m'attend au paradis.

— Ou en enfer, créature de malheur ! Alors te décideras-tu si tu tiens à ta vie ?

— C'est inutile, je ne dirai rien.

— Sais-tu que l'on ne nargue pas Greggs

impunément ? J'en ai assez de tes réticences et je n'ai nullement envie de poursuivre cette conversation. Tant pis pour toi, j'ai passé mon temps à t'offrir une chance de te sauver, et tu refuses. Le sort en est jeté, tu mourras.

Pendant ce court dialogue, Carrington semblait en proie à diverses réactions au fur et à mesure qu'il détaillait le nain des pieds à la tête; il s'approchait de lui peu à peu tenant toujours la lampe de la main droite.

Le détective arracha assez brutalement la nappe qui recouvrait la table et l'enroula sur elle-même jusqu'à ce qu'elle fût devenue longue et mince comme une corde. Ses gestes saccadés traduisaient une impatience ou plutôt sa déception de n'avoir rien pu tirer de l'affreux petit bonhomme. Celui-ci épiait tous ses mouvements, vivement intéressé et un peu surpris. Enfin décidé à satisfaire sa curiosité, il rompit le silence qui donnait aux mouvements habiles de Greggs toute leur importance, et demanda :

— Que fais-tu, sidi ?

— Tu vas t'en rendre compte toi-même, mon gars.

L'inspecteur ponctuait ses gestes d'un sourire méprisant.

Lorsqu'il eut fini sa besogne obtenant ainsi une corde suffisante, le policier s'adressa au professeur :

— Voulez-vous tenir en respect ce mécréant avec votre revolver et m'éclairer le plus près possible, s'il vous plaît. Vous allez m'aider ; et surtout si ce petit bout de rien du tout ose faire un seul geste pour s'en aller, tirez.

— Bien, fit Carrington éberlué, mais qu'allez-vous faire ?

— Nous allons procéder à une petite opération dont Abdul Hassan me donnera des nouvelles... s'il vit encore.

Le surintendant jeta alors une des extrémités de la corde après le lustre qui pendait assez bas, la fixa, et laissa retomber l'autre partie jusqu'au plancher.

— Je vais pendre ce diable, ricana-t-il, car il ne mérite pas la balle pour le tuer.

L'expression de confiance que l'être énigmatique portait sur ses traits pendant toute cette scène s'effaça progressivement pour faire place à une crainte grandissante. Il se sentait moins sûr de lui et de plus en plus inquiet de son sort.

— Tu veux me pendre sidi ? questionna-t-il timidement cette fois et sur un ton curieux continua, c'est indigne d'un Musulman !

— Je m'en moque ! Tu crois peut-être que je vais te demander ton avis... La vermine de ton espèce doit être exterminée sans s'arrêter à des questions de religion.

Abdul Hassan soupira et esquissa une grimace significative à l'intention de l'inspecteur qui parut ne pas la remarquer et qui ajouta :

— Crois-tu donc, petite crapule, que la mort par un scorpion que tu voulais nous infliger soit digne d'un chrétien ?... Dis ?...

Le nain ne répliqua pas, mais son attitude dénotait clairement qu'il était pris d'une panique affreuse.

C'est à cet instant que le savant qui avait suivi cet entretien avec le plus grand sérieux tira Greggs par la manche de son veston et le força à écouter les paroles qu'il lui glissa à l'oreille entre haut et bas sans perdre de vue le prisonnier :

— Ne faites pas cela, supplia-t-il.

— Quoi ? fit son ami qui paraissait ne pas comprendre et le regardait comme s'il se demandait s'il n'avait pas subitement perdu la raison.

— C'est un phénomène extraordinaire, un individu qui représente pour moi une grande valeur scientifique et je voudrais être le premier à en définir la race qui est vraisemblablement inconnue de nous et le présenter à l'Académie des Sciences. De plus nous n'avons pas intérêt à le supprimer car il doit être aux yeux de nos ennemis un précieux auxiliaire et si nous le gardons prisonnier,

peut-être aurai-je des chances de le rendre en échange de ma fille... Les malfaiteurs doivent tenir à lui et je vois là un moyen inespéré de payer la rançon. Ayez pitié de moi et laissez-le en vie.

— Je sais tout çà, rétorqua le policier, mais je vous prie encore une fois de ne pas contrecarrer mes projets. Laissez-moi faire.

Il se retourna alors vers l'Oriental et, le dévisageant une dernière fois l'avertit :

— Abdul Hassan, ta dernière heure est venue ! Réfléchis, veux-tu me répondre à la question que je t'ai posée tout à l'heure avant de rejoindre tes ancêtres ?

Le petit sembla hésiter, tout près d'avouer, puis se réfugia derrière un mutisme obstiné.

Greggs reprit d'un ton sec :

— C'est « oui » ou « non », tu sais que si tu obéis je te laisserai la vie et peut-être la liberté.

— Non, sidi.

— Alors, va au diable !

Il joignit le geste à la parole, s'empara du lien improvisé, fit un nœud autour du cou du petit qui ne résista pas et la lança dans le vide avec un geste brusque. Le corps du nain fut entraîné dans cet élan et sauta en l'air, ses pieds battirent convulsivement dans l'espace et un râle désespéré s'échappa de sa gorge.

Aussitôt le surintendant lâcha prise et le petit homme retomba sur la table; il haletait, la respiration coupée et semblait en proie à une vive terreur.

— Alors tu as vu que c'est sérieux; la prochaine fois, je ne te descendrai plus. Vas-tu parler à présent ?

— Non, sidi.

Greggs fit balancer de nouveau le nain, mais avec plus de force. Il était mieux que jamais persuadé qu'avec son « système » il arriverait à tirer du liliputien des aveux complets. Mais hélas! une fois de plus il se trompait grossièrement.

Le hasard ou un événement imprévu allait servir le personnage à la taille enfantine : avec un grand fracas accompagné de cris de surprise et de douleur qu'émettait le professeur Carrington, la lampe qu'il tenait depuis un assez long moment tomba à terre.

— Aïe !!! s'exclama le savant.

Sur une question du policier, il s'efforça de lui expliquer ce qu'il avait éprouvé qui l'avait forcé à lâcher la lampe. Carrington avait ressenti une vive douleur comme si on lui enfonçait un objet pointu dans la paume.

L'inspecteur fut très contrarié de cet incident, sans lumière il ne pouvait rien, et qu'allait faire ce gringalet qui lui causait tant de

soucis et qui allait certainement avertir ses complices.

A cet instant, les deux amis entendirent un faible bruit, un saut, une chute douce sur le tapis, quelques pas feutrés tout près d'eux puis... plus rien. Le détective chercha en vain à se jeter à la poursuite du fuyard, se heurta à une chaise, perdit l'équilibre et tomba lourdement.

— Sacrée déveine !... Tenez-le, professeur, tâchez de l'empoigner solidement, si non, il nous échappera.

Mais il était trop tard, rien ne bougeait plus dans la pièce; sans doute le petit Abdul Hassan avait-il réussi à disparaître prestement.

— Merveille!... s'écria le savant, Bill, nous sommes libres ! La porte est ouverte !

En effet, une lueur se montrait qui décelait que le battant avait été légèrement tiré ; les deux amis se précipitèrent et purent quitter le bureau sans être inquiétés.

Greggs sortit le premier dans le jardin et donna le signal convenu. Ses hommes accoururent de tous côtés; il leur donna la description de celui qui venait de se sauver et demanda si l'un d'eux avait cru le voir ou s'ils avaient remarqué quelque chose d'anormal. Personne ne put lui fournir de nouveaux renseignements. On organisa alors des bat-

tues dans le parc et les environs de la villa, sous la direction du policier. mais toutes les recherches furent vaines.

Enfin ils durent se rendre à l'évidence, Abdul Hassan restait introuvable comme si un tremblement de terre l'avait englouti. Il était clair qu'il avait pu se sauver grâce à quelqu'un du dehors; car on l'avait certainement aidé... Mais qui ?...

XIV

Le messager mystérieux

Le surintendant jugea désormais inutile de garder ses hommes plus longtemps pensant que ce personnage énigmatique qui disait se nommer *L'Œil de Hachi-Nàhim* qu'il avait attendu en compagnie du professeur ne viendrait plus. La veille au soir déjà Greggs avait douté de cette visite et était persuadé que cet ennemi dont il aurait désiré faire la connaissance n'avait jamais eu l'intention de se rendre à la villa. En tout cas, il avait la certitude qu'à cette heure avancée le visiteur ne viendrait pas.

Les constables attendaient que le policier leur octroie enfin un repos bien mérité dont ils avaient grand besoin après cette nuit harassante pour eux et infructueuse. Ils faisaient cercle autour de leur chef et l'inspecteur se

décida donc après quelques hésitations à les congédier, bien à regret toutefois.

Le petit groupe se dissémina, les uns allant chercher le corps du pauvre Bard et l'amenant lentement à la première voiture dissimulée dans les arbres, et les autres se dirigeant vers la sortie de la propriété. Peu après les automobiles prenaient la route de Londres soulevant derrière elles un nuage de poussière.

Carrington et son ami se sentirent alors plus seuls et remontèrent les allées dans la direction de la villa sans pouvoir chasser de leur pensée une tristesse accablante qui s'emparait d'eux. La gravité de la situation ne leur échappait pas et ils durent faire appel à toute leur énergie pour ne pas se laisser dominer par un désespoir qu'ils cherchaient en vain à raisonner.

L'heure du rendez-vous, cinq heures du matin, était depuis longtemps passée et une nouvelle journée apparaissait déjà, précisant peu à peu les formes et les couleurs de toute la nature ; l'obscurité s'était dissipée de bonne heure faisant place à la clarté matinale et la maison que les deux hommes rejoignaient sortait de la brume.

Le « home » était calme et triste après tous ces bouleversements, pas un bruit, pas une chanson, pas une voix claire ne troublait

le silence ainsi qu'auparavant lorsque les occupantes étaient là.

Carrington et Greggs se retournèrent afin de regarder disparaître derrière les collines encore imprécises des environs les voitures qui emmenaient les agents. Enfin l'inspecteur commença :

— Encore une nuit qui valait bien la peine d'être vécue, fit-il amèrement, après avoir pris toutes mes précautions voilà le résultat obtenu jusqu'à présent : nul, ou à peu près, puisque nous n'avons pu avoir aucune précision de cet étrange petit bonhomme qui nous a faussé compagnie. Notre bilan n'est pas brillant, deux morts, votre fille toujours entre les griffes de cet être diabolique qui nous a dupés une fois de plus, et la statue disparue !...

Le savant ne disait rien, en proie à une sombre mélancolie, et c'est son ami qui reprit :

« Mon cher ami, je dois avouer la chose qui m'est la plus pénible de mon existence dont je suis maintenant persuadé et qui est la vérité : je ne vaux plus rien. Depuis que je m'occupe de votre cas, je n'ai éprouvé qu'une défaite, ou plutôt une série de défaites comme jamais il n'y en eut au cours de ma carrière déjà longue; et je ne suis pas prêt de joindre nos adversaires à qui je vou-

drais faire payer chèrement les affronts qu'ils m'infligent actuellement. Ah ! si je les tenais !...

Et les poings du surintendant se crispaient comme pour châtier quelqu'un d'invisible.

Celui à qui il s'adressait ne paraissait pas attacher d'importance à ce monologue et suivait le cours de ses réflexions sans songer à l'interrompre, cependant il dit :

— Vous pouvez compter trois morts, mon ami, et ses larmes apparaissaient sans qu'il songea à les dissimuler. Ma pauvre Joan!! Je crains fort qu'elle n'ait déjà quitté le monde des vivants, je tremble, car j'ai un pressentiment que je ne reverrai peut-être jamais ma fille bien-aimée !

L'émotion profonde qui se dégageait de ces paroles gagna son compagnon qui s'humilia presque :

— C'est de ma faute, j'aurais dû la retrouver, jamais je n'oublierai cet échec !

Carrington lui serra la main avec force :

— Vous n'avez absolument rien à vous reprocher, mon cher Bill, vous avez montré du courage, vous avez fait votre devoir avec un véritable héroïsme, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle reconnaissance j'ai pour tout ce que vous entreprenez dans le but de retrouver mon enfant adorée ; merci, cher

grand ami, merci du fond du cœur, quoi qu'il advienne !

Ils s'embrassèrent d'un commun accord où ils n'avaient pas envie d'exprimer par des mots l'indicible angoisse qui les unissait et par laquelle ils se comprenaient mieux.

Puis, muets à présent, mais le front barré de plis et le visage grave, ils réintégrèrent le bureau. Un silence douloureux s'établit pendant lequel le professeur paraissait mesurer les minutes qui passaient, et Greggs tapotait machinalement sur la table où reposait tout à l'heure le nain.

Tout à coup on frappa à la porte, très doucement, mais ils sursautèrent car la même supposition les assaillait : si c'était l'homme tant attendu qu'ils n'espéraient plus...

Le professeur entr'ouvrit avec précautions et la présence de celui qui apparut les ramena à la réalité, c'était tout simplement Oman. L'Arabe s'inclina comme de coutume:

— Missié déjà levé ?

— Est-ce que cela te regarde... Qu'y a-t-il?... D'où viens-tu ?...

— Missié excuse... Missié oublie que li donné congé à Oman, à Mrs Calthorpe et à Miss Claire... Missié ordonné pas revenir avant le jour, alors je...

— C'est juste, que venais-tu chercher encore ?....

— Un missié désire parler à missié professeur.

— Un monsieur, quel monsieur? Où est-il?

— Dans le hall, missié.

— Fais-le rentrer.

Quelques instants s'écoulèrent avant qu'apparaisse à l'entrée de la pièce le nouveau venu dont Carrington put tout de suite juger qu'il était Oriental. Cet homme portait un turban sale et défraîchi qui lui recouvrait la tête, il était entouré d'un burnous long et ample qui lui tombait jusqu'aux pieds chaussés de pantoufles rouges comme en mettent les Africains; on voyait à peine sa peau basanée, ses yeux immenses et brillants, sous cet accoutrement.

Après un rapide coup d'œil aux deux amis qui le contemplaient non sans un certain étonnement, il porta sa main à ses lèvres et salua à la manière arabe.

— Mon nom est Ali Mehmed, fit-il dans un très mauvais anglais, je viens de la part de Miss Carrington.

— Quoi ? Est-ce possible ?... s'écria le professeur, de la part de ma petite Joan, où est-elle?

L'homme lui imposa silence d'une manière impérative en mettant un doigt sur les lèvres.

— Dites-moi au moins si elle est en vie,

put cependant prononcer le père qu'empoignait un doute intolérable.

— J'ai risqué ma vie pour venir jusqu'ici et si l'*Œil de Hachi-Nâhim* le savait, je courrais à une mort certaine, mais je l'ai fait pour la blanche demoiselle qui m'a tellement supplié.

— Oui, et alors, parlez, quel est le but de votre mission ?... fit le savant qui ne pouvait cacher son énervement.

— Un instant, coupa Greggs en se mêlant à la conversation, il y a lieu de se méfier mon ami, après toutes les surprises que l'on sème sur notre route...

Il se tourna vers le messager :

— Vous prétendez venir de la part de Miss Carrington, prouvez-le, nous ne sommes pas tenus de vous croire, avez-vous quelque chose qui justifie ce que vous avancez ?

L'autre, impassible, s'inclina et reprit :

— Mehmed ne ment jamais je dis la vérité, voyez... Et il tendit d'un geste méprisant et hautain un papier roulé qu'il avait sorti de dessous son ample vêtement.

Le professeur lui arracha plutôt qu'il ne le saisit des pattes à la peau dorée :

— Une lettre !... De ma fille !...

— Voyons, fit Greggs intéressé.

Carrington lut alors :

« Mon cher papa, si vous tenez à me re-

voir, venez immédiatement, je vous attends, ne tardez pas, je vous en supplie, car... je mourrais ! Je cours un danger immense et l'homme qui me tient prisonnière demande 1.000 livres pour ma libération, venez et apportez l'argent tout de suite... Affectueusement, votre fille bien-aimée, Joan ».

— Çà, c'est un comble, mâchonna Greggs en grinçant des dents, votre fameux personnage n'est tout simplement qu'un vulgaire bandit; en voilà la preuve, et je crois que nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de mettre cet individu sous les verrous.

Mehmed grinça :

— Dans ce cas, répondit-il calmement, la mademoiselle blanche mourra immédiatement.

— Non, non ! s'écria le professeur à qui l'idée que c'est à lui que sa fille devrait sa condamnation était insupportable, j'irai et j'apporterai la somme demandée.

Il se tourna vers le surintendant qui fit rapidement un geste d'approbation; puis reprenant alors :

— Mais où ?... Où faut-il aller ?...

L'Arabe eut un sourire cynique sur ses lèvres barbues :

— Ne vous préoccupez pas de çà, je connais le chemin, je vous mènerai là-bas... Mais à une condition.

— Laquelle ?
— Vous serez seul.

* * *

L'hôte de la maison avait été tellement ému par l'apparition de cet étrange Oriental et par les nouvelles qu'il lui avait apportées qu'il ne put réaliser dans le moment même ce que représentait le montant de la rançon.

Il se rendait compte que l'on exigeait de lui une véritable fortune ! Bien qu'il fut un homme riche, Carrington doutait fort de trouver dans son coffre la somme entière, et de fait, lorsqu'il voulut la prendre, le meuble métallique dans lequel il mettait toutes ses valeurs et objets précieux, ne renfermait que 70 livres de billets, à part quelques bagues de prix.

L'Arabe, constatant son trouble, prit la parole :

— Emportez ce que vous avez ici, sidi ; pour le reste, je crois que mon maître se contentera d'un chèque.

— Quelle merveilleuse solution !

Le savant n'avait pas osé espérer cet arrangement et fut ravi de l'entendre accepter par le messager. Il remplit alors un feuillet de son carnet personnel et demanda à partir au plus vite.

Greggs, qui avait suivi cette petite scène

où se jouait une existence humaine, sans un tressaillement, sans un froncement de sourcils auquel il était habitué, serra la main que le professeur lui tendait et promit de l'attendre ainsi qu'il l'en priait.

Ne pouvant réfréner son impatience, Carrington partit à grand pas suivi de son guide et d'Oman qui les conduisit jusqu'au portail. Devant la grille, une voiture attendait, tous feux éteints, et dès que le maître de la maison apparut le moteur se mit en marche.

Au volant se tenait un homme de forte corpulence dont on ne pouvait distinguer les traits, mais qui semblait également être un Musulman.

Ali Mehmed ouvrit la portière et s'inclinant devant le voyageur lui fit signe de prendre place dans l'automobile :

— Veuillez vous donner la peine de monter... Bientôt vous serrerez votre fille entre vos bras.

— Est-ce possible, se répétait le professeur.

Mehmed monta à côté du chauffeur avec qui il n'échangea pas une parole. Aussitôt la voiture démarra et s'élança à vive allure vers Wandsworth-Common, enfin traversa le pont de la Tamise et continua de rouler en augmentant encore de vitesse.

Le véhicule stoppa enfin sans la moindre

secousse devant une maison en briques rouges située dans une petite ruelle que Carrington n'avait jamais remarquée à cet endroit ; d'ailleurs il ne savait pas ou il se trouvait exactement, mais essaya de s'orienter et comprit qu'il était approximativement dans le quartier de Fulham.

Malgré la journée avancée et qu'il fasse encore grand soleil il n'y avait pas âme qui vive dans la rue déserte et discrète.

— C'est ici, fit Ali, sur le même ton obséquieux en désignant un portail en retrait des autres demeures, veuillez vous donner la peine de me suivre.

Sur ces mots, il rentra suivi de Carrington dans le bâtiment dont il semblait connaître tous les détours; ils enfilèrent un sombre couloir où l'on ne distinguait rien de précis, cependant on pouvait conclure que la sévérité de ces murs froids et hostiles correspondait bien avec les noirs desseins de ses habitants.

— C'est au premier, fit l'Arabe.

Bientôt ils arrivèrent devant une porte sur laquelle il n'y avait aucune indication ; l'Oriental frappa à trois reprises d'une manière un peu spéciale tandis que le professeur l'observait attentivement, ils entrèrent. Introduit dans la pièce, le savant fut aveuglé par l'obscurité qui y régnait, due au store tout à fait tiré devant la fenêtre et qui ne

laissait filtrer aucun rayon lumineux; puis il sentit un formidable coup de poing dans le dos qui le projeta au milieu.

Ali Mehmed se débarrassa de son masque de politesse exagérée pour être sincère et apparut alors sous son vrai visage; l'Oriental se planta résolument devant le savant :

— Ton argent, vite... et surtout le chèque, fit-il sur un ton menaçant, sans quoi...

L'interpellé vit briller sous ses yeux un petit objet qui ne pouvait être qu'un poignard.

— Et ma fille, où est-elle ?... C'était donc un piège tendu pour me dépouiller ?

— Tais-toi, fit Ali Mehmed, encore un mot et je te coupe la gorge ; donne ce que je te demande et surtout fais vite.

Une résistance dans de telles conditions aurait été pure folie et Carrington abasourdi et désespéré tendit à contre-cœur la serviette en cuir où il avait mis tout ce qu'il possèdait pour délivrer son enfant.

L'autre la lui arracha des mains précipitamment alléché par l'appât du gain et vérifia minutieusement le contenu, puis hocha la tête :

— Tout est en ordre, fit-il avec satisfaction. Dès que j'aurai encaissé le chèque on te délivrera.

Sans plus daigner honorer le nouveau pri-

sonnier d'un coup d'œil il se retourna vers la porte et l'ouvrit.

— S...d ! aurait voulu dire le professeur atterré, mais il resta la bouche close car un événement nouveau le clouait de surprise.

L'Arabe leva les mains de dessous son burnous et les étendit au-dessus de sa tête comme si quelqu'un avait dit « haut les mains » ! tandis qu'un tremblement l'agitait des pieds à la tête.

La porte était maintenant assez largement ouverte pour que l'Anglais qui ne savait ce qui allait encore lui arriver put se rendre compte qu'un nouveau venu se tenait devant l'Oriental ; celui-ci reculait de plus en plus en proie semblait-il à une grande frayeur.

Une voix bien connue du savant proféra un: « Crapule ! » sonore.

Cette exclamation fut dite sur un ton énergique, et, à la grande stupéfaction du spectateur de cette rencontre, il vit Greggs lui-même qui tenait un revolver sous le nez de l'Arabe décontenancé.

Au même instant son poing tomba lourdement sur la face d'Ali Mehmed qui étouffant un cri, fit une chute et resta à terre en poussant un gémissement sourd.

Le surintendant se précipita sur lui, on entendit un déclic ; Carrington entrevit qu'il passait des menottes solides autour des poi-

gnets du traître qui devint à son tour prisonnier.

— Et maintenant mon gaillard, déclara l'inspecteur d'une voix menaçante qui ne laissait aucun doute sur ses intentions, je te donne trente secondes pour avouer tout. Trente secondes, et pas plus ; je te préviens que quinze se sont déjà écoulées... Tu n'as pas joué seul cette partie... Avoue tu as eu des complices... dis leur nom, vite ! Vingt-cinq secondes sont passées, il t'en reste cinq pour te décider ou je t'abattrai comme un chien enragé.

Ali Mehmed se tordait d'épouvante, un cri rauque sortit de sa gorge serrée et il murmura dans un langage presque incompréhensible :

— Grâce !... grâce !... fit-il en roulant les yeux de telle manière que l'on en voyait que le blanc, je vais tout dire, mais laissez-moi vivre.

— Trente secondes sont passées... Qui est-ce ?

— Un Arabe comme moi, je connais seulement son prénom : il s'appelle Aboul Kerem.

— Où est-il ?

— Il doit venir dans un quart d'heure...

— Çà tombe à pic ! fit Greggs toujours méfiant cependant, on va lui organiser une petite réception !

XV

Le traitre

Carrington ne revenait pas de sa stupéfaction d'avoir reconnu son ami Greggs venant juste au moment où il craignait pour ses jours le délivrer des griffes de ce bandit arabe ? Comment l'inspecteur avait-il pu arriver jusque-là ? Mystère.

Cependant le policier arrachait des mains d'Ali Mehmed la précieuse serviette et la remettait au professeur après en avoir vérifié le contenu d'un coup d'œil. Sans paraître prendre garde à la muette interrogation que lui adressait celui-ci, il se dirigea tout de suite vers la fenêtre qu'il ouvrit, et tenta d'en soulever le store. Temps perdu, malgré ses efforts réitérés le surintendant eut toutes les peines du monde à le faire monter de vingt centimètres au plus car un mécanisme se-

cret était agencé de telle manière que l'on se trouvait dans l'impossibilité de le bouger.

Par cette petite ouverture Greggs put se rendre compte cependant que la croisée était défendu extérieurement par de gros barreaux de fer oxydés à cause de l'humidité et des années ; l'issue était donc obstruée et le policier ne fit qu'une constation ne lui apportant rien de précis, c'est que cette pièce donnait sur une cour étroite, grise et vieille aux murs inhospitaliers.

N'espérant plus rien déceler d'intéressant pour l'instant il décida de se rapprocher de son prisonnier qu'il n'avait cessé de surveiller habilement pendant sa rapide exploration, afin d'obtenir les renseignements qui lui manquaient pour mener son enquête à bien.

Un peu de jour éclairait à présent le lieu où les trois hommes s'étaient réunis et un observateur aurait pu s'étonner de l'apparence dénudée de l'endroit, mais Greggs n'était pas un homme à s'arrêter à de si petits détails lorsqu'il pouvait obtenir des explications autrement passionnantes ; sans plus paraître accorder attention à tout ce qui l'entourait puisqu'il en connaissait déjà les moindres détails, les ayant envisagés d'un coup d'œil exercé, il interrogea brusquement Ali Mehmed dont les traits contractés étaient plus visibles depuis que la lumière pénétrait mieux :

— A qui appartient cet appartement, sacripant de malheur ?

L'Oriental hésita, puis, haussant les épaules :

— Je ne sais pas, sidi...

— Quoi ? tu ne sais pas, rugit le policier en lui assénant une terrible tape, mentiras-tu encore lorsque tu sauras ce qu'il t'en coûte ?

— Tiens, ça t'apprendra !

L'Arabe geignait, tenant sa tête inclinée sur sa poitrine et étouffant un juron de douleur :

— Ne me bats pas sidi ; je vais acquiescer à ton désir car je viens de me rappeler que c'est Aboul Kérem qui l'a loué.

— Ah, ah ! fit Greggs, si tu commences à devenir raisonnable tu t'épargneras bien des peines... Bon, alors selon tes dires c'est ton copain qui avait pris cette pièce en location n'est-ce pas ?... Et pour quelle raison ?

— Pour lui...

— Je vois qu'il n'y a pas un meuble ici donc il n'habite pas là. Allons exprime-toi clairement.

L'inspecteur était à bout de patience.

— Moi j'ignore Allah m'en est témoin !

— Ah, as ! tu ne veux pas savoir ! Eh bien, je vais te le dire : vous vous êtes mis d'accord tous les deux pour assommer ici-même le professeur après l'avoir attiré dans ce guet-apens. Mais vous comptiez sans Greggs...

— Moi, je suis innocent, gémit l'Oriental... avoir seulement fait ce que Aboul Kerem a dit moi.

— Bon, bon, on verra ça.

Le surintendant se détourna de l'Arabe qui, accroupi à terre contre le mur peint à la chaux, n'osait regarder celui qui le questionnait et restait immobile tel un chien battu.

S'approchant alors du professeur le détective lui parla entre haut et bas :

— Enfin, un petit succès, confia-t-il, je brûle déjà de savoir qui est ce fameux Aboul Kerem.

— Je ne sais comment vous remercier Bill, vous avez droit à toute ma reconnaissance.

— N'en parlons pas, je vous en prie.

— Si ! vous êtes arrivé juste à temps et sans votre aide providentielle, je n'ose supposer les suites de cette fâcheuse aventure... Mais une chose m'intrigue, je voudrais vous demander...

— Je vous écoute.

Le savant baissa le ton afin que leur prisonnier ne puisse saisir le moindre mot :

— Comment avez-vous pu être ici presque en même temps que moi ? Ce qui vous a permis de réussir cet exploit.

— C'est enfantin fit l'autre, je me méfiais dès le commencement de ce gas-là qui ne me disait rien de bon et vous pensez bien que si je vous ai laissé partir, c'est que je préparais

uu plan qui a réussi cette fois. Lorsque vous avez quitté en voiture votre maison, j'ai pu passer inaperçu aux yeux d'Oman et m'accrocher derrière l'automobile grâce à quoi j'ai fait la promenade en même temps que vous et me suis trouvé sur vos talons devant la porte d'entrée. Constatant que vous entriez avec ce sinistre personnage je vous suivis en me dissimulant le plus possible, dans cette maison qui me paraissait pour le moins douteuse, car je redoutais le pire. J'étais décidé à vous suivre aussi loin qu'il l'aurait fallu ce qui me sembla une précaution fort raisonnable, et voilà toute l'histoire.

— Magnifique ! ne put s'empêcher de dire tout haut le professeur avec une sincère admiration... Mon cher, vous êtes vraiment un des as de votre métier !

L'inspecteur flatté dans son amour-propre mais modeste, se récusa :

— Laissons cela, ce n'est rien à côté de ce que je voudrais réaliser...

— Qu'allez-vous faire ?

— Attendre jusqu'à ce que le deuxième oiseau apparaisse.

— Vous avez quelque espoir de réussir ?

Greggs n'eut pas le temps de répondre ; trois coups secs frappés de la même manière que l'Oriental l'avait fait auparavant se firent entendre. Ali Mehmed sursauta comme électrisé,

mais le policier se tenait déjà auprès de lui et appuyait le canon de son revolver sur la face jaune et crispée en commandant :

— Dis-lui qu'il entre, mais en arabe.

L'autre obéit aveuglément :

— Edkhol ! fit-il de sa voix gutturale qui tremblait.

Aussitôt la porte glissa lentement et une figure bronzée se montra dans l'entrebâillement.

A peine l'individu attendu avait-il fait un pas dans la pièce que le surintendant bondit sur lui et, l'attirant, le força brutalement à entrer dans la chambre ; une courte lutte s'ensuivit et bientôt Greggs fut maître de la situation. Considérant la forme humaine qui se débattait dans l'ombre il lui jeta ces paroles :

— Soyez le bienvenu, Aboul Kerem ! nous désirions vivement vous connaître.

— Aboul Kerem ! bégaya Carrington, mais... mais... c'est Oman... mon domestique !

* * *

La stupéfaction pour ne pas dire la terreur d'Oman, car c'était bien lui qui venait d'entrer, ne connut plus de bornes. Il ouvrait la bouche pour parler, mais n'arrivait à articuler aucun son tant il était dominé par la peur.

— Ah ! Monsieur Oman, fit Greggs d'un ton narquois, tiens, tiens, qui aurait supposé cela ?

C'est donc toi, sale vermine, qui a mis en scène toute cette comédie ?... C'est encore toi qui a tramé cette machination ignoble contre ton propre bienfaiteur ?... Mon vieux salopard ce petit jeu là te rapportera au moins cinq ans à Dartmoor, je te le garantis, et ce ne sera que justice !

Le domestique jeta un regard désespéré à son corréligionnaire puis dévisageant tour à tour le professeur et son ami, il se jeta à genoux comme un lâche qu'il était et leva les bras vers le ciel dans l'attitude de celui qui va faire une prière :

— Une erreur missié... fit-il en sanglotant, Oman fidèle à maître... Oman jamais fait mal à personne... Oman bon caractère...

Il se perdait dans un flot de paroles entremêlées d'exclamations arabes qu'il prononçait avec force.

— ...Oman si bon, répéta ironiquement le surintendant sarcastique, qu'il mérite d'être pendu !... Si tu veux mon gaillard que l'on réduise ton châtiment si cela est possible, tu as intérêt à tout avouer ; d'ailleurs il est inutile de nier car les preuves flagrantes sont contre toi. Tu ne formes avec Aboul Kerem qu'un seul et même personnage, cela ne fait pas l'ombre d'un doute !

— L'Arabe se referma dans un mutisme décourageant mais l'inspecteur reprit :

— Une question m'intéresse encore davantage pour l'instant et tu vas tâcher de m'aider à l'éclaircir : cela m'étonnerait que vous deux ayez pu agir seuls mais c'est possible ; que vouliez-vous faire de l'argent et des bijoux que vous comptiez extorquer si facilement à mon ami ? Réponds.

— Oman sait rien de l'argent et des bijoux... li connait pas ça.

Greggs furieux de cet entêtement vraiment digne d'un Oriental pure race qui niait encore malgré les charges accablantes qui pesaient sur les deux acolytes, fit miroiter son arme dans un rai de lumière devant la figure exaspérée de l'accusé.

— J'ai trop de patience avec toi, plus de pitié à ton égard, maintenant j'agirai et si je te tue personne ne me le reprochera, bien au contraire la police me sera reconnaissante d'avoir débarrassé la société d'un drôle de ton espèce... Mais avant de te tuer, je vais te poser un dernier ultimatum. Y a-t-il un troisième comparse dans votre combinaison ?

— Non sidi, je le jure !

— On sait ce que valent tes serments... Enfin supposons que je te croie. Vous vouliez quitter Londres, n'est-ce pas ? Et peut-être même l'Europe, cela ne m'étonnerait nullement de vous.

— Oui, sidi.

— Où vouliez-vous aller ?

— Dans notre pays.

— Ah, ah ! Mais dis-moi, autre chose sur laquelle tu me dois toute la vérité car si tu veux que Dieu te préserve ne mens pas ; tu connaissais les ravisseurs de Miss Carrington?

Très lentement la réponse vint :

— Oui.

— Comment s'appellent-ils ?

Oman tréssaillit comme s'il avait peur de prononcer le nom :

— Personnage très haut placé, fit-il enfin.

— Mais qui ?

— Le grand-prêtre lui-même.

— Le grand-prêtre d'où ?

— De Hachi-Nâhim.

— Tu fais partie de cette organisation maudite.

— Oui, sidi.

— Alors c'est le fameux « *Œil de Hachi-Náhim* » ?

— Oui, sidi.

— Tu vas me dire son vrai nom, car l'autre est seulement un pseudonyme sous lequel il se cache.

— Il se nomme *Benga Pacha.*

— *Benga Pacha* ! répéta le policier comme s'il voulait graver ce nom en sa mémoire.

— Tu vas nous conduire immédiatement chez lui.

Oman sursauta d'un air épouvanté :

— Impossible sidi s'écria-t-il sans pouvoir maîtriser une peur atroce.

— Et pourqoui ?

— Ça serait ma mort certaine.

— Je m'en moque, entre nous tu l'auras bien méritée.

XVI

Le dernier des mouqaddes

Aboul Kerem et son compagnon Ali Mehmed se lamentaient, formulaient des plaintes et des gémissements avec de grandes protestations à la manière orientale, essayant de gagner du temps afin de se dérober aux objurgations de ceux qui les tenaient en leur pouvoir, mais en vain... Ils durent consentir à mener les deux blancs qui le leur ordonnaient vers cet étrange grand-prêtre dont le nom était *Benga Pacha.*

Greggs tenait plus que jamais à faire la connaissance de celui qui, sous le pseudonyme de l'*Œil de Hachi-Nâhim,* avait déjà tant fait parler de lui. Il força les complices à descendre sous la menace de les abattre de son arme braquée dans leur direction s'ils essayaient la moindre tentative d'évasion.

Le petit groupe se trouva bientôt au coin de la New Kings Road où se trouvait un poste

de police que le surintendant contempla avec une satisfaction évidente avant d'y pénétrer. Il remit Ali Mehmed entre les mains du sergent de service en lui recommandant de le surveiller de près ; il requit trois aides pour l'accompagner dans sa nouvelle expédition, ceux-ci entourèrent Oman obligé de leur monter le chemin.

L'inspecteur héla une voiture de police où ils s'engouffrérent hâtivement.

Après avoir traversé quelques rues ils franchirent la Tamise et bientôt le véhicule se trouva dans le quartier plus fréquenté de Peckham aux habitations mi-bourgeoises, mi-populeuses et, sur les indications du serviteur de plus en plus terrorisé, se dirigea vers une des trois grandes mosquées de Londres que les Musulmans appellent en arabe « Jamâ ».

Avec ses blanches murailles surmontées de minarets pointus derrière lesquels se montraient les toits verts ou gris des maisons environnantes, au milieu de son petit jardin aux arbustes formant des dessins à l'orientale et aux allées recouvertes de cailloux blancs, l'édifice soigneusement entretenu donnait l'impression que l'on se trouvait véritablement dans une de ces villes lointaines qui sont le but de beaux voyages. Mais il y avait tout près de là de vulgaires bâtisses en briques rouges qui démentaient cette illusion.

La figure d'Oman, alias Aboul Kerem, se décomposa et devint blanche comme un linge quand la voiture s'arrêta devant la mosquée.

— C'est ici, dit-il, mais pour l'amour de Dieu, relâchez-moi, missié, Oman dira tout... li laissé aller...

Pour toute réponse l'inspecteur le secoua énergiquement et le saisit avec sa forte poigne pour le déposer aussitôt devant lui.

— *Benga Pacha* tuer Oman si li sait que je vous mené, résista l'Arabe en tremblant de tous ses membres.

— Pas de blague, fripouille, assez discuté, grogna le détective impatienté, tu vas nous montrer le chemin ou gare... Est-ce dans la mosquée même que ton fameux *Benga Pacha* habite? Cela m'étonnerait fortement, hein?...

— Non, c'est l'autre côté de la jamâ, vous allller l'autre côté...

Greggs dirigea les yeux dans la direction qu'indiquait l'Oriental et jugea qu'il avait dit vrai.

— Bravo ! Comme ça tu me plais, concéda-t-il dans un rire forcé, allons venez professeur, nous voilà près du but, ce n'est pas le moment de s'attarder.

Il fit un geste à l'adresse du conducteur qui comprit qu'il devait les attendre et se tenir prêt à démarrer à toute vitesse au moindre

signal, et ils se dirigèrent, lui, Oman encadré par les agents, et Carrington vers la maisonnette à moitié cachée sous du chèvre-feuille et du lierre. Qui aurait pensé que c'était là le repaire d'un redoutable adversaire que représentait pour eux le grand-prêtre.

Le détective marchait allègrement, sûr qu'il allait découvrir du nouveau susceptible d'orienter ses recherches plus sûrement, les quatre hommes derrière lui ne le quittant pas du regard, et enfin le professeur fermant le groupe plus las et déprimé par les émotions qu'il ne l'avait jamais été.

Avant de frapper à l'habitation indiquée, le policier posta ses agents de distance en distance jusqu'à la porte de sorte qu'ils n'étaient plus que trois lorsqu'ils frappèrent contre le lourd battant finement sculpté à moitié dissimulé sous le feuillage, par où on accédait à la maisonnette reliée à la mosquée par une longue galerie ouverte.

Un gong retentit à l'intérieur, presqu'aussitôt la porte s'ouvrit et la rude figure d'un vieux Musulman à la barbe imposante s'encadra dans l'entrebaillement :

— Salem-Aleikum, fit le vieillard en saluant en langue arabe.

Greggs fit un pas, le poussa légèrement de côté et se carrant de toute la largeur de son corps d'athlète devant l'homme un peu sur-

pris de cette brusque intrusion, demanda:

— Je vourais parler à *Benga Pacha.*

L'autre hocha la tête en une interrogation qui montrait qu'il ne pouvait comprendre ces paroles; cependant les mots de *Benga Pacha* accompagnés d'un geste significatif du détective lui montrèrent de quoi il s'agissait. Il répondit :

— Ouach esmek ?...

Le surintenant s'adressa à Oman :

— Que veut-il ? demanda-t-il rudement.

— Il veut savoir votre nom, expliqua l'autre peureux.

— Dis que nous sommes des amis.

— Ah'bab articula le domestique.

L'Oriental disparut pour revenir immédiatement après :

— Edkhol, fit-il en s'inclinant cérémonieusement comme pour leur faire place, iestenna fik.

— Que dit-il ?

— Entrez, le grand-prêtre vous attend.

Le vieillard à barbe blanche les conduisit dans une pièce dans laquelle on pénétrait en soulevant un rideau en grosses perles bariolées qui retombait jusqu'à terre; cette chambre était de grandes dimensions et décorée dans un style arabe, des ornements orientaux pendaient aux murs, mais elle était presque vide.

Au milieu se trouvait un grand tapis sur lequel un homme à moitié allongé, moitié agenouillé, étendant les mains sur le sol et la tête inclinée en avant semblait absorbé dans une prière.

Auprès de lui, sur un trépied, était posé un vase précieux en métal d'où s'élevait un nuage bleu répandant dans l'atmosphère une odeur étrange et persistante.

L'homme resta quelques minutes encore dans cette prostration et murmurant des invocations incompréhensibles, puis se leva et les deux amis intrigués purent contempler ses traits.

Greggs vit à l'expression du savant qu'ils étaient en présence de l'individu qui avait rendu cette visite nocturne à la villa et menacé de mort Miss Carrington si la tête de *Systratis* ne lui était pas rendue. Il n'y avait plus de doute : *l'Œil de Hachi-Nâhim* et *Benga Pacha* ne faisaient qu'un.

Le grand prêtre s'inclina lentement en levant la main à son front où ne se lisait aucun étonnement.

— Allah est grand et Mahomet est son prophète !... Je vous attendais, professeur Carrington, hélas ! vous venez trop tard...

— Trop tard, s'écria en sanglotant le sevant, quoi ?... Elle... elle est donc morte ?...

L'autre baissa la tête.

— Elle dort... In Cha Allah !

* * *

— Elle dort ? demanda impatiemment l'égyptologue, que signifie ?... Que voulez-vous dire ?...

Sans répondre, le grand prêtre retourna sur le tapis et portant ses regards vers le ciel se prosterna quelques instants, puis revint vers les deux européens :

— La bonté d'Allah est indescriptible, prononça-t-il lentement d'une voix solennelle, il voit au plus profond au cœur de ses croyants, il pardonne au pêcheur, mais sa punition pour les traîtres est terrible. Je sais pourquoi, vous profanes, êtes venus jusqu'ici, Mahomet m'a permis d'ouvrir mes yeux, aveuglés jusqu'à présent par mes desseins erronés, sur la vérité. Vous, professeur, n'avez pas menti en prétendant que la statue précieuse vous avait été dérobée; je sais que vous étiez sincère en décidant de me la donner, mais que vous n'avez pas pu vous exécuter parce qu'une main criminelle guidée par l'appât de cette richesse inestimable vous avait précédé.

Tandis qu'il parlait, ses yeux perçants étaient dirigés vers un lointain imprécis comme s'il s'adressait à un auditeur invisible ;

« Je sais aussi, reprit-il après un court silence, que le coupable, se voyant découvert n'a pas reculé devant un meurtre pour masquer cet abominable forfait et a laissé arrêter à sa place un innocent. Mon âme est débarrassée de ce lourd fardeau qui m'accablait jusqu'à présent, mon cœur est plus léger, ma conscience est nette, ma vue est claire et me permet de lire la vérité comme dans un livre ouvert... Je veux réparer le mal que j'ai fait et ainsi, Professeur Carrington, je puis vous dire qu'avec la protection d'Allah qui nous illumine de son inépuisable bonté, votre fille vous sera rendue.

— Merci !... Mille fois merci !... s'écria le savant qui se voyait au bout de ses souffrances tandis que Greggs sceptique, ne paraissait pas croire à ce que formulait le Musulman.

Benga Pacha leur fit signe de se taire et continua :

— Toi, Kelb, dit-il à Oman qui chancelait sur ses jambes, et ses traits ridés prirent une extraordinaire expression de haine farouche, toi... fils de chien... tu auras ton châtiment ! Il est écrit.

L'interpellé blémit et s'écroula aux pieds du grand-prêtre dans une supplication désespérée ;

— Je vais tout avouer, dit-il, accordez-moi la vie... Gráce !

Benga Pacha le repoussa rudement :

— Trop tard, répondit-il, mais ces hommes blancs doivent connaître tes crimes, réponds, c'est bien toi qui, aveuglé par la valeur infinie de la tête de *Systratis*, l'a volée.

— Oui, c'est moi.

— C'est bien toi qui as tué la Française en lui enfonçant le clou pour attirer les soupçons sur l'assistant innocent ?

— Oui... C'est moi ! missié, pitié... pitié... miséricorde !

Impassible, le grand-prêtre continuait son interrogatoire devant les deux amis stupéfaits :

— C'est encore toi qui as trahi les Hachi-Nâhim avec toute la lâcheté dont tu es capable...

— Oui, c'est moi... Je suis un misérable, mais de grâce... laissez-moi la vie, je me repentirai.

Mais déjà *Benga-Pacha* ne le regardait plus et n'écoutait pas ses promesses et ses supplications suggérées par une crainte insurmontable qui lui arachait des cris inhumains; l'homme s'adressant aux visiteurs leur dit :

— Suivez-moi !

A sa suite ils pénétrèrent dans une pièce

avoisinante, vide elle aussi en exceptant deux sarcophages qui s'y trouvaient. L'un était grand, l'autre petit et les trois hommes s'en approchèrent.

Pétrifié, avec un accent de douloureuse surprise, le savant qui s'était trouvé le premier à se pencher sur le plus important des deux, recula à l'autre extrémité de la pièce.

— Joan !!!

Le malheureux père venait de voir sa propre fille dans ce cercueil, les bras croisés sur la poitrine, on aurait pu croire qu'elle dormait, mais elle ne donnait plus l'apparence de la vie. La respiration ne pouvait se déceler, et le beau visage, avec un sourire forcé presque, parce que figé sur ce masque immuable avait une expression tragique tant il démentait par sa tranquillité la gravité de l'heure présente.

Joan, la charmante et douce Miss Carrington présentait l'aspect d'un être dont l'âme s'était enfuie à jamais dans l'éternel...

— Joan !.... Joan !... ne put que répéter le professeur devant ce tableau qui résumait la catastrophe la plus horrible de toute son existence. De tout ce qui se passa après, il ne vit qu'une succession d'images qui se déroulaient devant lui, hébété, anéanti, et qui n'avaient désormais aucune importance.

Benga Pacha l'entraîna cependant devant

l'autre cercueil que Greggs contemplait curieusement; celui qui y reposait n'était autre qu'un être exceptionnellement petit, l'énigmatique Abdul Hassan qui était la créature la plus étonnante que les deux amis aient jamais rentontrée.

— Voici le dernier des *Mouqaddes*, fit le grand-prêtre, celui-ci est un saint pour nous et comme je suis votre hôte, professeur, je vous dois une réparation...

Mais le savant ne paraissait pas écouter cette explication concernant le lilliputien, alors que la veille il se serait passionné pour ce sujet de recherches nouvelles. Tandis que le surintendant encourageait leur interlocuteur, il dut entendre la fin de l'histoire que contait gravement l'important personnage qui semblait le mettre en présence de choses désorientantes pour le dérouter. Car le seul désir de Carrington aurait été de se venger en assénant sur cet hypocrite un coup de poing terrible, mais la présence de Greggs impassible, le retenait.

Banga Pacha continua donc :

— Je vais vous révéler un de nos secrets inviolables que pas un européen ne connaît, car je me sens obligé envers vous, fit le grand-prêtre avec une intonation égale qui ne laissait rien percer de ses intentions ni de ses pensées indéchiffrables.

« Les *Mouqaddes* sont les descendants directs du Calife *Abd-el-Moumen,* premier Calife de *Almohades;* par quel sortilège sont-ils restés aussi petits, cette question ne peut être et ne sera jamais élucidée... Une légende raconte qu'ils ont excité la colère de Mahomet et que celui-ci les a maudits... mais on ne peut y croire, ajouta-t-il, car le Prophète les a comblés par la suite de ses bienfaits.

« Toujours est-il que les *Mouqaddes* et son dernier descendant que vous voyez ici, Abdul Hassan, ont joué les rôles de saints dans notre religion et que j'ai déploré sa mort subite qui est récente, parce qu'il était brave, loyal et courageux.

L'inspecteur et l'égyptologue paraissaient médiocrement intéressés par cette histoire se rattachant à la religion de celui qui avait été peu de temps auparavant leur adversaire acharné, et espéraient pouvoir placer un mot, mais l'autre reprit :

— Voici la merveilleuse fin que je vous confie à vous seuls et c'est le plus grand honneur que je puis vous faire; mon cœur est rempli d'une joie infinie parce qu'un secret de Coran vient de m'être révélé qui dit que l'âme des *Mouqaddes* peut être remplacée par celle d'un être inutile ici-bas. Par conséquent, le saint Abdul Hassan peut revenir sur

la terre et si un misérable prend sa place au jehennem, c'est-à-dire en enfer.

— Etrange révélation, murmura Greggs perplexe.

Cependant, le professeur se rapprochait une fois encore du cercueil qui contenait sa fille immobile comme un marbre et la considérait avec une détresse qui aurait édifié le cœur le plus sec.

Le grand-prêtre continuait :

— Au moment précis où je vous parle, un traître expire et son âme quitte son corps et part dans l'infini pour tomber en le pouvoir de Cheit'an — le diable...

Les deux Anglais resthaient abasourdis :

« Je vois que vous ne comprenez pas très bien mes paroles, reprit-il, venez et je vais vous prouver une fois de plus que la volonté d'Allah s'accomplit toujours.

C'est alors qu'un cri retentit, un râlement déchira l'air et on aperçut une chute.

Carrington et Greggs se précipitèrent dans la direction d'où venait ce bruit, c'est-à-dire dans la pièce où ils se trouvaient tout d'abord. Le grand-prêtre les suivit, toujours impassible, comme s'il voulait jouir de leur étonnement et leur montrer sa force.

Les deux hommes comprirent vite de quoi il s'agissait sans pouvoir se rendre compte de ce qui avait provoqué cette mort brutale de

l'être qui gisait à terre, à leurs pieds, auprès du rideau de perles multicolores. Un corps tordu par — semblait-il — une horrible agonie, des traits convulsés, des yeux hagards et figés d'épouvante, voilà ce que représentait Oman, car c'était lui, terrassé par un mal inexplicable qu'avait précédé une peur mystérieuse qui avait dû le terroriser sans que les deux spectateurs puissent s'expliquer comment.

L'inspecteur se pencha sur le domestique que le savant et *Benga Pacha* regardaient avec un égal dégoût, afin d'écouter s'il respirait encore, mais pas le moindre souffle ne passait plus entre les lèvres violettes et contractées du traître.

— Oman est mort, dit-il en se relevant.

— Oui, c'est lui, dit *Benga Pacha* qui était resté silencieux pendant cet examen, il est bien mort et c'est justice, il avait mérité son châtiment. *In-Cha-Allah !!*

XVII

Ou finit le réel ?

— Allah punit ainsi les khaddaîn, les traîtres ! reprit le grand-prêtre sur un ton de haine après avoir craché par terre en signe de son plus profond mépris; et il se détourna du cadavre.

« Le dib, je veux dire le chacal, ne mordra plus les agneaux... Mais Allah, rebb el alamin, Dieu et maître du monde m'attend près de lui, je sens que l'heure de partir est arrivée... Venez, mes amis, soyez les témoins d'un miracle qui se fait seulement chez nous, les fidèles et les croyants, par la grâce du Très-Haut...

Benga Pacha se retourna et, d'un pas pesant, le visage empreint d'une sérénité et d'une gravité étonnantes, il passa lentement dans la pièce où se trouvaient les deux sarcophages.

Par un curieux pressentiment les deux Européens suivirent le vieillard qui leur indiquait ce chemin d'un geste ample comme s'il décrivait un cercle avec son bras puissant.

A peine furent-ils sur le seuil de la porte qu'ils constatèrent avec stupeur que le nain, ou comme le grand prêtre l'intitulait *le Mouqaddes*, était agenouillé sur le tapis aux dessins fantastiques, presque accroupi, dans une méditation prolongée, sa tête recouverte d'un fez, enfouie dans ses petits bras.

Il murmurait sans cesse des monosyllabes, prière semblable à l'invocation arabe, et ne parut même pas s'apercevoir de l'entrée des trois personnages qui venaient troubler son recueillement.

Les Anglais ne savaient que penser et étaient pris d'un certain malaise, et c'est l'Oriental qui rompit le premier le silence :

— Allah est grand sa bonté, et miséricordieux !... Il m'a rendu Abdul Hassan.

Puis il se tourna vers ses deux compagnons, et déclama comme s'il prêtait serment :

— Professeur, le moment est venu où ma parole va se trouver confirmée, je tiens ma promesse.

Il s'approcha alors du sarcophage où Joan, toujours dans la même position semblait dormir et apposa ses mains sur le corps de la

jeune fille en murmurant des sons étranges que ni Greggs ni Carrington ne purent interprêter. Cependant ils suivaient les moindres mouvements de *Benga Pucha* qui ajouta :

« Elle reviendra lorsque nous serons partis... fit-il gravement et à voix basse, laissez-la et dans quelques instants vous la tiendrez dans vos bras.

Il s'éloigna et sans plus se préoccuper des témoins de cette scène sembla tomber dans une prière intérieure; rejoignant le petit Oriental qui n'avait cessé de moduler des sons étranges et mystérieux, il baissa son manteau comme l'on ferait d'une précieuse relique et prit place à côté de lui, sur le sol, à genoux, face contre terre.

Cette scène était si surprenante que le surintendant et son ami se demandaient s'ils n'étaient pas les jouets d'une hallucination ou d'un rêve d'un terrible enchantement dans lequel on les prenait peu à peu... Ils observaient ces deux personnages si différents de taille et d'âge, unis seulement par la race et la religion, abîmés dans une muette contemplation de l'Invisible...

— Je voudrais savoir comment tout cela finira, chuchota le policier, il faut se méfier, et je vous avoue que je suis assez inquiet sur ce qui va arriver encore... Sait-on jamais ?...

A cet instant, le professeur, au lieu de ré-

pondre, le saisit par le bras si violemment que l'autre faillit pousser un cri.

— Regardez, Bill !!! C'est incroyable... là !

Haletant, il criait en désignant l'endroit où se trouvaient les deux hommes. Greggs suivit cette indication et ressentit la désagréable impression que sa vue décroissait, qu'il ne voyait plus clair.

Une sorte de nuage séparait la pièce en deux parties, et malgré leurs efforts pour dissiper ce trouble, les amis durent se rendre à l'évidence qui faisait la vérité plus incompréhensible ils ne distinguaient absolument rien.

Des corps allongés sur le tapis tout à l'heure, on ne voyait plus que des formes indistinctes, qui s'effacèrent dans le nuage disparaissant au fur et à mesure pour se disséminer dan l'air ambiant. Alors... alors... l'inspecteur, se frottant les yeux et se rapprochant de la place laissée vide, chercha en vain à distinguer quelque chose. Aucune trace d'humains, l'atmosphère avait repris sa légèreté.

— Grands Dieux ! s'exclamait déjà le savant, ai-je perdu la raison ? De grâce, mon ami, dites-moi la vérité, voyez-vous Abdul-Hassan et le grand-prêtre ? Mes yeux mentent-ils ? Sommes-nous victimes d'un extraordinaire sortilège ?

— Non, fit Greggs lentement, car il était fortement impressionné par ce tableau qui dépassait la compréhension humaine, que le diable m'emporte, je ne vois personne.

Et c'était ainsi.... le tapis était vide !...

* * *

Les deux Anglais étaient tellement saisis à la fois par cet événement étrange et surnaturel et par une anxiété irraisonnée, qu'ils ne pouvaient faire le moindre mouvement ni prononcer un seul mot.

Un faible cri les ramena à la réalité et, se retournant, ils virent une forme humaine qui se relevait lentement dans le premier sarcophage qui n'était autre que Joan elle-même, se détendant comme si elle sortait d'un profond sommeil léthargique.

Le professeur électrisé par la joie qu'il éprouvait se précipita vers elle et l'encercla de ses bras :

— Ma petite fille ! Enfin... Enfin !... Te voilà revenue vers ton vieux père...

Joan très étonnée, regardait autour d'elle sans paraître comprendre ce qui lui arrivait:

— Où suis-je père ? Tout me paraît si étrange... J'ai dormi et.... je me souviens, j'ai rêvé... Oh, c'était un rêve affreux.... mais maintenant

— Maintenant, fit Greggs, tout est passé.

Miss Carrington vous voilà réunie à votre père, c'est tout ce que je désirais. Ne pensez plus à ce qui reste derrière nous... Les nuages se sont dissipés et vous oublierez vite; seul votre avenir riant, plein de promesses s'offre à vous, profitez-en avec toute l'insouciance de votre jeunesse.

La jeune fille, heureuse de retrouver enfin les êtres affectueux qui lui avaient tant manqué pendant ce long cauchemar les embrassa dans son enthousiasme juvénile.

Ils prirent alors le chemin du retour ; le surintendant marchait en avant se demandant s'ils n'allaient pas rencontrer quelque obstacle insurmontable sur leur passage mais non; ils atteignirent le seuil du jardin sans encombres.

En rejoignant la porte par laquelle ils étaient entrés les deux hommes constatèrent qu'un autre fait inexplicable s'était produit dont ils ne soufflèrent mot devant leur compagne brisée de fatigue : le cadavre d'Oman -- Aboul Kérem — n'était plus là...

La petite maisonnette semblait complètement déserte car même le vieux serviteur ne se montra pas et on eut pu penser qu'il avait disparu comme par enchantement. Ils ne virent donc personne en quittant ce triste lieu où tant d'événements s'étaient déroulés et purent regagner la rue sans être inquiétés.

Les agents les attendaient, faisant les cent pas, devant le portail. Les héros de cette aventure se taisaient d'un commun accord, si émus de se trouver enfin ensemble qu'ils remirent à plus tard les explications que Joan ne songeait même pas à réclamer.

Le professeur et sa fille montèrent dans l'automobile qui devait les ramener vers le « home », vers la tranquillité et le bonheur dont ils connaîtraient mieux à présent le prix.

Greggs les avait laissés seuls par discrétion et alla prendre un repos bien gagné, tandis que Carrington pensait que grâce à la bonté de Dieu ou à la protection d'Allah, sa chère enfant lui était enfin rendue...

. . . . . .

Joan n'a jamais su ce qui s'était réellement passé après son rapt. Elle ne tenait pas à entendre parler de ces choses tristes et le savant avait décidé de ne pas lui raconter les terribles événements qui s'étaient déroulés dans sa maison et à la mosquée.

Vouant lui éviter une peine supplémentaire après les épreuves qu'elle avait endurées, le professeur cacha à Joan la mort de son institutrice. Il lui expliqua simplement que Mlle Vernuret avait du quitter Londres précipitamment appelée d'urgence au chevet de sa mère gravement malade. Il ne souffla mot

des agissements d'Oman, de son crime qui avait causé cette tragique fin et prétendit l'avoir congédié parce qu'il était vraiment trop paresseux.

Frank Penton fut reconnu innocent et relâché immédiatement par Greggs lui-même. Le lendemain de sa libération il se présenta chez le professeur qui tenait à lui parler confidentiellement.

— Je suis venu Maître, commenca le jeune homme, pour vous demander votre pardon pour toutes les complications que vous avez eues à mon sujet, et aussi pour vous dire adieu. J'ai en effet l'intention de quitter l'Angleterre définitivement ou tout au moins pour très longtemps.

Carrington ne pouvait dissimuler son émotion et cherchait à formuler une question qui lui tenait à cœur, se postant devant son assistant il lui demanda :

— Je comprends votre désir Frank et je l'approuve. Sachez mon ami que pour moi vous n'avez jamais cessé d'être un honnête homme ; je n'ai pas eu le moindre doute sur votre conduite et cependant les apparences étaient bien contre vous, surtout en ce qui concerne la nuit où la malheureuse jeune femme fut assassinée. J'ai relevé quelques points obscurs dans vos explications et je vous

demande de les éclaircir aujourd'hui. Me direz-vous toute la vérité ?

Penton tressaillit mais il se raidit et répondit sans hésitation :

— Volontiers Maître, je n'ai rien à vous cacher.

— C'est bien mon garçon. Dites-moi d'abord par quel moyen vous êtes arrivé à pénétrer ici en pleine nuit et à rentrer dans la chambre de la Française dont la porte était fermée il me semble, sans être repéré par les policiers qui cernaient le jardin.

— J'attendais cette question, répondit Frank, elle est assez délicate et c'est pour cela que je n'y ai pas encore répondu ; je vous demande pardon si j'ai outrepassé les limites permises de la correction. Voilà, Mlle Vernuret et moi étions amis... Nous avions même l'intention de nous marier ; hélas, elle est morte, et tous mes espoirs sont anéantis. Il est faux de croire que la défunte avait un sommeil très lourd et c'est ce qui vous induit en erreur. En réalité Mlle Vernuret était devenue très nerveuse depuis quelque temps et ne pouvait guère dormir pendant ces nuits d'été. Aussi avait-elle prit l'habitude de se lever de bonne heure presque avec le jour et de descendre dans le jardin pour s'y promener. Elle adorait les fleurs, or vous savez que derrière les rosiers se trouve une petite tonnelle où il

lui plaisait d'aller se reposer dans le calme matinal.

« Elle m'avait fait part de cette habitude et je la trouvais si charmante que je lui avais demandé à plusieurs reprises la permission de venir lui tenir compagnie ; elle avait tout d'abord refusé, puis après maintes hésitations acquiescé à mon désir ; c'est ainsi qu'elle me remit les clés de la petite porte qui donne sur le chemin derrière la maison. désert à cette heure là.

De mon côté j'avais toujours aimé me lever de bon matin pendant la saison chaude ce qui me permit de la rejoindre presque tous les jours. Nous restions ainsi à bavarder et à songer, faisant des projets d'avenir jusqu'à huit heures; nous nous quittions alors afin de ne pas éveiller les soupçons.

« La nuit en question, je me trouvais donc dans le parc venant par le sentier opposé à la grande entrée et c'est ce qui me permit d'échapper par miracle aux hommes du surintendant.

Je ne voyais pas Mlle Vernuret ; patiemment j'attendis, cinq, dix minutes, un quart d'heure... Je commençai à m'inquiéter et décidai de monter sans bruit jusqu'à la chambre pour savoir si elle dormait. J'arrivai au premier avec des précautions infinies et constatai à mon grand étonnement que la porte

était entr'ouverte et qu'à l'intérieur la lumière brûlait. Je frappai mais personne ne vint ; alors obéissant à une angoisse bien naturelle dans de telles circonstances j'entrai résolument dans la pièce. Je ne m'attendais pas à me trouver en présence du spectacle qui s'offrait à mes yeux : ma pauvre amie qui agonisait, elle était étendue sur son lit, un clou enfoncé dans la tête... Combien de temps suis-je resté là, je l'ignore... Toujours est-il que lorsque je revins à la notion de la réalité, il y avait auprès de moi un homme qui m'arrêta sans écouter mes dénégations et je fus forcé de le suivre. Vous connaissez le reste professeur, maintenant vous comprenez... Pardonnez-moi si j'ai mal agi, j'espère que vous ne me retirerez pas votre estime.

— Vos aveux rachètent votre mutisme de ces derniers jours Frank.

— Alors vous ne garderez pas de moi un trop mauvais souvenir ?

— Je vous pardonne et de grand cœur croyez-le, dit Carrington d'un voix voilé par l'émotion. Je vous souhaite un meilleur avenir et je serai heureux d'avoir de vos nouvelles.

— Merci... oh! merci, Maître !

Un sourire détendait à présent les traits tirés par les peines et l'angoisse de l'ex-assistant.

Les deux hommes se serrèrent cordialement la main.

XVIII

Epilogue

Des semaines s'étaient écoulées et la vie avait repris son cours normal à la villa ie Pescherchamtowers.

Le professeur s'occupe beaucoup moins d'égyptologie. Il s'est découvert un amour nouveau pour les roses et on peut le voir chaque jour, un sécateur à la main, la tête recouverte par un grand chapeau de paille, travaillant dans son jardin.

C'est là que le trouva Greggs, un après-midi d'automne.

— Salut ! Oh ! illustre jardinier, s'écria-t-il en agitant son chapeau comment vous portez-vous cher ami ?

— Bill ! Mais c'est un revenant ! fit joyeusement le savant et se portant à sa rencontre, quelle surprise !... Il y a si longtemps que je ne vous ai vu. Quelle nouvelles apportez-vous ?

— Des nouvelles, il y en a pas mal, mais laissez-moi vous dire que j'ai la gorge desséchée par la chaleur et la route. Quelques gouttes de votre fameux whisky me feraient le plus grand bien ; qu'en pensez-vous ?

Greggs, quelques instants plus tard, s'essuyait le front avec son mouchoir, s'éventait, respirait longuement, puis se rafraîchit :

— Ouf, dit-il, quelle canicule. Et dire que je devrai rentrer à Londres ce soir... Enfin, j'espère que bientôt je pourrai prendre des vacances, les dernières d'ailleurs...

— Comment cela ?

— C'est la nouvelle que je venais vous apprendre, je suis heureux, j'ai décidé de quitter la police.

— Quoi ? Vous plaisantez, vous ne feriez pas une chose pareille ?

— C'est la vérité.

— Vous allez commettre une folie que vous regretterez mon cher, permettez moi de vous le dire. Vous n'êtes pas encore à l'âge de la retraite que je sache ?

— Vous ignorez mes raisons.

— Elles doivent être importantes pour que vous vous décidiez à laisser ainsi une aussi belle carrière.

— Ecoutez : primo je vous ai confié que je ne me sens plus à la hauteur de ma tâche et mes dernières expériences me l'ont con-

firmé ; secundo je me sens vraiment très déprimé.

— Et la troisième ?

— C'est la plus importante, je vais me marier.

— Bravo ! Toutes mes félicitations Bill. Me direz-vous quelle est l'élue de votre cœur ?

— C'est encore officieux, mais je tiens à ce que vous soyez le premier à le savoir... Mrs Knowles, oui...

— Tiens, tiens.

— J'ai mûrement réfléchi avant de me décider à passer mes vieux jours avec cette femme qui n'est, ni jeune, ni particulièrement belle, bien au contraire...

— Cela n'est pas indispensable à une compagne dévouée.

— A vrai dire j'ai toujours eu une grande sympathie pour elle ; veuve depuis dix ans, elle sera encore beaucoup trop bonne pour un vieux cheval comme moi.

— J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre future femme.

— Bien en effet je crois qu'elle est une excellente maîtresse de maison et une ménagère économe, enfin et surtout nous nous comprenons très bien. « Eh bien voilà... Je pense que c'est le plus raisonnable que je

puisse faire; ma fiancée est assez fortunée et de mon côté, j'ai pu accumuler quelques économies ainsi que vous le savez, ceci nous permettra d'acheter une coquette maison de campagne et d'y vivre heureux et cachés.

— Parfait, mon cher Bill.

— Mais, mon ami, il manque ici la plus jolie fleur de votre jardin, où est donc Miss Carrington ? J'aurai voulu la saluer.

— Vous ne la verrez pas, elle le regrettera à son retour, mais sachez qu'elle est actuellement en Suisse avec des amis. Elle me manque un peu, mais c'est pour son bien cette série d'aventures l'avait déséquilibrée, elle nous reviendra j'en suis persuadé, plus gaie que jamais.

Les deux hommes méditèrent en silence, puis le professeur déplora avec un long soupir :

— Quand je repense à cette merveille qu'était la tête de *Systratis*, et à tout ce que j'admirais en elle... Sa finesse de lignes, son pur profil, son expression si vivante, et son sourire... Ah ! ce sourire enchanteur et mystérieux surtout...

— Qu'a-t-elle pu devenir? demanda Greggs.

— Le saurons-nous jamais ?... Je crois ne pas me tromper en présumant qu'elle a été

replacée dans le sol même où je l'ai découverte... Et dire que je ne la reverrai jamais plus... C'est peut-être mieux ainsi. Souvenez-vous de ce qu'à prêché le grand-prêtre :

In cha Allah... C'était écrit...

FIN

Société Parisienne d'Imprimerie
27, *Rue Nicolo.* — *PARIS* (*XVI*e)